

SERMON 61¹

Avertissement tiré des livres des anciens Pères, que, quiconque se reconnaîtrait coupable de crimes capitaux, recourt sans différer d'un moment aux remèdes de la pénitence.

1. Je ne me lasse point de vous répéter les mêmes avis que je vous ai déjà donnés, mes très chers frères, de vous les recommander avec une nouvelle instance; c'est-à-dire, que celui qui se reprocherait de s'être laissé emporter par la sensualité et les sales plaisirs, comme par une tempête qui, l'arrachant de l'assurance et du calme de la continence, l'aurait jeté dans la pleine mer de la luxure, où sa pudeur et sa chasteté aurait fait un triste naufrage; que celui-là, dis-je, saisisse avec empressement la confession de ses péchés, comme la planche d'un navire brisé, pour pouvoir échapper, par son moyen, du fond de l'abîme de la luxure, et se réfugier dans le port de la pénitence, y jeter l'ancre de son espérance, comme dans un lieu assuré, et recouvrer le salut qu'il avait perdu. Quand on a eu le malheur de tuer son âme et de se donner la mort à soi-même, il est nécessaire d'en pousser des cris d'une douleur amère, et d'être un grand deuil et une profonde tristesse. Comme une mère s'afflige d'ordinaire et pleure de tout son cœur sur la perte de son fils unique, il faut de même que tout le poids de notre douleur tombe et s'épanche sur notre âme, qui nous est unique, et que le crime, comme une épée cruelle, a mis à mort, pour tâcher de la ressusciter, s'il est possible, par la chaleur de la foi et un bain abondant de larmes. Que chaque pécheur observe, comme je vous en ai souvent averti, et qu'il prenne garde surtout, qu'en faisant l'aumône pour ses crimes, il les abandonne effectivement; car il doit craindre ce que dit l'Apôtre : «Quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien.» (I Cor 13,3)

2. Mais comment penser, me dira-t-on, que, quelqu'un qui fait de si grandes largesses aux pauvres, n'a pas l'amour ? Mais aussi comment celui, qui est assez cruel envers soi-même, pour donner la mort à son âme, aurait-il l'amour pour les autres, dirai-je à mon tour ? Le saint Esprit ne nous trompe pas, il dit : *L'âme qui aura péché mourra certainement*; or, s'il est vrai de dire qu'on donne la mort à son âme lorsqu'on commet des adultères, des homicides, de quoi nous servirait d'être bons envers les autres, étant visible que nous serions cruels envers nous-mêmes ? En donnant l'aumône, nous nourririons une chair étrangère, et en commettant des crimes, nous égorgerions notre âme. Faisons à la bonne heure, de grandes aumônes, pour ces plus grands péchés, comme je vous l'ai dit souvent; mais faisons-les de manière que nous ne commettions plus jamais ces crimes. Ne nous fions pas sur notre âge, ne nous reposons pas sur notre santé : li est toujours bien tard de penser à assurer son salut, quand on n'a nulle assurance de sa propre vie. Ô ! si on profitait du temps de la pénitence, pendant qu'il est encore en notre disposition, comme on le regrettera lorsqu'on l'aura perdu !

Nous donc, à qui on laisse encore ce temps bien court et bien incertain, et qui pouvons encore guérir nos taches, laver nos fautes, expier celles que nous avons commises, nous précautionner contre les fautes à venir, en un mot effacer, tellement tout le mal que nous avons fait qu'il soit réputé comme n'ayant point été fait, ne perdons point de temps, travaillons de toutes nos forces, pour que le reste de notre vie nous en mérite une meilleure, et que ce peu qui nous reste à vivre, ne nous procure pas la mort, mais notre salut. Que nos gémissements soient donc assez puissants et assez efficaces, pour rechercher nos péchés jusques dans nos os, et poursuivre nos crimes jusques dans la moelle de nos os. Qu'il n'y reste rien qui ne soit purifié par nos larmes, rien qu'une pénitence douloureuse, salutaire et médicinale ne guérisse pleinement; qu'elle ne laisse rien qui puisse s'élever contre nous au jour du Jugement, rien enfin qui, après tant de siècles, puisse reparaître tout à coup, comme une nouvelle tache d'une mauvaise conscience. Pressons-nous d'offrir au Seigneur une vie corrigée et réformée, avant qu'elle nous soit ôtée; étouffons en nous la mort, en mourant à nos péchés; rendons-nous dignes d'une meilleure vie, par les mérites de ce qui nous reste ici de vie; et ne remettons pas à notre vieillesse, à recourir aux remèdes de la pénitence. Car celui qui a dit, *en quelque jour que le pécheur se convertissant gémira, toutes ses iniquités seront oubliées*; a dit aussi, *ne différez pas de vous convenir au Seigneur*. Si d'un côté cette promesse vous rassurait, que de l'autre cette menace vous rende précautionné. Ecoutez encore l'Écriture : *Souvenez-vous, mon fils, dit-elle, que la mort ne tarde pas* (Ec 5,8) : et encore : *ne dites pas la miséricorde de Dieu est grande, il me pardonnera la multitude de mes péchés; la miséricorde et son indignation sont en lui-même, et il regarde dans*

¹ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

saint Césaire d'Arles

sa colère les pécheurs, c'est-à-dire, ceux qui persévèrent dans leurs péchés. C'est en faisant sur ces vérités des réflexions sérieuses et dignes de notre foi; c'est en recourant, sans différer d'un instant, aux remèdes de la pénitence, que nous pouvons éviter la peine éternelle, et parvenir heureusement aux récompenses éternelles, par la grâce de notre Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 62

Avertissement sur ceux qui demandent la pénitence publique

1. Toutes les fois que nous voyons quelqu'un de nos frères ou de nos sœurs demander publiquement la pénitence, mes très chers frères, c'est une occasion et un devoir d'exciter en nous-mêmes avec la grâce de Dieu, de grands sentiments de sa crainte. Qui ne se réveillerait en effet, qui ne se sentirait ému de joie, qui se dispenserait de rendre à Dieu des actions de grâces de tout son pouvoir, en voyant un pécheur s'irriter contre ses propres péchés, crier à pleine voix, et commencer, en vue de son salut, à accuser lui-même ces mêmes péchés, qu'il niait, ou justifiait d'ordinaire jusqu'à l'impudence ? C'est déjà commencer de s'unir à Dieu, que de ne vouloir plus être, le défenseur, mais le destructeur de ses péchés; car Dieu haïssant les péchés, dès que quelqu'un, qui aurait ci-devant négligé son salut, commence aussi à les haïr, il s'éloigne de ses crimes et il s'unit à Dieu. Il est vrai que celui qui reçoit publiquement la pénitence, pouvait la faire plus secrètement; mais je crois que, considérant la multitude de ses péchés, et voyant qu'il ne peut suffire seul contre des maux si considérables, il désire de se procurer le suffrage de tout le peuple; à peu près comme ferait un homme, dont la vigne aurait été négligée et serait restée inculte; il prierait ses voisins et ses proches, ramassant en un seul jour beaucoup de monde; et à l'aide de leur travail, il rétablirait ce qui aurait été abandonné, ce qu'il n'aurait pu faire lui seul : de même, celui qui veut demander publiquement la pénitence, fait comme s'il mendiait le suffrage de beaucoup de monde, afin qu'aidé des prières de tout le peuple, il puisse arracher les épines et les ronces de ses péchés, et qu'avec la grâce de Dieu il puisse produire, une abondante moisson de bonnes œuvres, et qu'enfin la vigne de son cœur, qui avait coutume de ne porter que des épines et non de bons raisins, commence à produire un vin spirituel, doux et vigoureux.

Aussi remarquez ce qui se passe mes très chers frères, celui qui reçoit la pénitence est couvent d'un cilice. Le cilice est fait de poils de chèvres (ou de bouc). Or ces animaux représentent assez bien les pécheurs : celui donc qui reçoit la pénitence, fait profession publiquement, d'être un bouc non pas un agneau; son habillement même criant tout haut et bien intelligiblement; que tout le peuple me voie; que tous, en me voyant, versent des larmes de compassion sur moi qui suis un misérable, et qu'ils sachent que je suis intérieurement tel qu'ils me voient au dehors : je ne veux plus cacher mes iniquités et mes rapines au-dedans de moi-même, et paraître juste au dehors; je me tiendrai désormais courbé contre terre, et comme le Publicain, je n'ose plus lever les yeux au ciel, mais je présente humblement les plaies de mes péchés au Médecin céleste, afin qu'il les guérisse : implorez donc vous tous, je vous en supplie, sa miséricorde pour moi, afin qu'il daigne guérir mes péchés, revivifier ce qui était gangrené et me rétablir dans une bonne et véritable santé. Le Seigneur a dit des hypocrites, *ils viennent à vous sous des peaux de brebis, mais au-dedans ce sont des loups ravissants*; (Mt 7,15) je tremble que cette vérité n'ait en moi son effet; c'est pourquoi, je le répète, je me montre au dehors tel que je me connais intérieurement. Jusqu'ici couvert de vêtements précieux, j'étais orné au dehors, tandis qu'intérieurement mon âme était toute couverte de la lèpre de mes péchés; aujourd'hui couvert d'un cilice, et demandant humblement et de tout mon cœur, qu'on me mette en pénitence, j'implore le secours de vos prières, pour mériter par elles, d'être délivré de la paralysie de mes péchés: je vous supplie donc, je vous conjure instamment de vous laisser toucher de compassion sur moi, et comme, par la grâce de Dieu, vous savez pleurer avec ceux qui pleurent, daignez pousser des gémissements, daignez verser des larmes pour la rémission de mes péchés; car j'ai cette confiance, que vos saintes prières pourront, obtenir ma grâce d'un Juge, que je sais être plein de miséricorde

2. Je dis donc, mes très chers frères, et il est vrai, que quelqu'un, qui n'est pas touché de compassion sur celui qui demande ainsi la pénitence, et ne s'efforce pas de prier Dieu de tout son cœur pour lui, on doit le regarder comme un impie et comme n'ayant pas même les sentiments de l'humanité. *Faites aux hommes tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent*, dit le Seigneur, *c'est la loi et les Prophètes*. (Mt 7,12) Emprisons-nous donc de faire aux autres de tout notre cœur et de toute notre âme, ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous, si nous nous disposions à demander publiquement la pénitence. Que voulions-nous, qu'attendions-nous, lorsque nous avons eu le bonheur d'être admis au remède de cette pénitence ? N'était-ce pas que tout le peuple s'efforçât de supplier pour nous la divine miséricorde ? Et, ne devons-nous donc pas faire envers les autres de toute l'étendue, de notre charité, ce que nous souhaitons le plus qu'ils

fassent pour nous ? Car il est écrit : *Confessez vos péchés les uns aux autres, et prier les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés* (Jac 5,16) : et ailleurs : *le frère qui est aidé par son frère sera élevé.*(Pro 18,19) C'est donc une voie sûre pour réussir, un moyen indubitable d'être exaucé de la bonté ineffable du Seigneur, que de remplir ces devoirs avec une fidélité et une charité toute entière et sans bornes; car le Seigneur dit ailleurs lui-même : *Si deux d'entre vous s'accordent ensemble sur la terre, quoique ce soit qu'ils demandent, ils l'obtiendront.* (Mt 18,19) Qu'en pensez-vous, mes frères, le Seigneur étant si plein de bonté et de miséricorde, qu'il promette d'exaucer deux ou trois, pourrait-il se faire qu'il n'exaucât pas un peuple entier, qui lui demande grâce pour un seul pénitent ? Loin de nous l'ombre même de ces pensées si indignes de la miséricorde inexprimable de notre Dieu. Espérons au contraire, croyons sans hésiter, qu'en le priant de tout notre cœur avec les dispositions et toute la piété dont nous sommes capables pour nos frères qui sont en pénitence, croyons, dis-je, qu'il nous exaucera; lui qui nous invite même à le prier et qui nous dit dans l'Évangile : *demandez et vous recevrez.* (Jn 16,24) Mais qu'est-ce que demander la pénitence, sinon supplier qu'on nous excommunie ? En effet, dès que quelqu'un a reçu la pénitence, on le couvre d'un cilice et on le chasse dehors. Or il demande humblement qu'on l'excommunie, parce qu'il se juge lui-même indigne de recevoir l'Eucharistie du Seigneur, c'est-à-dire, il veut être éloigné pour quelque temps de l'autel d'ici-bas, afin de mériter d'être admis un jour sans reproche, à la participation de cet autel, qui est dans le ciel. C'est donc avec toute sorte de respect et d'humiliation qu'il demande d'être retranché, comme coupable et comme un impie, de la communion au corps et au sang de Jésus Christ pour mériter enfin, par son humiliation même, d'être admis un jour à la participation de ce saint autel.

3. Il faut vous observer néanmoins, mes très chers frères, qu'en demandant ainsi la pénitence avec un cœur contrit; brisé et animé par la foi, on ne doit se rassurer sur l'intercession de tout le peuple, qu'autant, qu'occupé sérieusement de son propre salut avec le secours de Dieu, on s'exerce de toutes ses forces à pratiquer soi-même des bonnes œuvres. Car ce serait s'abuser, de s'imaginer et de se dire intérieurement : voilà que tout le peuple s'intéresse pour mes iniquités, de mon côté je n'ai qu'à rester tranquille, en paix et confiance. A Dieu ne plaise qu'aucun pénitent tienne de pareils propos, ou même ait de telles pensées: qu'il ait au contraire tellement, confiance aux prières des autres, que de son côté il emploie toutes ses forces et tout son pouvoir avec le secours de Dieu, pour pratiquer les jeûnes, faire des aumônes, vaquer à la prière, s'exercer à l'humilité et à la charité, en un mot à quelque œuvre sainte et pieuse. Et pour entrer en quelque détail; qu'il s'occupe à visiter les malades, à réconcilier ceux qui sont en division, à recevoir les étrangers et les pèlerins, à laver humblement les pieds des saints voyageurs., à s'abstenir de toute calomnie et de toute médisance, à s'abstenir de l'usage du vin si sa santé le lui permet; ou si, à cause de son grand âge ou de ses maux d'estomac;, il en a besoin, qu'il écoute et suive le conseil de l'apôtre : *use un peu de vin à cause de ton estomac.* (1 Tim 5,34) Or il y a tels pénitents qui veulent, qui demandent, d'être réconciliés promptement, afin de manger de la viande. Pourrait-on penser qu'un pénitent, qui désirerait, ou même qui serait assez hardi pour manger de la viande, à moins qu'il, n'y fut forcé par quelque infirmité, eût reçu la pénitence avec assez de componction ? Je dis plus, après sa réconciliation même, s'il peut rencontrer des herbes, des légumes, ou quelques petits poissons, en mangeant chez lui ou ailleurs, il ne devrait pas prendre d'autre nourriture. Je suis obligé de vous; dire cela, mes frères, parce que je sais qu'il y a tels pénitents, ce qui est tout à fait déplorable, qui mangent de la viande avec glotonnerie, et qui: boivent du vin, peut-être même quelque fois jusqu'à s'enivrer : ne savez-vous pas qu'il faut user de grande précaution, pour soutenir la faiblesse de notre corps, et craindre que l'ivresse et la gourmandise ne lui fournissent encore de quoi nous solliciter à commettre les mêmes péchés; que nous servirait-il alors d'avoir fait pénitence en public ? De bien peu de chose assurément, ou même de rien du tout. Ceci demande que nous mettions tous nos soins et toutes forces avec la grâce de Dieu, pour ne pas laisser rouvrir, par notre négligence, les plaies de nos péchés, que la miséricorde de Dieu aurait guéries et fermées. Que le Seigneur daigne nous en faire la grâce, lui qui vit et règne avec le Père et le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 63

Sur la pénitence

1. *Aux jours de vos solennités vous affligerez vos âmes*, (Lev 16,29) dit le Seigneur en quelque endroit. Pourquoi le Seigneur nous donne-t-il cet avis, mes frères ? Parce que les jeûnes, les veilles et de saintes mortifications, humilient, affaiblissent le corps, et ont l'avantage de purifier les souillures des âmes; ces exercices retranchent aux membres une vigueur préjudiciable, et rendent les consciences nettes et brillantes. En effet, c'est par la douleur et la contrition de l'âme qu'on rachète les crimes de ses voluptés. Et c'est par les pénibles exercices de la croix qu'on punit les anciens plaisirs d'une chair séduite; c'est par des mortifications actuelles qu'on va au-devant de cette sentence qui condamnera à une mort éternelle : c'est ainsi que l'auteur des fautes les détruit, en s'en humiliant; qu'il apaise un Juge irrité et redoutable, en se mortifiant et se punissant volontairement, et que par une gêne et une contrainte bien courte et bien légère, il paie des dettes infinies qu'un feu éternel ne pourrait acquitter. Faisons donc intérieurement, pour l'intérêt de notre salut, ce que nos médecins ont coutume de faire pour nos corps. S'il n'est question que de quelque contusion, ou de quelque-une de ces blessures légères qui ne font qu'effleurer la première peau, ils y appliquent un remède doux et léger, suffisant pour la guérir; si au contraire il est question d'un de ces maux qui pénètrent jusqu'aux os, qui se glissent jusques dans les entrailles, les altèrent et les vident jusques dans le plus intime, la violence secrète et le poison caché de ce mal, demandent alors des remèdes plus puissants et plus sérieux : c'est ainsi qu'il se faut conduire dans les maladies de l'homme intérieur. Si les péchés sont légers, par exemple, si l'on a péché par ses paroles, ou par quelque mauvaise volonté, par des regards, ou de désirs renfermés dans le cœur; il faut guérir ces taches contractées par ses paroles et ses pensées, par l'oraison quotidienne; il faut les effacer par une douleur privée et une componction particulière : mais si, par l'examen qu'on se ferait de sa conscience on reconnaissait que l'on a commis quelque crime capital, par exemple, qu'on a trahi et violé sa parole par un faux témoignage; qu'on a eu la témérité d'outrager par un parjure, le nom sacré de la vérité; que ces souillures qui font rougir la pudeur, on a sali la robe de son baptême et le précieux ornement de la virginité; qu'on a étouffé en soi-même le nouvel homme, en tuant effectivement quelqu'un; qu'on s'est asservi et rendu esclave du démon en consultant les augures, les devins et les magiciens; il ne faut pas croire que ces crimes et autres semblables puissent absolument être expiés par une satisfaction secrète, ordinaire et peu considérable; non : des maux aussi grands demandent des remèdes publiques, plus sérieux, plus vifs, plus pénétrants, afin que celui qui s'est perdu, en scandalisant plusieurs, se rachète aussi en édifiant plusieurs. Et ne serait-ce pas s'abuser soi-même, lorsqu'on sent le mal bouillonner jusques dans la moelle de ses os et les dévorer, de se contenter d'oindre la superficie de son corps d'un simple lénitif ?

2. Ces forfaits principaux ont besoin de gémissements profonds, de cris poussés par une grande douleur et d'un torrent de larmes; il faut que ces larmes crient bien haut avec le prophète : *Le gémissement (secret) de mon cœur me faisait pousser* (au dehors des cris semblables à) *des rugissements : et, je laverai toutes les nuits mon lit* (de mes pleurs); et enfin, *je mangeais le pain comme la cendre, et je délaissais mes larmes avec ce que je buvais*. (Ps 101,10) Quelqu'un croirait-il qu'une telle humiliation ne serait digne que de mépris ? C'était cependant un puissant roi qui parlait ainsi et qui pratiquait ce qu'il disait. Oui, mes frères, il faut verser des larmes abondantes sur notre âme qui est morte, comme on en répand sur quelqu'un dont la mort est bien avérée : comme vous voyez une mère, qui vient de perdre son fils unique, pleurer de tout son cœur, jusqu'à s'épuiser; ainsi convient-il de s'affliger sur notre âme qui nous est unique, avec espérance néanmoins de la ressusciter. Le Prophète savait bien que notre âme est unique à chacun de nous, lorsqu'il disait : *Délivrez mon âme, ô (mon) Dieu, de l'épée* (qui la poursuit); *délivrez de la puissance du chien mon (âme qui est seule) unique* (et abandonnée). (Ps 21,21) Pourquoi dit-il *unique* ? C'est que nous devons l'aimer comme nous étant effectivement unique, ou parce qu'elle paraît seule, en particulier, sans aucun appui ni consolation devant le redoutable tribunal, pour y rendre compte. Je le répète donc, c'est sur cette âme unique, percée par ses crimes, comme par autant d'épines meurtrières, qu'il faut répandre toute l'amertume et le poids de notre douleur, afin qu'arrosée, ranimée par l'abondance de nos larmes, la chaleur de la foi puisse la ressusciter : c'est sur cette âme qu'il faut redoubler sa douleur et sa componction, soutenir et embrasser ses prières, par la pensée et le souvenir du dernier jugement, et les fortifier par la pratique des œuvres de miséricorde; c'est sur elle qu'il faut écouter; mais avec une docilité toute entière; la conseil qu'un Prophète donnait autrefois à un roi : *Ô roi; disait-il, suivez le conseil,*

que, je vous donne; rachetez vos péchés par les aumônes ! (Dan 4,24) qu'il faut écouter et recevoir l'exemple de cet homme évangélique, comme s'il avait été véritablement écrit pour nous apprendre à nous racheter; *Seigneur, dit-il, je m'en vais donner la moitié de mes biens aux pauvres;* (Lc 19,3) à ces pauvres, dont le Seigneur nous dit dans l'Evangile, avec une bonté, et une charité inexprimable : *Celui qui a rendu quelque devoir à l'un de ces plus petits, c'est à moi-même qu'il l'a rendu;* (Mt 25,24) cette autorité est suffisante, pour nous apprendre les grands effets des aumônes.

3. En parlant ainsi de l'aumône, ceux qui sont dans une grande pauvreté, sont peut-être effrayés ? Rassurez-vous, mes très chers frères, et souvenez-vous que deux petites pièces de monnaie ont été préférées aux trésors des riches. Car notre Dieu n'aime pas seulement l'abondance des libéralités; il prend plaisir aussi à la bonne volonté de celui qui les fait. Pour moi, mes frères, je pense que notre Dieu n'a permis qu'il y eût des pauvres en ce monde, que pour éprouver à leur occasion la foi des riches, ou, pour avoir pitié des riches, à cause des aumônes qu'ils feraient aux pauvres: il l'a permis, afin que l'occasion de faire des bonnes œuvres et de se racheter, ne manquât pas à ceux qui seraient dans l'abondance; afin que le besoin et une indigence étrangère enrichît encore un riche de bonne volonté; que plus quelqu'un serait riche, plus il pût augmenter ses richesses par le moyen du pauvre même, et qu'ainsi, par un commerce admirable et divin, on acquît des trésors éternels, pour une aumône temporelle qu'on serait par miséricorde à un pauvre. Réglons donc nos actions, et employons de bon coeur en oeuvres de justice, de bonté et de miséricorde, tout ce qui nous est possible.

4. *Courons pendant que nous avons la lumière de cette vie, avant que les ténèbres nous surprennent;* (Jn 12,35) parce que dans le siècle à venir il ne sera plus temps de penser à se corriger, ni à se racheter : *Car il n'y a personne qui se souvienne de vous dans la mort,* dit le Prophète. (Ps 6,6) Alors, dans ce siècle à venir, comme on ne craindra plus de perdre ses mérites, on n'y recevra plus désormais la rémission de ses péchés. Il ne sera plus temps, ni possible d'y faire aucune bonne oeuvre. Pourrait-on nourrir celui qui a faim, là, où la nécessité de manger n'aura plus lieu ? Car ni l'impie au milieu des flammes de l'enfer, ni le juste enivré des délices du paradis n'auront besoin, ni de manger, ni de boire. Pourrait-on donner des habits et revêtir, celui qui a froid, là, où le soin de couvrir son corps n'aura plus aucun lieu ? même sous ce froid glaçant, dont le Prophète a dit : *Qui pourra soutenir la rigueur de son froid ?* (Ps 41,17) Non, quiconque aura perdu la robe nuptiale, restera dépouillé et nu pendant toute l'éternité. Là, le méchant ne sera couvert que des ténèbres de sa mauvaise conscience; et le bon sera revêtu de la robe de la félicité et de l'immortalité : là, en un mot, les mérites seront leurs vêtements, comme dit le Seigneur : *Les justes brilleront ce seront comme le soleil;* et le Prophète, *que vos prêtres soient revêtus de justice :* et encore, *la Reine s'est tenue à ta droite, ayant un habit enrichi d'or.* (Ps 131,9) L'éclat même de la lumière éternelle, couvrant et pénétrant tout entier les corps des saints, ce vêtement qu'ils ne quitteront jamais dans la suite de tous les siècles, se transformera en leur corps même, et ne sera pas différent de leur récompense : cette robe, la même que celle des anges, ne sera ni l'habit de dessous, ni l'habit de dessus, ce sera la nature même. L'avare, celui qui épargne son bien, pourrait-il désormais faire part de son abondance à un autre, lui, qui au milieu de cet étang de feu souhaitera inutilement, et ne trouvera pas une goutte d'eau pour lui-même ? Il n'y portera avec lui rien de tout ce qu'il croyait avoir en propre, comme dit le Prophète : *Car lorsqu'il mourra, il n'emportera point tous ses biens, et la gloire de sa maison ne descendra point avec lui* (dans le tombeau) mais il entendra éternellement, au milieu de ses supplices qui ne finiront jamais : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire.* Quelle sera donc, si nous pouvons le concevoir, la condamnation de celui qui aura dépouillé le pauvre, puisque c'est un si grand crime, même de ne l'avoir pas nourri ? Il viendra un temps, où celui qui, sans respect et sans crainte du dernier Jugement, opprime présentement le faible et l'indigent; temps terrible, dit un auteur; temps, dis-je, où il regrettera d'avoir touché le pauvre, de l'avoir dépouillé, et où il détestera le moment où il l'a fait. Quels regrets alors ! quelle insupportable douleur de s'être attiré la mort, et d'avoir changé en sujet de condamnation, les moyens mêmes par lesquels on aurait pu se procurer les consolations d'une véritable vie. Ne méprisez donc pas le pauvre, mes frères, il n'est pauvre que pour lui-même, mais il a le pouvoir de vous enrichir; hâtons-nous donc d'enlever à ce siècle, avec piété et avec ferveur tout ce que nous pouvons. Nos jours sont bien courts et seront bientôt passés : plaise à Dieu qu'ils se passent à faire du bien. Je le répète; enlevons à ce siècle tout ce que nous pouvons, et rendons grâce à notre Dieu, qui a disposé et arrangé tellement l'une et l'autre vie, la présente et la future, que le temps de la peine, du travail et du combat finit bientôt, et que les

saint Césaire d'Arles

consolations, les joies, les honneurs et les récompenses durent toujours et ne finissent jamais.
Amen.

SERMON 64 ²

Avertissement à ceux qui pensent que pour la vie éternelle, il leur suffit de ne pas faire de mal, sans prendre encore la peine de faire du bien.

Il y en a beaucoup qui pensent, très chers frères, que pourvu qu'ils ne fassent pas de mal, cela leur suffit pour obtenir la vie éternelle. Pensée fausse, pleine d'illusion. Si donc quelques-uns se rassuraient sur cette pensée séduisante, qu'ils sachent et tiennent pour très certain, qu'il ne suffit à aucun chrétien de s'abstenir seulement du mal, s'il ne fait encore tout le bien qu'il peut. Car le même qui a dit : *Détournez-vous du mal*; — a dit aussi, *et faites le bien*. (Ps 33,15) Je tremble en lisant cet avertissement qu'il nous donne encore dans l'Évangile. *Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jette au feu*; (Mt 3,10) il n'a pas dit seulement, qui porte de mauvais fruit, mais qui n'en porte pas de bon. Quelle pourra donc être, à votre avis, l'espérance de celui qui aura fait le mal, puisque celui même qui n'aura pas fait le bien fera coupé et jette au feu ? Ce qui lui fait dire ailleurs : *celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime* : et encore : *que sert que vous m'appeliez, Seigneur, Seigneur, tandis que vous ne faites pas ce que je dis* ? (Luc 6,46)

Quoique je n'ai pas donné de mon bien, dira quelqu'un, néanmoins je n'ai pas ravi, ni enlevé le bien d'autrui; ne puis-je donc pas me promettre de paraître avec assurance au jour du Jugement ? Faites-y bien attention, mon frère, de crainte de vous faire illusion à vous-même et de vous flatter, en vous promettant une assurance qui vous tromperait. Voici ce que nous apprend le Seigneur lui-même : *Quand le fils de l'Homme viendra dans sa majesté, toutes, les nations étant assemblées devant lui; il séparera les uns des autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Alors il dira à ceux qui seront à sa droite, venez vous qui êtes bénis de mon Père; possédez le royaume; parce que j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. Mais à ceux qui seront à sa gauche il leur dira, retirez vous de moi maudits, allez au feu éternel; parce que j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire*. Pesez bien ces paroles; il ne dit pas, venez vous qui êtes bénis, possédez le royaume, parce que vous n'avez pas enlevé le bien d'autrui; mais parce que vous avez fait des aumônes de votre propre bien. Il ne dira pas non plus à ceux qui seront à sa gauche, retirez vous de moi, maudits, allez au feu éternel, parce que vous avez fait des larcins et des fraudes; mais parce que vous n'avez pas donné de votre bien aux pauvres. Je vous en prie, mes frères, pesez bien cette sentence, et même, comme je vous l'ai dit, sachez cette maxime par cœur. Or si on précipite dans le feu celui qui n'a pas donné de son bien aux pauvres, que fera-t-on, je vous prie, de celui qui aura envahi le bien d'autrui par quelque artifice que ce soit ? Si l'on jette au feu celui qui n'aura pas revêtu un pauvre qui était nu, voyez vous-mêmes ce que l'on fera de quelqu'un qui aura dépouillé celui qui avait un vêtement ? Vous croyez qu'il vous suffit de ne point faire de mal, sans qu'il soit nécessaire que vous fassiez du bien; je voudrais bien vous demander si vous trouveriez bon que votre domestique fit à votre égard ce que vous prétendez faire à l'égard du Seigneur ? Trouveriez-vous bon que votre domestique ne fit pour votre service ni bien, ni mal ? D'ordinaire nous prétendons tous que nos serviteurs ne s'abstiennent pas seulement du mal que nous leur défendons, mais qu'ils fassent encore les ouvrages que nous leur ordonnons. Votre domestique serait assurément très coupable, s'il volait vos bestiaux; mais serait-il innocent, s'il avait été seulement négligent à les garder et à les soigner ? Je vous le demande, est-il juste que nous fassions envers notre Dieu ce que nous ne voulons pas que nos domestiques fassent à notre égard ? Nous ne sommes pas les créateurs de nos domestiques, nous ne les nourrissons pas de notre propre substance; c'est Dieu qui les a créés, aussi bien que nous, c'est lui qui conserve et eux et nous; et cependant ces domestiques, qui ne sont pas l'ouvrage de nos mains, nous voulons qu'ils nous servent avec grand soin. Quoi ! nous prétendons exercer une telle autorité sur ceux qui nous sont soumis, et nous nous dispenserions de reconnaître et d'être soumis à l'autorité du plus légitime de tous les maîtres ? Cela vous paraît-il juste ? Je ne vous parle de ceci, mes frères, qu'afin que nous voyons évidemment, par l'exemple de nos domestiques mêmes, qu'il ne nous suffit pas de ne point faire de mal, si nous ne nous appliquons pas encore à faire du bien.

3. Ceux qui sont dans cette opinion, qu'il leur suffit de ne pas faire de mal, ont encore coutume de dire : plutôt à Dieu que je fusse assez heureux pour me trouver au jour de la mort, tel

² Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

que je suis sorti du sacrement de baptême. Il est vrai que c'est un bien de le trouver purifié de tout mal au jour du Jugement : mais c'est un grand mal de n'a voir point fait de progrès dans les bonnes oeuvres. Il suffit sans doute, à celui qui meurt aussitôt après avoir reçu le baptême, d'être trouvé tel qu'il est sorti de ce sacrement; il n'a pas eu le temps de pratiquer de bonnes oeuvres; aussi est-il le seul à qui cela suffise : mais celui qui a vécu longtemps après son baptême, et qui a eu le temps et les moyens de faire le bien, il ne lui suffit pas d'être sans mal, s'il est vide de bonnes oeuvres. Vous voudriez vous trouver au jour de la mort, tel que vous étiez lorsque vous avez mérité de recevoir le sacrement du baptême, (je conviens encore une fois, que c'est un bien d'être toujours purifié de tout mal, mais c'est un grand mal de ne pas s'avancer dans le bien). Mais je voudrais bien vous demander, à vous qui avez ce désir, si, ayant planté une jeune vigne dans votre champ, vous voudriez qu'après dix ans, elle fût telle encore qu'au jour où vous l'avez plantée ? Voyons si, ayant planté un champ d'oliviers, vous trouveriez bon que ces arbres, après plusieurs années, fussent au même état, qu'au temps où vous les avez plantés ? Qu'il vous naisse un fils, voudriez-vous qu'après cinq années, ce fils fût toujours dans la même faiblesse de l'enfance et au même état où il était quand il est né ? Personne assurément ne se féliciterait de voir chose semblable en ce qui l'intéresse : vous seriez bien fâché que votre vigne, votre plant d'oliviers, votre fils ne profitassent pas avec le temps; quelle doit donc être votre douleur, si vous reconnaissez que depuis le longtemps que vous êtes régénère en Jésus Christ vous n'avez point fait de progrès ? Est-ce une chose douteuse ou équivoque ? N'est-il pas certain, au contraire, que nous n'avons d'autre intention, que de voir profiter en tout bien et augmenter tout ce qui nous appartient, soit en troupeaux, soit en quelqu'espèce de fruit que ce soit de nos campagnes; il n'est pas douteux non plus, il n'est pas moins certain que c'est-là ce que notre Dieu attend et demande de nous; c'est-à-dire, que les chrétiens, comme sa propre vigne, sa vigne bien aimée, lui produisent de bons raisins, et non pas des épines ou des raisins sauvages, et ne l'obligent pas de dire ce que vous avez chanté vous-mêmes souvent dans le cantique : *J'ai planté une vigne, et attendu quelle me produisît de bons raisins et elle n'en a produit que de sauvages.* (Is 5,2) Puis donc que l'apôtre saint Paul nous apprend, que nous étions des oliviers sauvages, et que nous avons été entés sur l'olivier franc; appliquons-nous tellement aux bonnes oeuvres avec la grâce de Dieu, que nous puissions dire avec le Prophète : *Pour moi (je ferai stable) dans la maison de Dieu, comme un olivier qui porte du fruit; (parce que) j'ai mis toute mon espérance dans la miséricorde de Dieu.* (Ps 51,10)

4. Je vous prie, mes frères, de réfléchir sérieusement à ce que je viens de vous dire, et de ne point penser que ce soit assez, pour qui que ce soit, de ne point faire des oeuvres mauvaises, si, en faisant ses efforts pour se détourner du mal, il ne pratique pas encore le bien. Ecoutez ce que le Seigneur nous dit dans l'Évangile : *Que sert-il que vous me disiez, Seigneur, Seigneur, tandis que vous ne faites pas ce que je dis ?* (Jn 14,16) Et encore : *si vous m'aimez, gardez mes commandements.* Or, par la miséricorde de Dieu, vous savez ce que Christ nous a commandé : *Aimez vos ennemis*, nous dit-il, dans l'Évangile, *faites du bien à ceux qui vous haïssent, afin que vous soyez les enfants de votre Père* : et encore : *cependant donnez l'aumône et tout sera pur pour vous.* Saint Jacques ne craint pas de nous dire à ce sujet, que, comme le corps est mort, lorsqu'il est sans âme, ainsi, la foi est morte, lorsqu'elle est sans œuvres. (cf. Jc 2,26)

Appliquons-nous donc de toutes nos forces à faire le bien, mes très chers frères, ne nous contentons pas de rester au même état où nous étions, lorsque nous avons reçu les sacrements du baptême. Par le baptême nous avons été purifiés de tous les maux passés, mais nous devons nous remplir par la grâce de Dieu, de tous biens, en pratiquant les bonnes oeuvres; de crainte qu'en mettant notre confiance dans le sacrement du seul baptême, sans nous inquiéter de faire des bonnes oeuvres, l'esprit immonde, dont la grâce de Jésus Christ nous a délivrés, ne revienne, et nous trouvant vides de bonnes oeuvres, il n'amène avec soi sept autres esprits plus méchants que lui, et que notre dernier état ne devienne pire que le premier. Si, selon votre sainte coutume, vous écoutez ceci volontiers, mes très chers frères, si vous y pensez sérieusement, ne mettant pas votre confiance dans votre foi seule, mais dans vos bonnes oeuvres, de manière que vous vous absteniez effectivement des actions mauvaises, et qu'avec la grâce de Jésus Christ vous pratiquiez sans cesse les bonnes oeuvres, c'est le moyen d'être assez heureux pour mériter d'entendre, avec des transports de joie, cette invitation si digne de tous nos désirs : *Venez, vous qui êtes bénis (de mon Père) possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Daigne celui qui vit et règne dans les siècles des siècles nous accorder cette grâce. Amen.

SERMON 65³

Explication de la foi, et l'explication de son nom

1. Ce n'est pas seulement dans toutes les divines écritures que nous lisons les éloges magnifiques et multipliés de la foi, mes très chers frères, tous les hommes ne cessent d'en répéter les louanges : et plutôt à Dieu que notre vie en fit l'éloge, aussi bien que notre langue; que notre cœur y fût aussi attaché, que notre langue lui applaudit; et qu'à son sujet, nos oeuvres fussent d'accord avec les paroles de nos lèvres. Sa force, son efficace est si puissante et si généralement reconnue, que ceux-mêmes qui s'embarrassent le moins d'en observer les règles, ne laissent pas cependant d'oser en publier les louanges.

Au reste il faut convenir que c'est à bien juste titre, qu'on fait l'éloge de la foi; puisque sans elle, on n'a jamais ni commencé, ni achevé aucune bonne oeuvre, selon qu'il est écrit : *Sans la foi, il est impossible que qui que ce soit plaise à Dieu.* (Heb 11,6) Que c'est d'elle encore qu'il est dit en la personne de Jésus Christ et de l'Eglise : *Venez ma proche parente du commencement de la foi* : que l'apôtre saint Paul en fait un magnifique éloge dans ce catalogue, où il loue tous les saints de l'antiquité ! *C'est par la foi*, dit-il, *qu'Abel, c'est par la foi qu'Enoch, c'est par la foi que Noé, c'est par la foi qu'Abraham ont plu à Dieu* etc. (Heb 11) et qu'enfin le Seigneur lui-même en plus d'un endroit de l'Evangile : *Ta foi t'a sauvé*, dit-il; et encore : *si vous aviez de la foi, comme un grain de sénevé, vous diriez à ce murier, déracine-toi, et va te planter (ailleurs) et cela vous serait accordé.* (Mt 17,15)

Il est néanmoins étonnant, qu'au milieu de ces louanges, si bien méritées que l'on publie de la foi et de ses avantages, plusieurs ignorent jusqu'à la propriété de son nom, c'est-à-dire, ce qu'il signifie. Foi, vient de fait, c'est-à-dire, de ce qui se fait : c'est par ce qui se fait effectivement, qu'on prend confiance, et qu'on s'assure de toutes choses, soit divines, soit humaines : et de-là vient que, quelqu'un qui dirait qu'il a la foi, s'il n'accomplit dans ses oeuvres ce qu'il affirme de vive voix, quelque serment qu'il accumule pour se faire croire, ce n'est pas là ce qu'on entend par la foi; parce que, comme je l'ai dit, la foi vient de fait, et tire son nom de ce qui se fait.

2. En suivant cette notion, voyons présentement ce que doit faire celui qui veut conserver la foi entière : cela le réduit à croire de tout son cœur, et avec une pleine assurance la vérité des promesses et des menaces de Dieu; et c'est sans doute en cela que consiste le fondement de la religion chrétienne, et sur quoi elle est très fermement appuyée. En effet, avoir ces deux grands objets présents à l'esprit, c'est-à-dire, la récompense de la vie éternelle, et le supplice de la peine éternelle, c'est se mettre en état d'entendre ce que signifie le nom de foi, et d'en posséder pleinement la force et l'efficace. Observez cependant qu'il ne servirait de rien de croire l'un de ces deux articles, si on doutait de l'autre. Cela posé, que chacun interroge son propre cœur avec soin, et qu'il s'assure s'il croit fermement l'un et l'autre de ces deux points. S'il remarque en soi une véritable foi de ces deux articles, c'est-à-dire, qu'il est pleinement assuré, et de tout son cœur, que les justes seront couronnés de gloire après avoir fait de bonnes oeuvres, et que les impies, en punition du mal qu'ils auront fait, souffriront la peine éternelle; si, dis-je, croyant fermement ces vérités, il emploie de tout son cœur toutes ses forces à faire de bonnes oeuvres qui puissent le faire parvenir à la récompense, et à n'en point faire de mauvaise, pour pouvoir éviter le châtement; qu'il se réjouisse d'avoir une foi sincère et véritable; qu'il en rende grâce à Dieu, et qu'avec son secours il redouble ses efforts, pour persévérer dans cette bonne oeuvre. C'est en faisant de sérieuses réflexions à ce que je viens de vous dire, mes très chers frères, que vous pouvez entendre pleinement, le nom de la foi, sa force et son efficace.

La foi, je le répète, prenant son nom le fait, ou de ce qui se fait quand même vous diriez mille fois, et dans les meilleurs termes, que vous avez la foi; si vos oeuvres ne sont pas d'accord avec vos paroles et vos promesses, très certainement vous n'avez pas la foi. Car d'assurer que vous croyez la récompense que Dieu promet, et le supplice dont il nous menace; et ne vouloir rien faire cependant pour éviter une peine qui ne finira jamais, et pour parvenir aux récompenses éternelles, je le répète, bien certainement, c'est n'avoir pas la foi. J'ajoute que, non seulement cette prétendue foi dont vous, faites parade dans vos discours ne vous servira de rien, au contraire elle vous sera très préjudiciable : parce qu'il est bien plus supportable de ne pas promettre, que de ne pas exécuter ce que l'on a promis. Est-ce que le seul nom de la foi pourra vous délivrer ? Non, mon frère; vous seriez au contraire doublement coupable, comme je l'ai dit,

³ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

parce que vous n'auriez pas exécuté ce que vous auriez promis de paroles. N'entendez-vous pas le saint Esprit qui vous crie par l'apôtre saint Jacques; *la foi est morte, lorsqu'elle est sans les oeuvres* ? (Jacques 2,25)

3. Tout homme est tenu sans doute, d'exécuter, autant qu'il peut, toutes les promesses qu'il a faites : or, si c'est-là un devoir commun, combien celui de garder avec le secours de Dieu cette excellente et principale promesse que nous lui avons faite, lors de notre nouvelle naissance dans le baptême, est-il plus important et plus essentiel ?

Rappelons les termes de cet engagement solennel. Lorsque nous nous sommes présentés au baptême, on nous a demandé, si nous renoncions au diable; à ses pompes et à ses oeuvres; et nous avons répondu avec une pleine liberté, que nous y renoncions. Les enfants ne pouvant pas faire cette profession par eux-mêmes, leurs parrains leur servent de caution et répondent pour eux. Si nous sommes fidèles à exécuter cette première promesse, qui est le fondement de la religion chrétienne, il n'est pas douteux qu'il nous sera aisé avec la grâce de Dieu, d'accomplir tout le reste. Si nous négligeons au contraire d'exécuter ce que nous avons promis à Dieu, comment pourrions-nous exécuter les paroles, dont on est si jaloux dans le monde, quand on traite avec les hommes ? On sait bien ce que l'on risque, en manquant d'exécuter une parole, que l'on aurait donnée à une personne en autorité; d'où vient donc que l'on ne pense pas, qu'il est infiniment plus dangereux, de ne pas exécuter ce que l'on a promis à Dieu ? L'homme nous fait peur; nous craignons qu'il ne nous fasse souffrir, ou la mort, ou quelque perte, quelque disgrâce temporelle : nous ne craignons donc point la mort de notre âme, si nous ne tenons compte d'exécuter ce que nous avons promis à Dieu ? Que deviendra donc ce mot de l'Evangile : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent tuer l'âme; mais craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et l'âme et le corps* ? (Mt 10,28)

Voici donc l'ordre qui surit naturellement de ce texte : on commence avant toutes choses, par exécuter ce que l'on a promis à Dieu; et ensuite on exécute les promesses qu'on aura faites aux hommes. C'est sur cette régie que chacun, doit examiner sa conscience : et s'il reconnaît qu'il a exécuté ce qu'il a promis, c'est-à-dire, qu'il a effectivement renoncé autant par ses oeuvres que par ses paroles, au diable et à les pompes; qu'il se félicite d'avoir gardé la foi dans toute son intégrité. Le passé néanmoins n'est propre à le rassurer, qu'autant qu'il sera précautionné pour l'avenir : parce que ce n'est pas celui qui aura commencé, mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, qui sera sauvé. N' imaginez pas toutefois que ce ne soit que par les crimes capitaux que l'on peut violer la foi. Y a-t-il de la différence entre se blesser et se tuer avec une grande, ou une petite épée ? Est-ce que vous ne feriez pas attention, qu'une seule parole oiseuse peut mettre la foi en danger; que le Seigneur nous avertit, qu'il nous en faudra rendre compte, au jour du Jugement; et encore, que celui qui aura dit à son frère *raca*, ou, fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer ?

4. Que chacun donc considère avec attention, comme je l'ai dit, ce qu'il a promis au sacrement de baptême. Il y a fait alliance avec le Seigneur; qu'il voit s'il ne l'a violée d'aucun côté. Quand on lui a demandé; *renoncez vous au diable, à ses pompes et à ses oeuvres* ? c'est comme si l'évêque lui avait présenté le contrat d'alliance à signer : et quand il a répondu, *j'y renonce*; c'est comme s'il l'avait signé. Or, si nous n'accomplissons pas les promesses que nous avons faites à Dieu, comme je l'ai déjà dit, je doute que nous puissions garder la fidélité que nous devons aux hommes.

Nous avons promis de renoncer au diable, à ses pompes et à les oeuvres. Quoique personne n'ignore ce qu'on entend par les pompes du diable, il y a pourtant une sorte de nécessité d'en dire quelque chose. Les spectacles où vous ne voyez représenter que des choses honteuses, des objets de cruauté et de fureur, sont les pompes du diable. Il n'est pas moins certain, qu'être adonné à la bonne chère et à l'ivrognerie; être asservi à des plaisirs et à des passions honteuses, ce sont les pompes du diable; parce qu'il prend plaisir à ces sortes de désordres. Qu'est-il besoin que nous disions que les adultères, les homicides, les pileries, les faux témoignages appartiennent aux pompes, ou aux oeuvres du démon; y a-t-il quelqu'un qui l'ignore ? Il n'est pas douteux non plus qu'observer les augures, employer les enchanteurs, consulter les sorciers, tout cela appartient aux pompes et aux oeuvres du démon. Combien peu qui puissent se flatter de n'être pas coupables de quelqu'un de ces péchés, d'en être absolument exempts. Que chacun rentre donc en soi-même, examine sa conscience, comme je l'ai dit, et s'empresse, pendant qu'il est encore dans ce corps si faible et si fragile, de racheter par la pénitence, par l'aumône, et principalement par le pardon de ses ennemis, tout le mal qu'il reconnaîtrait avoir fait par le passé, et de corriger celui même qu'il ferait encore : qu'il s'applique, dis-je, avec le secours de Dieu, à guérir tellement les anciennes plaies qu'il s'est faites, qu'il ne

soit plus désormais assez téméraire, pour oser jamais rien faire qui puisse lui en faire de nouvelles.

5. Illusion, mes frères, illusion, de dire, que l'on espère que, par la miséricorde de Dieu, ni la foi, ni le baptême qu'on a reçu ne périront jamais. Il est vrai que, si vous accomplissiez vos promesses, si vous exécutiez l'alliance que vous avez faite avec le Seigneur, vous auriez raison de l'espérer et d'être tranquille; puisqu'en effet votre baptême, ni votre foi ne périraient point : mais n'ayant tenu compte de garder votre alliance, et d'accomplir par vos oeuvres les paroles que vous aviez données, les promesses que vous aviez faites; de quel front, et en quelle conscience pouvez-vous vous assurer, que votre baptême n'est pas déjà péri ? Écoutez ce que dit le Seigneur : *A quoi sert que vous me disiez, Seigneur, Seigneur, sans faire ce que je dis*, (Luc 6,46) et ailleurs, *celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime* : (Jn 14,16) et enfin, *ceux qui me disent Seigneur, Seigneur n'entreront pas tous dans le royaume du ciel; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel*. (Mt 7,21) Vous voyez bien par ces textes de l'Écriture, qu'il ne sert de rien de dire qu'on a la foi, si d'ailleurs on néglige d'accomplir effectivement par ses oeuvres, les promesses que l'on avait faites de bouche, selon cet autre passage encore de l'Écriture : *Si vous avez fait un vœu à Dieu, ne différez pas de vous en acquitter; car la promesse infidèle et imprudente lui déplaît; il vaut beaucoup mieux ne point faire de vœu, que d'en faire, et ne les pas accomplir*. (Ec 5,3-4)

Pour vous faire entendre cette vérité, servons-nous d'une comparaison familière et intéressante. Je vous le demande, quelqu'un serait-il bien content que son domestique l'appelât son maître toute la journée, et fit sans cesse de grands éloges de lui, et ne tint compte cependant de faire les ouvrages qu'il lui aurait commandés ? Nous n'aimons donc pas les paroles, sans les oeuvres : combien moins la foi, sans les oeuvres, pourra-telle nous être de quelque utilité devant Dieu ?

Ce qu'il faut donc principalement craindre, c'est de se flatter d'obtenir miséricorde de Dieu, sans craindre sa justice; car ce n'est pas là la foi : comme ce ne l'est pas non plus, de craindre sa justice, sans espérer sa miséricorde. Dieu étant miséricordieux et juste, il faut croire l'un et l'autre; c'est-à-dire, craindre sa justice; mais espérer en sa miséricorde : et de même, espérer en sa miséricorde; mais de manière que l'on craigne sa justice, sans se flatter: enfin il ne faut ni espérer, ni désespérer mal-à-propos.

Croire que, sans pénitence, sans bonnes oeuvres, on sera cependant assez heureux pour obtenir miséricorde, c'est, espérer sans raison et mal-à-propos : c'est au contraire désespérer mal-à-propos et sans raison, de croire, qu'après avoir pratiqué les bonnes oeuvres, on n'obtiendra pas miséricorde. Ceci, mes frères, mérite bien que vous y fassiez attention; car il est à craindre que nous ne pensions, que la foi peut nous suffire sans les bonnes oeuvres, et que nous ne craignons pas assez ce que nous dit l'apôtre saint Jacques, que, *comme le corps est mort, lorsqu'il est sans âme; ainsi la foi est morte, lorsqu'elle est sans oeuvres* : (Jacques 2,26) et encore : *Vous croyez qu'il n'y a qu'un Dieu, vous faites bien, les démons le croient aussi, et en tremblent*. (Ibid. 19) L'entendez-vous bien, mes frères, que l'Apôtre dit que, croire, et ne pas faire, c'est avoir la foi des démons. Or, si croire et ne pas faire, c'est être semblable aux démons; quel sera donc le sort, quelle peut être l'espérance de quelqu'un, qui n'aurait pas même la foi ? Les démons croient qu'il y a un Dieu, et ne font pas ce que ce Dieu commande : or ne pas accomplir par ses oeuvres ce que l'on a promis de bouche, n'est-il pas visible que c'est ne pas croire; que c'est, n'avoir pas la foi ?

6. Répétons en peu de mots à votre charité ce que nous venons de dire, afin que vous entendiez plus pleinement, quelle est la force et l'efficace de la foi, et quelles en sont les oeuvres. Toute l'énergie de la foi consiste en deux choses; l'une de croire fermement que tout ce que Dieu promet est vrai; l'autre d'être pleinement assuré qu'il n'y a rien de faux dans ses menaces. En effet, si vous n'hésitez pas, si c'est de tout votre esprit et de tout votre coeur que vous croyez, qu'après avoir fait de bonnes oeuvres, vous recevrez la récompense promise; et qu'au contraire, après en avoir fait de mauvaises, vous souffririez un supplice qui ne finirait jamais; vous pouvez alors avoir la confiance de croire, que vous conservez la foi dans toute son intégrité, à condition néanmoins de persévérer à accomplir par vos oeuvres ce que vous croyez de coeur; c'est-à-dire, à vous détourner sans cesse du mal et à faire le bien : car ne pas faire le mal, c'est une preuve, que l'on croit qu'il y a des supplices; comme faire le bien, c'est une preuve, que l'on croit la récompense, et qu'on espère y parvenir.

Retenez-le donc bien, comme une chose importante; qu'il ne sert de rien de croire un de ces points, si on n'est également assuré de l'autre. En effet, que servirait-il de ne point faire de mal, si on ne faisait le bien en même temps ?

Comme au contraire, que servirait-il de faire du bien, si on ne s'abstenait aussi de faire du mal ? Je dis ceci, parce qu'il y en a plusieurs qui, s'étant enrichis du bien des autres, qu'ils ont pris par fraude et par adresse, en font des aumônes, sans vouloir néanmoins cesser les mêmes pratiques. Pour vous, mes très chers frères, vous savez qu'il ne vous est utile de vous abstenir de faire le mal, comme je vous l'ai dit, qu'autant que vous faites aussi ce que vous savez être agréable à Dieu; et que vous pouvez vous promettre de recevoir la récompense promise à vos bonnes oeuvres, lorsqu'avec la grâce de Dieu vous aurez commencé à vous abstenir entièrement de toutes mauvaises actions. De quelle utilité pourrait-il être en effet de faire en même temps de bonnes et de mauvaises oeuvres ? Ne serait-ce pas comme bâtir d'un côté, et détruire de l'autre; dépouiller quelqu'un, et en revêtir un autres ? C'est à ceux qui le font ainsi que le Seigneur adresse cette parole dans l'Évangile : *Ou dites que l'arbre est bon, et que le fruit en est bon aussi; ou dites que l'arbre est mauvais, que son fruit l'est aussi.* (Mt 12,33) Et Salomon : Comme le chien est odieux, quand il retourne à son vomissement, de même le pécheur, quand il retourne à son péché. (Ec 2,14) Et le Prophète : *Malheur au pécheur qui marche sur la terre par deux voies* : (Ec 2,14) et enfin; *personne ne peut servir deux maîtres.*

La foi, avons-nous dit, vient de fait, c'est-à-dire, de ce qui se fait, c'est ce qui lui a donné son nom. On a donc véritablement la foi, lorsqu'on accomplit par ses oeuvres, ce que l'on proteste de bouche que l'on croît. Toute l'énergie de la foi, avons-nous dit encore, consiste à croire les promesses et les menaces de Dieu; et nous en avons conclut que, si nous voulons conserver la foi dans toute son intégrité, la crainte du supplice doit nous empêcher de commettre de mauvaises actions; et l'amour, le désir de la récompense doit nous faire employer toutes nos forces pour en faire de bonnes : afin de n'être pas condamnés avec les incrédules et les impies à souffrir un supplice éternel; mais de pouvoir parvenir au royaume éternel avec les fidèles et ceux qui persévèrent dans les bonnes oeuvres : daigne Jésus Christ nous accorder cette grâce, lui qui vit et règne, avec le Père et le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 66⁴

Sur le nom de chrétien, avec des oeuvres qui ne seraient pas chrétiennes

1. Faisons, je vous prie, mes très chers frères, une attention sérieuse, à quel fin, et pourquoi nous sommes chrétiens, et pourquoi nous portons la croix de Jésus Christ sur notre front. Nous devons savoir d'abord, qu'il ne suffit pas d'avoir reçu et de porter le nom de chrétien, si nous ne faisons pas des oeuvres chrétiennes, comme le Seigneur le dit dans l'Évangile : *A quoi sert que vous me disiez, Seigneur, Seigneur, pendant que vous ne faites pas ce que je dis.* (Luc 6,46) Vous dites que vous êtes soldat du Christ vous faites sans cesse sur vous le signe de la croix : ce beau nom de chrétien ne pourra pourtant vous servir de rien, si vous ne faites pas l'aumône selon vos facultés, si vous n'observez pas la justice, la charité, la chasteté.

La croix de Jésus Christ, le signe de cette croix est quelque chose de grand. On ne doit marquer de ce signe précieux que quelque chose de grand et de précieux. Prendrait-on la précaution de cacheter avec un anneau d'or un coffre, dans lequel on n'enfermerait que de la paille pourrie ? De quoi nous servirait de même de porter le sceau et le signe du Christ sur notre front et sur notre bouche, si nous avons des crimes et des péchés dans notre conscience ? Celui qui aurait de mauvaises pensées, qui tiendrait de mauvais discours, qui ferait de mauvaises actions, et ne voudrait pas se corriger, en faisant sur soi le signe de la croix, augmente son péché au lieu de le diminuer.

Il y en a, et même en assez grand nombre, qui, en allant commettre un larcin, ou un adultère; s'ils viennent à le heurter le pied, font sur eux le signe de la croix, et ne continuent pas moins d'aller commettre cette méchante action : malheureux ! qui ne savent pas, qu'ils renferment en eux-mêmes le démon, plutôt que de l'en chasser. Celui au contraire, qui s'abstenant, avec l'aide de Dieu, de suivre ses passions et de commettre des péchés, s'occupe de tout son pouvoir à de bonnes pensées et à faire de bonnes oeuvres, celui-là a droit de faire le signe de la croix sur ses lèvres; parce qu'il s'applique à faire des oeuvres dignes d'être marquées de ce signe de la croix. Pour ne pas porter donc le nom de chrétien à notre condamnation, mais à notre avantage : et encore, puisqu'il est écrit que le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans l'efficace (et l'effet des paroles) : et enfin que la foi est morte, lorsqu'elle est sans oeuvres; ne nous occupons plus qu'à faire de bonnes oeuvres, pendant que les moyens d'en faire sont en notre disposition.

2. Et pour les faire avec le secours de Dieu, ces bonnes oeuvres, commencez par avoir la paix avec vous-mêmes, et à la procurer entre ceux qui seraient en division. Fuyez le mensonge, évitez le parjure, comme vous feriez la mort éternelle elle-même; faites surtout l'aumône aux pauvres selon vos facultés, comme je vous l'ai dit; faites des offrandes pour être consacrées sur l'autel : un homme aisé devrait rougir de communier des oblations des autres; que ceux qui le peuvent, donnent de petits cierges, ou fournissent de l'huile pour les lampes. Apprenez, et sachez pour vous-mêmes le symbole (Credo) et l'oraison dominicale, et apprenez-les à vos enfants. Quelqu'un qui négligerait d'apprendre, ce peu de versets, qui composent le symbole et l'oraison dominicale, aurait-il bien le front de se dire chrétien ?

Souvenez-vous que vous êtes devant Dieu; les répondants et les cautions de ceux que vous avez reçus dans le baptême; ainsi corrigez, reprenez sans cesse, et vos propres enfants, et ceux que vous avez reçus aux Fonts; afin qu'ils vivent avec chasteté, avec justice et avec tempérance. Vous-mêmes conduisez-vous si bien, que vos enfants, en vous imitant, ne soient pas précipités avec vous dans les flammes, mais que vous parveniez ensemble aux récompenses éternelles.

Que ceux qui jugent les procès et les différends, les jugent avec équité; qu'ils ne reçoivent point de présents pour opprimer l'innocent, parce que les présents aveuglent l'esprit des sages, et corrompent les sentiments des justes : il est à craindre, qu'en amassant du bien, ils ne perdent leur âme. Pourrait-on faire quelque profit, quelque gain injuste, sans encourir une juste condamnation ? Elle en est inséparable : l'une se trouve nécessairement avec l'autre : on met son gain, son profit dans son coffre, et la condamnation demeure dans la conscience. Que personne ne s'enivre, ni ne presse un autre dans son repas de boire plus qu'il ne faut, de crainte de perdre son âme et celle de son frère par l'ivresse.

3. Assemblez-vous dans l'Église tous les jours de dimanches. Si les Juifs, ce peuple aveugle, observent leur sabbat avec une exactitude si scrupuleuse, qu'ils ne se permettent pas de

⁴ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

faire en ce jour aucun ouvrage terrestre, combien plus les chrétiens doivent-ils n'être occupés que de Dieu seul le jour du dimanche, et se réunir dans l'Eglise, pour ne penser et ne travailler qu'au salut de leur âme ? Lorsque vous êtes assemblés dans l'Eglise, priez pour vos péchés; ne disputez point; n'excitez ni querelles, ni scandales : car faire autrement, c'est-à-dire, commettre ces fautes, ce serait se blesser par des aigreurs, au lieu et au temps où l'on aurait pû se guérir par ses prières. Dans l'Eglise encore, ne vous amusez point à causer, mais écoutez en patience les lectures saintes que l'on y fait. On rendra compte à Dieu de toutes ces causeries inutiles dans l'Eglise, et pour soi-même, et pour les autres; parce que par là, non seulement on n'entend pas soi-même la parole de Dieu, mais on empêche encore les autres de l'entendre. Donnez aux Eglises les dîmes de vos fruits.

Que l'orgueilleux et l'arrogant, devienne humble; que l'adultère et l'impudique, devienne chaste; que celui qui aurait dérobé ou enlevé de force le bien d'autrui, commence à faire l'aumône aux pauvres de son propre bien; que celui qui aurait été livré à l'envie et à la jalousie, devienne un homme de bonne volonté; que celui qui aurait fait injure à un autre, lui en demande promptement pardon; et que celui à qui on aurait fait injure, pardonne aussi promptement. Toutes les fois qu'il survient quelqu'infirmitté, que le malade reçoive le corps et le sang de Jésus Christ et qu'ensuite, il oigne son corps, afin que ce qui est écrit s'accomplisse en lui : *Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les prêtres, et qu'ils prient pour lui, en l'oignant d'huile et la prière de la foi sauvera le malade; le Seigneur le soulagera; et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis.* (Jacques 3,14-15) Remarquez-bien, mes frères, qu'en recourant à l'Eglise dans sa maladie, on a l'avantage de recouvrer la santé du corps, et d'obtenir le pardon de ses péchés : puis donc que l'on trouve ces deux avantages dans l'Eglise, d'où vient qu'il y en a d'assez aveugles et d'assez insensés, pour avoir recours aux enchanteurs, aux arbres, aux fontaines, à des charmes et à des caractères diaboliques, aux auspices, aux devins., ou aux sorciers ? Aveugles, dis-je encore une fois, qui ne voient pas que c'est multiplier leurs maux.

4. Avertissez sans cesse vos enfants, mes frères, avertissez tous ceux de vos familles, comme je vous l'ai déjà dit, de vivre toujours avec chasteté, avec équité et avec une piété qui opère leur salut : ne vous contentez pas de le leur recommander de parole, donnez-leur en aussi l'exemple par vos bonnes oeuvres. Quelque part que vous soyez, soit chez vous, soit en voyage, dans un repas, ou en compagnie, qu'il ne vous arrive jamais de dire des paroles sales et déshonnêtes; faites-vous plutôt un devoir de donner cet avis à vos voisins et à vos proches, de s'appliquer à ne dire que des choses bonnes et honnêtes; qu'ils ne doivent se servir de leur langue, que pour louer Dieu, et non pour l'offenser et se blesser eux-mêmes par des calomnies, des médisances, des chansons grossières et déshonnêtes, non plus qu'à passer les saints jours de fêtes à danser en rond.

L'usage des bals et de ces bruits éclatants qu'on y mêle, nous est resté du paganisme; et ceux qui sont assez malheureux, assez aveugles, pour ne pas rougir, ni avoir la moindre honte de faire de ces sortes de bals, de clameurs et de danses, jusques devant les Eglises des saints; quoiqu'ils viennent à l'Eglise comme chrétiens, ils en sortent païens. Jugez vous-mêmes, mes frères, quelle espèce de chrétien est celui qui, venant prier à l'Eglise, laisse-là la prière, et s'en va tenir effrontément les propos sacrilèges des païens ? Je vous le demande, mes très chers frères, convient-il que de la bouche d'un chrétien, où entre et repose le corps de Jésus Christ il en sorte des chansons déshonnêtes, qui sont un poison diabolique ?

Avant toutes choses, mes frères, faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-mêmes, et ne faites à qui que ce soit, ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit à vous-mêmes. Si vous voulez être fidèles seulement à ce devoir, vous pourrez délivrer vos âmes de tout péché. Il n'y a pas jusqu'à celui qui ne sait pas lire, qui peut aisément retenir ces deux mots dans sa mémoire, et les accomplir par ses oeuvres avec la grâce de Dieu.

5. Je crois bien que, par la miséricorde de Dieu, nos réprimandes ont fait cesser dans ce pays-ci cette déplorable coutume, qui nous est restée des vaines observances du paganisme. Si vous connaissiez néanmoins quelqu'un, qui fut encore adonné à ces pratiques si ridicules et si honteuses, comme d'avoir recours à de jeunes poulains, ou à des faons de biches, châtiez-les, corrigez-les si sévèrement, qu'ils se repentent enfin d'avoir commis ces sacrilèges. De même, si vous saviez quelqu'un, qui observât encore de faire de grands cris dans le temps d'une éclipse de lune, avertissez-les que cette pratique est un péché considérable. Quelle idée de prétendre se préserver de quelque maléfice par cette pratique sacrilège ! Ne savez-vous pas que c'est par un ordre marqué de Dieu, que la lune s'éclipse en certains temps ? En voyez-vous d'autres faire des vœux aux fontaines, ou aux arbres, consulter les devins, les sorciers, les enchanteurs, comme je l'ai dit; s'attacher à eux-mêmes, ou à ceux qui leur appartiennent, des talismans, des charmes, des herbes, ou des jus et expressions d'herbes ? Reprenez-les très sévèrement de ces péchés,

qui sont très considérables, et dites-leur bien affirmativement que, quiconque les commet, perd le sacrement de baptême.

Nous avons appris nous-mêmes qu'il y a des hommes et des femmes, si livrés à l'illusion du démon, qu'ils ne travaillent point du tout, ni les uns ni les autres la cinquième férie. Je les avertis devant Dieu et devant ses saints anges, que, s'ils ne font une pénitence longue et sérieuse de ce sacrilège, et qu'ils ne s'en corrigent pas, ils seront condamnés au même feu qui dévore le démon, et le dévorera à jamais. Quel aveuglement, quelle déplorable stupidité de ne pas travailler le Jeudi en l'honneur de Jupiter ! Ces mêmes personnes ne seraient-elles pas mêmes assez imprudentes, assez téméraires, pour faire leurs ouvrages le jour de dimanche ? Reprenez, dis-je, très sévèrement tous ceux que vous sauriez être attachés à ces sortes de pratiques; et s'ils ne se corrigent pas, ne les admettez ni à vos conversations ni à votre table; et s'ils vous appartiennent, châtiez-les même, afin que, s'ils ne sont pas touchés du salut de leurs âmes, les coups au moins leur impriment de la crainte, et les retiennent. Pénétré de crainte à la vue des dangers auxquels vous êtes exposés, mes très chers frères, mon devoir est de vous donner ces avis paternels. En les écoutant et les recevant bien volontiers, vous ferez notre consolation et notre joie, et vous parviendrez heureusement au royaume, que je prie notre Seigneur de vous accorder, lui qui vit et règne avec le Père et le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 67⁵

Quels font les bons chrétiens, et quels sont les mauvais

1. Je bénis Dieu, mes très chers frères, et c'est avec un vraie plaisir que je lui rend mes actions de grâces, de ce que, comme je le désire vraiment, je vous trouve en bonne santé. Un bon père a toujours sujet de se réjouir, et cela est bien juste et bien raisonnable, toutes les fois qu'il retrouve ses enfants jouissants d'une bonne santé, et pénétrés de la crainte de Dieu. Puis donc que la bonté divine, nous a accordé ce surcroît de consolation, de votre santé et de la nôtre, il est de notre devoir d'entretenir votre charité de ce qui intéresse le salut de vos âmes.

Voyons donc, mes très chers frères, mais voyons avec toute l'application dont nous sommes capables, à découvrir et à bien comprendre pourquoi nous sommes chrétiens, et pourquoi nous portons sur notre front la croix du Christ. Observez d'abord, mes frères, et retenez-le bien, que nous n'avons pas été faits chrétiens pour n'être occupés que des soins de cette vie. *Car, dit l' Apôtre, si l'espérance que nous avons en Christ n'est que pour cette vie, nous sommes les plus misérables de tous les hommes.* (I Cor 15,16) En effet, n'être occupé que de cette vie, c'est être semblable aux animaux et aux bêtes brutes. Que cherchent les bêtes ? Boire, manger, dormir et les plaisirs des sens; voilà toute leur vie : et telle est aussi celle de ceux qui sont plus occupés de leur corps que de leur âme, qui préfèrent leur gourmandise, leur satisfaction et les plaisirs charnels, à la chasteté et à la justice.

Ignoreriez-vous, mes très chers frères, que nous avons été faits chrétiens, pour être continuellement occupés du siècle à venir et du bonheur éternel; pour donner nos premiers et nos principaux soins à notre âme, et non à notre corps ? Car enfin celui-ci sera bien peu de temps en ce monde; mais si nous faisons le bien, notre âme régnera sans fin dans le ciel; si au contraire, ce que je prie Dieu de ne pas permettre, nous faisons de mauvaises actions, si nous faisons plus pour les plaisirs charnels, que pour le salut de notre âme, je crains bien qu'au moment, où les bons chrétiens entreront dans la vie éternelle, avec les saints anges, nous, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne soyons précipités dans les supplices éternels.

2. Il ne suffit pas, mes frères, d'avoir reçu le nom de chrétien, si nous ne faisons pas des oeuvres chrétiennes; il n'est avantageux de porter le nom de chrétien, que quand on aime la chasteté, qu'on évite avec soin l'ivrognerie, qu'on déteste l'orgueil et l'arrogance, qu'on a horreur de l'envie et de la jalousie, comme d'un poison diabolique. Etre vraiment chrétien, c'est ne point faire de larcin, ne porter point de faux témoignage, ne faire ni mensonge, ni parjure, ne point commettre d'adultère; c'est fréquenter l'Eglise, offrir à Dieu une partie de ses fruits, avant d'en user pour soi-même; donner aux pauvres les dîmes qu'on doit payer tous les ans; rendre aux prêtres l'honneur qui leur est dû; aimer tout le monde comme soi-même; n'avoir d'aversion contre qui que ce soit : être, non seulement bon chrétien, mais avoir Jésus Christ habitant en soi-même, c'est se donner de garde d'user de deux poids et de deux mesures, comme on se garderait de l'épée du démon même : être bon chrétien, c'est en venant à l'Eglise, y apporter des offrandes pour mettre sur l'autel; donner aux pauvres selon ses facultés, ou de l'argent, ou quelque petit morceau de pain; recevoir les étrangers et les pèlerins dans sa maison, laver les pieds à ses hôtes; c'est, non seulement ne point susciter de disputes et de procès, mais tâcher de réconcilier ceux qui seraient en division; c'est aimer, honorer et respecter, par le motif d'une vraie charité, les vieillards et ses parents, mener une vie chaste; instruire par ses paroles et par ses exemples ses propres enfants et ses voisins, et leur recommander de vivre avec chasteté et tempérance; c'est, à l'approche des grandes solennités, respecter entièrement le lit nuptial plusieurs jours auparavant, afin de communier avec plus de confiance, c'est-à-dire, pour oser s'approcher de l'autel du Seigneur avec un corps chaste et un coeur pur, avec une conscience nette et tranquille; c'est enfin avoir appris et savoir par coeur le symbole de l'oraison dominicale, et être fidèle à les faire apprendre à ses propres enfants, et de les leur faire retenir.

3. Vous venez d'entendre, mes frères, ce que c'est qu'être bon chrétien. Travaillons présentement de toutes nos forces avec la grâce de Dieu, pour ne pas porter faussement et mal-à-propos le beau nom de chrétien : or, afin que les sacrements du Christ ne soient point outragés en nous, que nos coeurs soient toujours occupés de pensées chrétiennes, et nos mains pleines d'oeuvres chrétiennes.

Quelle espèce de chrétien est-ce que celui, qui viendrait à peine quelquefois à l'Eglise, et qui même en y venant, au lieu de s'occuper à prier pour ses péchés, s'amuserait à causer, à y

⁵ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

exciter des querelles et des disputes, et s'il en trouve l'occasion, qui boirait jusqu'à vomir, ou après s'être enivré, se lèverait, et s'en irait comme un insensé et un furieux, crier comme un démon, chanter, danser, tenir des propos sales et déshonnêtes, et chanter des chansons de libertinage ? Un chrétien de cette espèce, je vous le demande, hésitera-t-il à dérober le bien d'autrui ? Craindra-t-il de commettre un adultère, de porter un faux témoignage, de dire des calomnies; de se parjurer ? Quelque soient ceux qui commettent ces excès, hommes ou femmes, c'est à leur condamnation, et non pour leur salut, qu'ils ont reçu le nom de chrétien et les sacrements du baptême; et à moins qu'ils ne fassent pénitence, ils périront pour l'éternité.

Je viens de vous faire voir, mes frères, quels sont les bons chrétiens, et quels font les mauvais. Ceux que vous reconnaissez pour bons, imitez-les; ceux au contraire que vous reconnaissez pour mauvais, reprenez-les sans cesse, corrigez-les, châtiez-les même, afin d'être doublement récompensés, et de votre avancement, et du leur. Que ceux qui sont bons, chastes, tempérants, humbles, débonnaires, persévèrent avec la grâce de Dieu dans leurs bonnes oeuvres : que ceux au contraire qui en auraient fait de mauvaises; avant que leurs âmes soient enlevées de ce monde, qu'ils se corrigent promptement; parce que, s'ils meurent sans pénitence, ils ne parviendront point à la vie, mais ils seront précipités dans la mort : daigne notre Seigneur, par sa grande bonté, nous préserver de ce supplice, lui qui étant Dieu, vit et règne avec le Père et le saint Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 68⁶

Exhortations aux compétents, ceux qui du temps doivent recevoir le baptême

1. C'est principalement aux compétents, que tout incapable que je suis, j'ose adresser aujourd'hui la parole, mes très chers frères : non que tous les autres fidèles baptisés, et chacun de ceux qui ont soin du salut de leur âme, ne puissent trouver dans notre instruction, toute simple et toute commune qu'elle soit, les avis dont ils auraient besoin, mais notre intention est de donner des avis principalement à ceux qui désirent et se préparent à recevoir les sacrements du baptême.

Et premièrement, il faut qu'ils sachent pourquoi on les appelle compétents. Ce terme, dans le latin, signifie à la lettre des gens qui demandent ensemble une même chose : comme on appelle consistoire, compagnie, plusieurs personnes qui sont assises ensemble pour traiter d'une même affaire; conférence, des gens qui s'entretiennent ensemble sur un même sujet; concurrents, plusieurs qui courent ensemble et aspirent Su même but : ainsi compétents, ne signifie autre chose, que plusieurs qui demandent ensemble une même chose; et voilà premièrement la raison pour laquelle on les appelle compétents.

Il n'est plus question maintenant que de leur apprendre et de les instruire sur ce qu'ils demandent ainsi tous ensemble. Que demandent donc ceux qui désirent et se disposent à recevoir les sacrements du baptême ? Et que pourraient-ils demander autre chose, sinon, de cesser d'être les instruments du démon, et d'avoir le bonheur de devenir les instruments de Jésus Christ. Or tout cela s'accomplit spirituellement en nous par les ministères des anges.

2. Je vous annonce donc à vous tous, qui êtes compétents, je vous avertis, je vous prie et vous conjure d'employer avec la grâce de Dieu, ces jours-ci jusqu'à Pâques, à examiner bien soigneusement vos consciences, pour voir si vous n'auriez pas de haine dans le coeur contre qui que ce soit. La grâce divine pourrait-elle être de quelqu'utilité à celui qui, devant être baptisé, conserverait de la haine ou de la colère dans son coeur ? Pour en juger, disons d'avance la prière qu'il doit faire : Pardonne-nous nos offenses, dira-t-il, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. Qu'arrivera-t-il donc suivant cette prière, sinon que la Justice divine lui pardonne en effet, comme il pardonne lui-même, selon cet autre parole du Seigneur : *Donnez, et on vous donnera; remettez, on vous remettra* : ainsi par les termes mêmes de cette prière, *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons*; il est clair que, qui ne pardonnerait pas, se fermerait à soi-même l'accès à la miséricorde de Dieu : que les compétents fassent donc une attention singulière à n'avoir de haine contre personne.

Secondement, qu'ils examinent sérieusement leurs consciences, pour voir s'ils n'auraient pas fait injure à quelqu'un, comme il arrive quelquefois; et qu'ils lui en demandent pardon au plutôt.

Troisièmement, s'ils avaient fait tort à quelqu'un par adresse, par subtilité, par fraude, par faux témoignage; en se servant de poids frauduleux ou de mesures injustes, qu'ils le rendent; et s'ils ne le peuvent au quadruple, à l'exemple de Zachée, qu'au moins ils rendent autant qu'ils auraient qu'ils fait tort. De quel front, je vous prie, celui qui ne tiendrait compte de rendre le bien d'autrui qu'il aurait pris par de mauvaises voies, pourrait-il espérer de recevoir la grâce de la miséricorde divine.

Serait-il nécessaire de faire encore observer à nos compétents, que, s'ils reconnaissent avoir commis, à la suggestion du démon, soit vol, soit homicide, ou adultère; si quelqu'une des femmes compétentes avait autrefois pris de ces potions inventées et suggérées par le diable, pour se procurer l'avortement, ou qu'elle eût en un mot procuré la mort à ses enfants, soit déjà nés, soit encore renfermés dans son sein (ce qui est un péché assez grave); qu'ils implorent la miséricorde de Dieu sur tout cela, avec larmes et gémissements, avec un coeur pénétré de douleur; et que purifiés par la pénitence, ils s'approchent pour recevoir les sacrements du baptême : que ceux qui se reconnaîtraient coupables de ces fautes, observent surtout de garder la chasteté avant le baptême, et de s'abstenir de tout plaisir charnel longtemps après le baptême.

4. Qu'ils évitent le venin de l'envie, afin de n'être pas les imitateurs du diable, dont il est écrit : *La mort est entrée dans le monde par l'envie du diable, et ceux qui se rangent de son côté deviennent ses imitateurs.* (Sag 2,24) Qu'ils fassent leurs efforts pour éviter l'orgueil et l'arrogance qui a fait tomber le diable : de plus Jésus Christ qu'ils prétendent suivre, a été doux et humble de

⁶ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

coeur : enfin il faut craindre réellement ce qui est écrit; *Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles.* (Jacques 4,6)

Qu'ils ne profèrent point de mensonge; car il est écrit : *Vous perdrez toutes ceux qui profèrent le mensonge.* (Ps 5,7) Et encore : *La bouche qui ment, tue l'âme.* (Sag 1,11) Que non seulement ils ne se parjurent pas, mais qu'ils s'abstiennent même du jurement; parce que Dieu-même, qui ne peut mentir, ni se tromper, a dit : *Celui qui jure souvent sera rempli d'iniquité, et la plaie (dont Dieu le frappera) ne sortira point de sa maison.* (Ec 23,12) Qu'ils boivent peu de vin dans ces jours-ci, et lorsque les fêtes de Pâques seront passées, qu'ils aient soin de ne point s'enivrer, ni faire aucun excès, de crainte qu'ayant été purifiés et illuminés par le sacrement de baptême, ils ne soient ternis et obscurcis par des excès et des intempérances. Si donc quelqu'un, par le mouvement d'une amitié importune et mal entendue, voulait les presser et le forcer de boire, qu'ils refusent absolument, qu'ils n'aient pas la faiblesse, ni la lâche complaisance de céder; mais qu'ils se contentent de prendre, dans le boire et le manger, ce qui suffit et convient à des chrétiens.

L'Eglise, comme une vraie mère, est enceinte par l'opération du Christ de tous les compétents, qu'elle a conçus; qu'ils ne fassent rien d'injuste, rien de déshonnête, de crainte de heurter par de mauvaises actions, les entrailles de leur sainte mère, et de l'obliger à les rejeter comme un avorton, avant le temps légitime de leur naissance. Qu'ils soient tous bons, humbles, doux et débonnaires, sobres et tempérants; afin que, s'assemblant pour le sacrement du saint baptême dans le temps et l'ordre légitime, de boucs qu'ils étaient, ils soient changés en agneaux, et que transportés de la gauche à la droite, mêlés et confondus avec ceux qui seront dans cette heureuse place, ils aient le bonheur d'entendre cette invitation digne de tous nos désirs : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, prenez possession du royaume, qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* (Mt 25,34)

5. Si votre charité, selon qu'elle a coutume de le faire, a été attentive aux avis que je viens de donner, elle peut voir aisément que, quoique j'aie adressé la parole principalement aux compétents, cependant ces mêmes avis peuvent convenir à tous les fidèles baptisés. Nous qui sommes nés en Christ depuis bien des années, donnons à ceux-ci qui vont être baptisés, des exemples d'une sainte conduite; afin qu'en nous imitant, ils ne marchent pas dans la voie large et spacieuse qui les conduirait et les entraînerait à la mort, mais par la voie étroite et serrée, par laquelle ils méritent de parvenir à la vie : qu'il ne vous suffise pas même de leur donner de bons exemples; exhortez-les de paroles à pratiquer toutes sortes de bonnes oeuvres : c'est en particulier un devoir pour ceux qui, par amour et par respect pour la nouveaux religion, souhaitent de recevoir au baptême des personnes de l'un ou de l'autre sexe, de ne cesser de les instruire et de leur remontrer, soit avant qu'ils soient baptisés, soit après leur baptême, et de les exhorter à garder la chasteté, l'humilité, la tempérance et la paix; se souvenant qu'ils en sont les répondants et les cautions. En effet, ils répondent pour eux, qu'ils renoncent au diable, à ses pompes et à ses oeuvres. Que ceux donc qui reçoivent au baptême, aussi bien que ceux qui sont reçus, c'est-à-dire, et les pères spirituels, et leurs enfants fassent leurs efforts pour garder l'alliance qu'ils ont souscrite dans le sacrement de baptême : qu'ils s'abstiennent même de désirer jamais rien des pompes du diable, ni des amusements et des plaisirs criminels de ce monde. Ainsi, ceux qui reçoivent ces enfants, menant par la grâce de Dieu une vie chaste et remplie d'oeuvres de justice, et ces enfants qui auront le courage de les imiter, comme nous l'espérons, parviendront les uns et les autres aux récompenses éternelles, par la grâce de notre Seigneur Jésus Christ qui vit et règne avec le Père et le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 69 ⁷

Saint Césaire exhorte à garder et à garder soigneusement la charité. Il prouve aussi que personne ne pourra jamais s'excuser valablement de n'avoir pas une véritable charité.

1. La raison pour laquelle je vous parle si souvent de la véritable charité, mes très chers frères, c'est principalement parce que c'est le commandement propre du Seigneur, et qu'il n'y a rien de si aimable que la charité, rien de si avantageux et de si aisé à pratiquer avec la grâce de Dieu. Cette vertu est toute intérieure, et l'affaire propre de notre coeur, c'est-à-dire, que si notre volonté n'admet en elle-même aucune sorte de mal, nulle espèce d'iniquité n'y trouvera place : or la cupidité, qui est la racine de tout mal, ne s'y trouvant pas, nécessairement la charité, qui est la racine de tout bien, ne pourra manquer d'y être.

La miséricorde de Dieu est la principale et l'unique cause de ce que la charité est répandue par le saint Esprit dans les coeurs de tous les chrétiens, de manière qu'ils peuvent, et la conserve sans interruption, s'ils le veulent, et jouir sans cesse à souhait de la douceur de ses fruits. C'est un axiome reçu, que les contraires se guérissent d'ordinaire par les contraires. Cela posé, il n'y a rien de si contraire, de si opposé à la charité, qui est le principe et le fondement de tout bien, que la cupidité, qui est la racine de tout mal : ces dispositions d'ailleurs ne peuvent absolument subsister toutes deux ensemble dans un même coeur, non plus que la douceur et l'amertume, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort, ne le rencontrent point ensemble dans le même sujet. Quelqu'un qui verrait donc que c'est la racine de la cupidité qui domine en lui, qu'il implore le secours de Dieu, afin d'extirper la cupidité de son coeur, et d'y planter la charité. S'il est fidèle à ce que je lui inspire ici, il n'aura que du plaisir et de la consolation à accomplir les commandements de Dieu; car autant de fois qu'il éprouvera quelque désagrément, quelque peine de la part de ce monde, qui ne produit qu'amertume, la force et l'onction de la charité ne souffrira pas qu'elle prenne le dessus; au contraire cette vraie charité lui inspirera alors un tel goût, une telle ardeur pour les biens célestes, qu'elle lui fera supporter avec patience les désagréments, les peines et les amertumes de ce monde.

L'autre raison, c'est que le poids de la charité est un fardeau si léger, qu'il soulage, au lieu de fatiguer. En conservant avec la grâce du Christ la charité, telle que nous l'avons reçue de lui, il n'est point question de se fatiguer à la course, ni de faire des mains un travail pénible, ni de porter des fardeaux lourds et accablants sur ses épaules; au contraire, s'il arrivait qu'on se trouvait engagé à quelqu'ouvrage pénible par divers sujets, le mouvement de la charité, la douceur et la force de cet amour empêche qu'on n'en soit peiné : en effet, tout ce qui est pénible à celui qui n'aime pas, est doux et léger à celui qui aime.

2. Que chacun de nous conserve donc une volonté bonne et bien disposée : aimons tout le monde comme nous-mêmes, et faisons aux autres tout ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-mêmes; prions pour les bons, afin que le Seigneur les conserve; pour les faibles et les médiocres, afin qu'ils deviennent meilleurs; pour les méchants, afin qu'ils se corrigent promptement. Haïssons dans tous les pécheurs, que leurs vices, et non leurs personnes; comme sont les médecins habiles, qui ne veulent détruire que la maladie, et non le malade. Car haïr dans les pécheurs, ou dans ses propres ennemis, non leurs vices, mais leurs personnes, ce serait être dans la disposition de souhaiter qu'ils fussent punis en ce monde, ou qu'ils fussent condamnés au feu éternel de l'enfer. Votre sainte charité frémit à cette seule proposition, et voit aisément combien cette disposition serait horrible, exécrationnable, abominable. Les bons chrétiens souhaitent à la vérité que tous leurs ennemis se corrigent, mais non pas qu'ils périssent; et par une suite naturelle de cette bonté ineffable qui les anime, ils se font un devoir de ne point faire d'imprécations, de ne point prononcer de malédictions, ni contre eux, ni contre qui que ce soit, parce qu'il est écrit : *Ni les médisants ne seront point héritiers du royaume de Dieu* : (II Cor 6,10) de ne jurer jamais, parce qu'il est écrit encore : *Celui qui jure souvent sera rempli d'iniquité, et la plaie* (dont Dieu le frappera) *ne sertira point de sa maison*. Par cette maison dont le saint Esprit dit ici que la plaie ne sortira pas, ce ne sont pas nos maisons d'ici bas qu'il faut entendre, mais nos âmes qui sont le temple de Dieu; qu'il s'étudie donc aussi à ne mentir jamais, parce qu'il est écrit : *La bouche qui ment tue l'âme* (Sag 1,11) et encore : *vous perdrez tous ceux qui profèrent le mensonge*; (Ps 5,7) à observer la justice, parce qu'il est encore écrit : *Heureux ceux qui gardent l'équité et qui pratiquent la justice en tout temps*; (Ps 105,30) que ce soit enfin de tout son coeur qu'il embrasse la chasteté, qui nous rend semblables aux anges. Le peu que je viens de vous

⁷ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

dire, mes frères, est si abrégé, qu'il ne vous sera pas difficile de le retenir de mémoire; et de plus ce sont choses si gracieuses, si douces si aimables, que le devoir de les accomplir avec la grâce de Dieu ne peut être pénible.

3. Vous voyez bien que dans toutes ces pratiques de la vraie et entière charité, il n'est pas question, comme je vous l'ai déjà dit, ni de se fatiguer à la course, ni de faire des mains un travail pénible, pour que qui que ce soit veuille s'excuser de les mettre à exécution, sous prétexte de quelque infirmité ou autre impossibilité. En comparant de plus la cupidité avec la charité, on trouve que la cupidité est si remplie de désagréments, d'amertumes et de chagrins; et la charité au contraire, si féconde en douceurs et en consolations, qu'il est étonnant qu'il se trouve des hommes, qui secouent si aisément de dessus eux le joug aimable et le fardeau léger de Jésus Christ pour se charger du joug accablant de l'avarice, s'exposer comme ils le sont si volontiers, à tant de dangers, et entre prendre des travaux si pénibles. Personne, je le répète, ne pourra donc s'excuser, sous prétexte de la moindre raison tant soit peu vraisemblable, ni se dispenser de pratiquer ce que je viens de dire à votre charité.

Car enfin on ne dit à personne, jeûnez au-delà de vos forces; poussez les veilles au-delà de ce que votre tempérament peut supporter : on ne prescrit à qui que ce soit de s'abstenir de vin, ni de viandes, si quelque infirmité l'en empêche; non plus que de vendre tout ce qu'il a, et de le donner aux pauvres, s'il n'a pas le courage d'aspirer et de pratiquer ce qui est de perfection : comme ceux qui ne peuvent pas demeurer dans l'état de virginité, on ne les empêche pas de se marier. Car on n'oblige aucun chrétien, malgré lui, de pratiquer rien de ce qui ne regarde que la mortification du corps. Ceux qui peuvent pratiquer toutes les bonnes oeuvres, dont je viens de vous parler, qu'ils en rendent grâce à Dieu : mais celui qui ne le peut pas, qu'il ait la charité véritable. En elle seule il aura tout; parce que la charité se suffit à elle-même sans ces bonnes oeuvres; au lieu que ces bonnes oeuvres, sans la charité, ne pourront absolument servir de rien. Je vous dis et je vous répète souvent tout ceci, mes très chers frères, afin que vous soyez pleinement persuadés, que personne ne pourra jamais s'excuser de ne pas observer les commandements de Dieu; parce que, quand bien même on réussirait à se disculper de pratiquer les exercices qui mortifient et peinent le corps, jamais néanmoins on ne pourra prétendre, avec la grâce de Dieu on ne peut accomplir ce qui consiste dans l'intérieur, le courage et la disposition du coeur, et principalement la charité, qui renferme tous les autres biens. Ce ne sera donc point à d'autres, mais uniquement à soi-même, que devra s'en prendre et l'imputer, quiconque ne voudrait point avoir et conserver une vraie charité.

4. Conservez donc, mes très chers frères, gardez soigneusement l'aimable, le salutaire lien de la charité, sans laquelle le riche est pauvre, et avec laquelle le pauvre même est riche. Qu'a le riche en effet, qui n'a pas la charité ? Et que manque-t-il au pauvre, qui a la charité ? *Dieu est amour*, (I Jn 4,16) dit saint Jean l'Évangéliste; que pourrait-il donc manquer à un pauvre qui, par la charité, aurait le bonheur d'avoir Dieu en lui-même ? Et que serviraient au contraire les biens de la terre à un riche, qui n'aurait pas le bonheur de posséder Dieu ? Aimez donc, mes très chers frères, gardez la charité, sans laquelle personne ne verra jamais Dieu.

Quand même vous seriez toutes les autres bonnes oeuvres, loin de vous en prévaloir si vous n'aviez pas la charité ce serait plutôt un sujet de craindre ce qui est écrit : *Quiconque ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable, comme s'il l'avait violée toute entière.* (Jacques 2,20) Et quel peut être ce point unique, sinon la charité véritable, la charité entière, dont un autre Apôtre dit : *Toute la loi est renfermée dans ce seul précepte, vous aimerez votre prochain comme vous-même ?* (Gal 5,14) Voulez-vous vous assurer encore, que toutes les autres bonnes oeuvres ne servent de rien sans la charité, écoutez le même apôtre, qui nous dit nettement et avec son assurance ordinaire : *Quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien.* (I Cor 13,30)

La charité véritable, mes frères, est celle qui aime tout le monde. Si quelqu'un remarquait donc qu'il a de la haine contre un autre, ne fût-ce que contre un seul homme, qu'il se hâte de rejeter ce fiel, de vomir cette amertume, afin de se rendre digne de recevoir la douceur et l'onction de la charité; parce qu'enfin, ni les jeûnes, ni les veilles, ni les prières, ni les aumônes, ni la foi même et la virginité ne pourront servir de rien à personne, sans la charité. Ce mot du même Apôtre mérite encore une attention particulière. Il parle de charité et dit : *étant fondés et enracinés dans la charité;* (Ep 3,17) n'est-ce pas comme s'il disait encore, que la charité est la racine de tout bien ? Vous n'avez pas besoin que je vous le dise; qu'un arbre, quelque beau, quelque agréable, quelque chargé de fleurs et de fruits qu'il soit, si sa racine n'est pas vivante, vous savez bien que toute sa beauté sera bientôt flétrie et desséchée; il en est de même d'un chrétien qui, n'ayant pas

la charité, aurait comme dans ses branches toutes les autres bonnes oeuvres; s'en applaudirait, ferait fond dessus; il demeurerait stérile et sans fruit.

5. Il faut vous dire présentement les caractères et les avantages de la vraie charité. Elle supporte avec patience l'adversité; elle tempère dans la prospérité : elle est courageuse, quand il est question de souffrir quelques peines d'essuyer quelque grande difficulté; et elle est pleine de joie, lorsqu'elle trouve l'occasion de faire des bonnes oeuvres; elle est pleine de confiance et de fermeté dans la tentation; elle est pleine de douceurs parmi les véritables frères, et de patience avec les faux frères : sans artifices au milieu des pièges et des supercheries; dans les gémissements parmi l'iniquité; comblée de joie dans la vérité. Dans Susanne, elle garde la chasteté envers son mari; dans Anne, après la mort de son mari; dans Marie, même avec son mari. Dans Pierre, elle est humble pour obéir; dans Paul, libre pour reprendre : elle est simple et docile dans les chrétiens pour confesser leurs péchés; divine en Jésus Christ pour les pardonner. La véritable charité, mes très chers frères, est l'âme de toutes les saintes Écritures, la force de la prophétie : c'est elle qui donne de la solidité à la science, des fruits à la foi, des richesses aux pauvres; la vie aux mourants. Soyez donc fidèles à la conserver; aimez-la de tout votre coeur, de toute l'étendue de votre âme, demeurez-y inviolablement attachés : car le Seigneur est doux, et infiniment préférable à toute autre douceur. On n'éprouve point de désagréments et de chagrins en sa compagnie; on ne craint point de fraude, ni de duplicité dans sa conversation. Si vous vouliez être fidèles à conserver la charité de tout votre coeur, mes frères, elle vous ferait accomplir avec plaisir les commandements de Dieu en ce monde, et parvenir heureusement dans le siècle à venir, aux récompenses éternelles. Daigne notre Seigneur, vous accorder cette grâce, lui qui vit et règne avec le Père et le saint Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 70⁸

Sur l'amour de la charité et la haine de la cupidité; que le royaume de Dieu se peut acquérir, non seulement avec deux petites pièces de monnaie, mais avec la seule bonne volonté; et sur le pressurage des raisins et des olives.

1. Pour nous faire mieux sentir, mes très chers frères, toute la douceur et les avantages de la véritable et parfaite charité, l'apôtre saint Paul nous a décrit en un mot toutes les suites et toute l'amertume de la cupidité; et comme un très habile médecin spirituel, il nous a exposé ce que nous devons éviter, et ce que nous devons rechercher. Or, selon la doctrine de cet apôtre, la cupidité étant la racine de tous les maux, et la charité, la racine de tous les biens; et ces deux choses ne pouvant subsister ensemble en même temps, il s'ensuit que l'une ne peut être plantée, que l'autre ne soit arrachée jusqu'à la racine : et de là il suit encore, que ce serait inutilement qu'on essaierait de couper seulement les branches de ce mauvais arbre, si on ne fait les efforts pour en arracher même la racine : car voici comment s'en explique cet apôtre : *Le désir des richesses est la racine de toutes sortes de maux; et quelques-uns en étant possédés ont fait naufrage dans la foi, et se sont jettes dans une infinité d'embarras et de chagrins; mais pour vous, homme de Dieu fuyez ces choses.* (I Tim 6,10-11) Pesons bien l'avis de cet apôtre, en qui le Seigneur Jésus Christ parlait, et si nous désirons sincèrement parvenir à goûter la douceur et l'onction de la charité, appliquons nous de tout notre pouvoir à éviter l'avarice, qui ne produit qu'embarras et amertume.

2. Un riche qui m'entendrait parler ainsi du mépris des richesses, me dira peut-être : j'ai appris à ne pas mettre ma confiance dans les richesses, toujours incertaines et périssables; si je n'étais pas riche, je ne voudrais pas le devenir, de crainte de tomber en tentation : mais je le suis; que dois-je donc faire du bien que je possède ? L'Apôtre continue : *Qu'ils donnent de bon coeur, qu'ils fassent part de leurs biens (aux pauvres) ce qu'il exprime par, qu'ils communiquent.* Mais que veut-il dire par ce terme, communiquer ? C'est rendre votre bien commun entre vous et celui qui n'en a point. Or, si vous rendez votre bien commun de cette sorte, vous ne ferez pas comme un voleur et un ravisseur du bien d'autrui, qui conserverait avec soin pour soi-même le nécessaire des pauvres, et se reposeront sur un bien qui, en ce sens, ne lui appartiendrait pas.

Mais cette disposition, de rendre votre bien commun avec ceux qui en manquent, toute grande qu'elle est en elle-même, renferme quelque chose de plus grand encore; car c'est vous par là qui prévenez les pauvres, et qui en devenez le suppliant. En prenant quelque soin de procurer de la nourriture à un pauvre caché, votre compassion le prévient. Si vous y faites attention, vous devez voir que Dieu vous fait honneur de cette oeuvre-là même : car c'est comme s'il vous disait; commencez par prendre le premier, de ce bien qui nous appartient en commun, ce qui est nécessaire pour les besoins de votre maison; et le reste donnez-le à Jésus Christ, et disposez-vous à entendre : *Venez vous qui êtes bénis de mon Pere; possédés le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.* (Mt 25,14) Vous mépriserez peut-être un pauvre, un inconnu, un homme dénué de tout, au moins ne méprisez pas Jésus Christ assis dans le ciel, et pauvre sur la terre; il paraîtra un jour avec ses récompenses, c'est-à-dire, avec la vie éternelle, et un feu éternel.

Si ce sont là vos dispositions, vous pouvez conserver vos richesses avec quelqu'espérance; mais si vous voulez devenir encore plus riche que vous n'êtes; si, pour augmenter votre bien de patrimoine, vous ne daigniez pas donner aux pauvres, même votre superflu, quel espoir pourrait-il encore vous rester avec ces rapines ? Dieu sait, direz-vous peut-être, que ce n'est pas par le moyen des rapines que je veux augmenter mon bien. Et d'où l'augmenterez-vous donc ? En achetant légitimement, dites-vous. Vous vous croyez donc irréprochable, et qu'on n'a rien à vous dire, en acquérant ainsi du bien ? Il est vrai que vous n'êtes pas coupable proprement de rapine; mais êtes vous innocent quant aux désirs ? Si on vous proposait de vendre votre bien, vous seriez indigné de cette proposition, vous la rejetteriez avec horreur, et la prendriez pour une injure : mais désirer d'acheter, n'est-ce pas désirer que d'autres vendant leur bien ? Comment en effet pourriez-vous acheter du bien, si un autre n'était contraint de le vendre ?

3. Remarquez, je vous prie, mes frères, cette différence. Que de peines, que d'inquiétudes pour dépouiller quelqu'un; que d'aisances, que de facilités pour donner un habit à celui qui en

⁸ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

manque : celui-ci, s'il a quelque chose, il le cherche et le donne; s'il n'a rien, la bonne volonté lui suffit devant Dieu. Vous voyez bien que, s'il a de quoi donner, il n'a pas la moindre fatigue : s'il n'a rien au contraire, comme il a au moins ce qui est absolument nécessaire, je veux dire, la bonne volonté; il est pauvre, j'en conviens, il n'a rien dans son coffre, mais il est riche dans son âme; sa maison est pauvre, mais son cœur est riche.

Je me trompe, mes frères, car pourrait-on dire que quelqu'un qui a la bonne volonté, n'a rien ? Écoutons les anges chanter à la naissance de notre Seigneur : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* (Luc 2,14) S'il y eût jamais sujet de s'étonner, c'est de ce que le royaume des cieux coûte si peu, et qu'un si grand bien soit à si vil prix. On nous expose, pour ainsi dire, en vente sur la terre, ce que nous posséderons dans le ciel; on expose, dis-je, dans le temps, ce que nous posséderons pendant toute l'éternité.

Pourriez-vous dire que vous n'avez pas de quoi l'acheter, et que vous ne pourriez jamais rien trouver, qui eût quelque proportion avec un si grand bien : vous vous tromperiez : il ne vaut que ce qui est en votre pouvoir; non pas même tout ce que vous avez, mais seulement votre superflu. Combien a-t-il coûté à Zachée ? La moitié de son bien. *Je donne aux pauvres la moitié de mon bien,* (Luc 19,8) dit-il, car il était riche. Direz vous, que comme Zachée l'a acheté le premier, (le royaume des cieux, sans doute), vous craignez qu'il ne vous reste plus rien à acheter. Zachée l'a acheté, il est vrai, mais il reste encore tout entier pour vous, si vous voulez l'acheter. Ne craignez pas d'être gêné, ni empressé, parce qu'un autre le possédera avec vous. Ce que la charité possède, met tout le monde à l'aise.

Une certaine veuve a acheté le royaume des cieux avec deux petites pièces de monnaie; elle mit ces deux petites pièces dans le tronc : *Je vous dis, et je vous en assure,* reprend le Christ, *que personne n'a mis dans la maison de Dieu plus que cette veuve; car tous les autres ont mis de leur superflu, mais cette femme a donné tout ce quelle avait.* Comme le divers sujets, Seigneur lui donnait la nourriture dont elle avait besoin, ces deux petites pièces de monnaie étaient pour elle le superflu de ce jour-là; aussi les donna-t-elle dans la maison de Dieu, et en acheta le royaume des cieux. Vous craigniez qu'il ne fut trop cher pour vous, et de n'avoir pas suffisamment de quoi en faire l'acquisition : deux petites pièces de monnaie; en voilà la valeur. Ce qu'a donné Zachée vous effrayait peut-être; rassurez-vous, en voyant ce qu'a donné cette veuve. Je dis plus, mes très chers frères, il vaut encore moins; un verre d'eau froide est sans doute bien moins que deux petites pièces de monnaie : moins encore qu'un verre d'eau froide; la seule bonne volonté. Les anges ne cessent de vous chanter : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Mais peut-être me trompai-je, en disant que la bonne volonté est ce qu'il y a de moindre. En effet, c'est ce qu'il y a de plus précieux. On a tout, quand on a la bonne volonté. Zachée lui-même, en donnant la moitié de son bien, n'aurait rien donné, s'il n'avait pas eu la bonne volonté. La bonne volonté se nomme autrement, charité. Et que dit l'Apôtre ? *Quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien.* Donc c'est tout avoir, que d'avoir la charité. Si on n'a rien autre chose, celle-là suffit seule : si elle seule manque, tout ce qu'on peut avoir ne sert de rien; elle suffit, dis-je encore une fois, quand on l'a; et si la charité seule manque, toutes les autres choses ne servent de rien du tout. Comment, si vous aviez dans votre maison des trésors, qui vous missent en assurance contre tout contre temps, vous seriez content et en paix, vous seriez ravis de joie; et ayant la bonne volonté dans le cœur, vous auriez de l'inquiétude et de la tristesse ? Vous pourriez craindre pour votre coffre-fort, que les voleurs ne l'enlèvent; mais pour la bonne volonté qui est dans votre cœur, vous n'avez rien à craindre.

4. Si je commence à donner mon bien aux pauvres, direz vous peut-être; si, pour l'amour de Dieu, je ne tire pas vengeance de mon ennemi; si je me fais violence pour être doux et humble, je prévois qu'il me faudra aussitôt souffrir des persécutions de plus d'une espèce de la part des méchants. Mais vous qui craignez ces persécutions, n'avez-vous pas lu, que *c'est par beaucoup de peines et d'afflictions qu'il faut que nous entrions dans le royaume de Dieu ?* N'avez-vous pas entendu le saint Esprit vous dire dans l'Écriture : *Mon fils, lorsque vous entrerez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et la crainte (du Seigneur) et préparez votre âme à la tentation ?* (Ec 2,1) Il est vrai que lorsque vous aurez commencé à chercher Dieu véritablement, vous aurez à supporter les injustices des arrogants, des orgueilleux et des méchants; car ne servant pas Jésus Christ comme on le leur enseigne tous les jours, ils ne demandent et ne prétendent recevoir quelque chose de Dieu, que pour l'employer à satisfaire leurs passions criminelles, leurs excès et leurs débauches de table; pour le dépenser en folies et en spectacles, en ivrogneries et en fornications; ils ne veulent être dans l'abondance, que pour satisfaire leurs

dérèglements, et prétendent que Dieu n'est bon, que lorsqu'il leur accorde des biens, dont ils abusent pour se dégrader.

5. Les temps sont mauvais, dira un autre, et ils deviendront encore plus mauvais dans la suite. C'est précisément dans ces temps plus difficiles et plus mauvais, que l'Eglise fait plus de profits, qu'elle recueille plus de fruits, et que ceux dont le coeur est élevé, tout une moisson plus abondante; tandis que ceux, dont le coeur n'est pas élevé, se travaillent, s'inquiètent et s'embarrassent sur la terre. Que ne disent-ils à leur coeur de changer de disposition, afin de l'avoir aussi élevé, et de chanter avec nous; *Seigneur, j'ai élevé mon corne vers vous*. Dire que les temps sont mauvais; c'est comme si on disait que le temps où l'on cueille les olives, est le plus mauvais temps, parce qu'on les met sous le pressoir. Pendant qu'elles étaient aux arbres, il semblait que ce fût le temps de se réjouir; cependant ces fruits alors n'étaient bons qu'à faire de la lie : vient ensuite un temps plus fâcheux, le temps de la récolte et du pressurage à toutes forces. Ainsi les péchés, les crimes des arrogants et des orgueilleux, des voluptueux et des avarés, sont une espèce de pressoir qui fatigue tous les hommes. Car à quoi comparerions-nous mieux tous les méchants et les mondains, qu'à des pressoirs ? En effet, comme on presse le raisin et les olives dans des pressoirs, pour en exprimer le vin et l'huile, que l'on met ensuite en réserve dans la cave; de même l'iniquité des méchants attriste, presse, fatigue, même corporellement; et fait essuyer bien des afflictions à ceux qui sont bons et justes, afin que les âmes de ces derniers, comme un vin et une huile excellents, méritent d'être mis en dépôt dans la félicité éternelle.

Ainsi, loin de vous décourager, loin de vous défier de la miséricorde ou de la justice de Dieu, lorsqu'il vous arrive quelque tribulation de la part des hommes, faites plutôt cette attention, que ceux qui vous font souffrir, font devant Dieu comme des meules et des pressoirs, et que vous devant regarder comme des raisins et des olives mûres, vous êtes obligés de souffrir pendant un temps court quelques peines de la part des méchants, mais que bientôt ils seront couverts d'un opprobre éternel et sans ressource qui les attend; tandis qu'heureusement transformés, vous passerez à la jouissance du royaume qui vous est préparé. Là, délivrés de toutes sortes de maux, vous chanterez avec le Prophète : *Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez introduit dans un lieu de rafraîchissement*. (Ps 65,12)

Mais pour mériter de parvenir à ce bonheur, priez pour ceux qui vous font souffrir; parce que Dieu est assez puissant, pour les convertir. Il vous semble aujourd'hui qu'ils ne sont que de la paille, mais Dieu peut les charger, de zizanie, en froment, et de lie, en huile. Actuellement ils font souffrir les autres par leur méchanceté; Dieu les ayant changés, ils souffriraient à leur tour persécution pour la justice : et au lieu que maintenant ils ont la cruauté d'envahir le bien d'autrui, ils commenceraient alors à avoir des sentiments de compassion, et à distribuer leur propre bien aux pauvres : et enfin Dieu, selon que sa divine bonté en use d'ordinaire, accordant aux méchants ces grâces signalées, à la ferveur de vos prières pour eux, vous recevrez de sa miséricorde et de sa libéralité une double récompense dans la félicité éternelle, et dans votre propre salut, et pour avoir procuré le leur. Daigne notre Seigneur Jésus Christ vous en faire la grâce, lui qui étant Dieu, vit et règne avec le Père et le saint Esprit dans tous les siècles des siècles. Amen.

SERMON 71⁹

Sur l'amour, non des amis seulement, mais encore des ennemis, et qu'il peut arriver par là que ceux qui étaient nos ennemis deviennent nos amis.

1. Nous avons entendu notre Seigneur nous dire souvent dans l'Évangile : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. (Mt 5,44)* Pourquoi le Seigneur nous dit-il si expressément, *aimez vos ennemis*, sinon, parce que nous devons en avoir effectivement qui nous feraient souffrir ? Mais qui peut aimer ses ennemis, direz-vous ? Dieu, qui est Dieu nous a la bonté même, ne vous a-t-il aimé le premier, et lorsque vous étiez un impie ? Actuellement vous n'êtes plus impie, mais vous l'étiez autrefois ; car ce n'est que de pécheur, que quelqu'un devient juste, comme nous le chantons souvent : *Heureux ceux à qui les iniquités ont été remises. (Ps 31,)* Il n'est pas dit, heureux ceux qui n'ont pas commis de péchés, mais heureux ceux à qui les iniquités ont été remises. N'en cherchez point qui n'ait pas commis de péchés, vous n'en trouveriez aucun. Comment donc quelqu'un peut-il être heureux ? Ce n'est qu'en lui remettant ses iniquités, en couvrant ses péchés. Votre péché vous a donc été remis. Celui qui vous fait souffrir présentement n'est pas encore juste ; mais vous-même, avant d'être justifié, vous faisiez souffrir les autres : vous étiez perdu alors, et vous avez été retrouvé : celui qui vous est opposé, sera retrouvé à son tour, et alors il ne vous sera plus souffrir. Ne pensez pas que ce soit par vos propres mérites, que vous êtes devenu ce que vous êtes présentement ; non, c'est la grâce de Dieu qui vous a fait tel que vous êtes aujourd'hui : et pour peu que vous y faisiez attention, vous verrez que Dieu est encore assez puissant pour rendre tel aussi, celui que vous croiriez avoir plus de raison de haïr présentement.

2. Dans la pensée que vous soyez juste, vous vous dites peut-être à vous-même : il faut convenir que la patience de Dieu est bien grande, de laisser vivre un si méchant homme : et plutôt à Dieu que vous ne disiez encore que cela. Je crains bien que vous n'en murmuriez, et que vous n'alliez même jusqu'à blâmer la conduite de Dieu : pourquoi Dieu est-il assez bon pour pardonner à de tels gens, diriez-vous ? Pourquoi des hommes qui sont tant de mal, vivent-ils encore ? Voilà ce que vous pourriez dire ; mais si un autre disait : ô Dieu, pourquoi laissez-vous vivre cet homme qui blasphème, qui ose blâmer et censurer votre justice ? Il s'occupe de ce que fait un autre, et ne pense pas à ce qu'il dit lui-même. Peut-être même que celui qui vous déplaît si fort, ne se permet pas de murmurer, comme vous, et ne fait pas à Dieu les outrages que vous lui faites. Mais supposons que Dieu, comme vous le voudriez, ne pardonnât effectivement à aucun des méchants ; que deviendriez-vous, vous qui ne pouvez être sans péchés ? Pensez-y sérieusement ; en quel état vous trouverait-il ? Priez-le donc plutôt de pardonner, et aux autres, et à vous-mêmes.

Ceci ne regarde pas un particulier seulement, c'est le propre de presque tous les méchants ; ils ne voudraient pas que Dieu pardonnât aux méchants ; ils s'aveuglent sur leur propre état, et ne voient pas qu'en cela même qu'ils sont dans cette déplorable disposition, ils sont méchants eux-mêmes. Quelqu'un oserait-il bien dire ici, qu'il est juste ? Cependant je le veux bien, supposons que vous soyez juste : mais si Dieu ne vous avait pas pardonné, lorsque vous étiez méchant, comment seriez-vous parvenu à la justice ? Est-ce que vous voudriez que Dieu n'eût eu de patience que pour vous, et jusqu'à ce que vous fussiez devenu juste ? Dieu a, pour ainsi dire, étendu sa miséricorde, comme un pont qui passerait de lui à nous, afin que nous pussions passer de l'iniquité à la justice. Vous y avez passé : voulez-vous présentement qu'il le retire, qu'il le rompe, de crainte qu'un autre ne passe après vous.

3. Aimons donc nos ennemis, mes très chers frères, je le répète après Jésus Christ. Hélas ! peut-être que celui qui est aujourd'hui votre ami, se rendra coupable ; car vous ne savez pas ce que produira le jour de demain : mais tellement coupable, qu'il ne pourra pas être admis avec vous à la vie éternelle ; et qu'au contraire celui qui est votre ennemi se convertira, et fera tellement pénitence, qu'il méritera d'être votre concitoyen dans la Jérusalem céleste : peut-être même y sera-t-il plus grand que vous. Cela vous paraîtrait-il difficile ? Consultons les écritures ; et vous verrez clairement la vérité de ce que je vous dis. Paul a commencé par être un ennemi redoutable aux chrétiens, il les poursuivait, les enlevait, les dispersait et exerçait contre eux toutes sortes de cruautés ; il était présent tandis qu'on lapidait le martyr Etienne ; il n'avait pas assez de ses propres mains ; elles ne suffisaient pas à sa haine, il le lapidait encore par les mains de tous ceux qui lui jetaient des pierres ; car il gardait leurs vêtements, de crainte qu'ils n'en

⁹ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

sussent embarrassés, et pour qu'ils fussent plus libres pour lui jeter des pierres; c'était bien là commettre ce crime par leurs mains. Voyez-vous cet ennemi, cet impitoyable persécuteur ? D'un seul mot le Seigneur en a fait un prédicateur; il est devenu plus grand que ceux qu'il haïssait : car les chrétiens qu'il persécutait, n'étaient pas tous, tel qu'il est devenu; c'est-à-dire, qu'il a été fait apôtre, ce qu'ils n'étaient pas tous. Vous voyez donc bien que ce que j'ai avancé est vrai, qu'il peut fort bien arriver que, celui qui est aujourd'hui votre ennemi, devienne, non seulement votre ami, mais plus considérable que vous, et qu'il vous précède et devienne meilleur dans l'ordre de la grâce.

4. Est-ce que vous penseriez, mes frères, que tous ces chrétiens, que Saul persécutait, ne priaient pas ? Sans doute ils priaient, puisqu'ils croyaient en Christ, qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils faisaient profession de croire que le Seigneur Jésus était mort pour des impies; car il n'est pas mort pour des gens qui fussent fidèles, mais pour les rendre fidèles. Ne perdons pas, je vous prie, mes frères, cette occasion d'admirer la bonté ineffable de notre divin Seigneur et Sauveur Jésus Christ, il a subi la mort pour des infidèles; que ne réserve-t-il donc pas à ceux qui seront fidèles ?

Mais revenons à notre sujet. Vous ne doutez pas que ceux, que Paul persécutait avant d'avoir été fait apôtre, ne connussent bien la miséricorde de Dieu, et ne fussent bien persuadés, que Saul leur persécutateur pourrait devenir le prédicateur de cette religion qu'il persécutait; ils priaient donc pour lui, et ils ont été exaucés; il les persécutait, il voulait les exterminer; mais ce sont eux qui l'ont vaincu. Oui certes, ce sont eux qui l'ont renversé, qui l'ont terrassé en priant pour lui. Comment cela ? D'une seule parole il a été renversé. Voyez-le se relever : il n'est plus persécutateur, il est prédicateur : le persécutateur n'est plus, il est mort, pour le dire ainsi. En effet, cherchez le persécutateur, vous ne le trouverez plus : Saul s'est relevé; mais ressuscité, mais transformé. Je vous le demande présentement, auquel adjugez-vous ici la victoire; est-ce à Saul qui persécutait les chrétiens, ou aux chrétiens qui priaient pour Saul ?

Priez de même pour vos ennemis, mes frères, afin que Dieu les détruise et les tue, pour ainsi dire; c'est-à-dire réforme entièrement cette disposition de méchanceté par laquelle ils vous sont opposés; non en changeant, ni en détruisant ce qui est son ouvrage en eux, mais ce qu'ils se sont fait eux-mêmes. Distinguez bien entre l'homme et le pécheur, car ce sont deux choses différentes. Remarquez dans ces deux choses, celle qui est l'ouvrage de Dieu, et celle qui est l'ouvrage de la suggestion du démon. L'homme, c'est l'ouvrage de Dieu; c'est Dieu qui l'a fait; le péché, c'est l'homme qui l'a fait à la suggestion du démon. Lequel est ce de ces deux-là qui vous persécute ? Duquel des deux vous plaignez-vous ? Sans doute que, si vous vivez bien, ce ne peut être qu'un méchant qui vous fasse souffrir : ce n'est donc pas ce qu'est l'homme, mais ce qu'est le pécheur qui vous persécute : priez donc pour ce qu'est l'homme, afin que Dieu éteigne ce qu'est le pécheur. Car, quand ce qu'est le pécheur sera mort, loin que rien vous soit opposé désormais, vous serez consolé au contraire par la vie de ce même homme, dont les péchés, qui lui causaient la mort, vous affligeaient et vous faisaient souffrir.

5. Que les vérités que je vous annonce, mes frères, ne vous paraissent pas difficiles à pratiquer, je vous en conjure par la miséricorde de notre Seigneur. Car enfin, toute notre ressource, toute notre espérance, c'est de pardonner aux autres toutes les fautes par lesquelles ils nous auraient offensés. Ne nous y trompons pas : le plus grand sacrifice que nous devons offrir à Dieu, c'est de faire toutes sortes de biens aux méchants, qui au fond sont pourtant des hommes. C'est comme si Dieu vous disait, je ne tiens pas de vous ma grandeur, mais vous, vous tenez de moi tout ce que vous êtes : vos sacrifices me sont inutiles; je vous en demande cependant, mais qui soient utiles aux hommes; c'est ainsi que ce qui vous est utile à vous-mêmes, parviendra jusqu'à moi.

Peut-être pouvez-vous dire que vous n'avez pas de quoi donner aux pauvres, que vous ne pouvez pas jeûner souvent, ni vous abstenir de viandes, ni de vin : direz-vous aussi que vous ne pouvez avoir la charité ? Or quand on l'a, cette divine charité, plus on la pratique, et plus elle augmente. Remettez donc aux autres les offenses qu'ils auraient commises contre vous; de crainte que celui à qui vous n'avez rien à remettre, ne retienne contre vous les offenses que vous auriez faites contre lui. *Remettez et on vous remettra; donnez on vous donnera.* (Luc 6,37) Il y a deux sortes d'aumônes, mes très chers frères, l'une de coeur, et l'autre en argent. Celle du coeur consiste à pardonner les offenses qu'on aurait faites contre nous. Vous cherchez quelquefois de quoi donner à un pauvre, et vous ne trouvez rien, vous n'avez rien; mais pour pardonner à celui qui vous aurait offensé, si vous le voulez, vous le pouvez toujours très aisément. Je conçois qu'il peut arriver quelquefois que vous n'ayez ni or, ni argent, ni vêtement, ni blé, ni vin, ni huile à donner aux pauvres; mais d'aimer tous les hommes, de faire aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fit à vous-mêmes, de pardonner à vos ennemis, vous ne pourrez jamais vous excuser de

ne le pas faire; parce que n'ayant rien, ni dans votre cellier, ni dans votre grenier, que vous puissiez donner, vous pouvez toujours tirer du trésor de votre coeur, de quoi faire cette aumône. Or, l'aumône du coeur étant bien plus considérable que celle du corps; et le privilège de la bonne volonté, quand même elle serait seule, étant de suffire à tout le monde; qui est-ce qui pourra jamais prétexter la moindre ombre d'excuse de n'avoir pas pratiqué cette espèce d'aumône ?

Faites donc avec moi cette attention, mes frères : que l'aumône de la charité et de l'amour, sans aucuns des biens de la terre, se suffisant elle-même; au lieu que l'aumône corporelle, à moins qu'elle ne soit faite de bon coeur, ne suffirait point du tout : et qu'il est évident d'ailleurs que les biens de la terre nous manquant, l'amour de nos ennemis, bien sincère, est grandement et abondamment suffisant pour obtenir la rémission de tous nos péchés; comment pourrions-nous prétexter la plus petite excuse au jour du jugement; comment quelqu'un pourrait-il y dire qu'il n'a pas eu de quoi racheter ses péchés ?

6. Regardons donc comme un de nos devoirs, et faisons-nous une étude d'aimer tous les hommes de tout notre coeur : prions pour les bons, afin qu'ils deviennent meilleurs, et qu'ils persévèrent dans leurs bonnes oeuvres; pour les méchants, afin qu'ils se corrigent promptement; laissons-nous effrayer par cette parole du Seigneur : *Si vous ne pardonnez aux hommes leurs péchés, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos péchés.* (Mt 8,25) Et en conséquence, travaillons avec le secours de Dieu, pour éprouver l'accomplissement de cette autre parole : *Donnez et on vous adonnera; pardonnez et on vous pardonnera.* Rapportons encore ce qu'avait dit le Seigneur avant ce que j'ai cité ci-dessus. *Si vous pardonnez aux hommes leurs péchés, votre Père qui est dans le ciel, vous pardonnera aussi vos péchés.* Dieu, par tous ces passages, a laissé à notre disposition l'arrêt qu'il prononcera pour ou contre nous au jour du jugement. Pardonnons donc à tous nos ennemis, afin que nous puissions dire avec une vraie confiance, en récitant l'oraison dominicale : *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé.* Daigne le Seigneur nous en faire la grâce, lui qui vit et règne avec le Père et le saint Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 72¹⁰

Sur l'amour des ennemis

1. Le saint Esprit a tellement disposé toutes choses dans les saintes Écritures, qu'on y trouve aisément et en abondance de quoi enrichir ceux qui jouissent déjà de la santé spirituelle, et de quoi remédier et guérir ceux qui auraient des maladies spirituelles. Dieu m'ayant fait la grâce d'être pleinement persuadé de cette vérité, je me suis appliqué à me procurer à moi-même, et à me munir d'un remède unique et singulier, comme d'un contre-poison spirituel pour les âmes. Le remède principal et spécifique pour une âme malade, c'est la charité; mais une charité si pleine d'onction et de douceur, une charité si abondante, qu'elle aime de tout le coeur, non seulement ses amis, mais ses propres ennemis même : parce qu'il est écrit : *Si vous pardonnez aux hommes leurs péchés, votre Père, qui est dans le ciel, vous pardonnera aussi vos péchés.* Or, afin que vous puissiez retenir aisément dans votre mémoire ce qui regarde cette vertu si belle et si avantageuse, qu'on nomme charité, et qu'avec le secours de Dieu, vous en faisiez les oeuvres, j'ai recueilli quelques endroits des saintes Ecritures; propres, en les écoutant volontiers avec soi et docilité, et non pour en disputer, propres, dis-je, à vous obtenir le pardon de vos péchés, et vous faire parvenir jusqu'au bonheur de la vie éternelle.

2. Faisons-nous donc d'abord un devoir de méditer sérieusement, et d'imiter de toutes nos forces la bonté et la charité des anciens saints envers leurs ennemis. Joseph. Le saint patriarche Joseph, par exemple, comment a-t-il traité ses frères qui étaient ses ennemis, et des ennemis si méchants, qu'ils avaient commis un parricide en sa personne ? Est-ce avec le fiel et l'amertume de la haine, ou avec la douceur de la charité, qu'il les a traités ? Vous vous rappelez que ce saint homme les embrassa tous les uns après les autres, qu'il versa des larmes sur chacun d'eux; et que non seulement il ne leur fit aucun mal, mais qu'il les combla de toutes sortes de biens, tant du vivant de son père, qu'après sa mort, et qu'il les a toujours aimés d'un amour, vraiment fraternel.

Moïse de même, quoique son peuple fût toujours prêt à se révolter, à mépriser ses avis, à s'élever contre lui jusqu'à le vouloir lapider, ce saint homme toujours pénétré de l'amour de Dieu, qu'il avait sans cesse présent à l'esprit, suppliait néanmoins le Seigneur pour eux avec une telle ardeur, qu'il disait et s'écriait à Dieu même : *Si vous ne pardonnez pas le péché de votre peuple, effacer-moi de votre livre que vous avez écrit.* (Ex 32,32) Nous lisons dans l'ancien Testament même : *Les voies de ceux qui conservent le souvenir d'une injure qu'on leur a faite, vont à la mort;* (Lev 18,19) et encore : *Ne vous souvenez-vous point de l'injure que votre prochain vous a faite,* et enfin : *Si vous voyez l'âne de votre ennemi tombé dans la boue, vous ne passerez pas outre qu'auparavant vous ne l'avez relevé.* (Ex 23,5) Est-il besoin de vous faire observer que Dieu ne permettant pas de laisser l'âne d'un ennemi dans la boue, souffrira bien moins qu'on néglige, ou qu'on ait de la haine contre un homme fait à l'image de Dieu ?

C'est cette véritable, sincère et entière charité, que le saint homme Job avait pour ses ennemis, qui lui inspirait cette joie et cette assurance avec lesquelles il disait au Seigneur : *Si je me suis réjoui de la ruine de celui qui me haïssait : si j'ai été ravi de ce qu'il était tombé dans quelque mal; ou si j'ai dit dans mon coeur, c'est bien fait.* (Job 31,29)

3. Quoique le saint patriarche David eût bien de la vertu, et qu'il fût riche en toutes sortes de bonnes oeuvres, aucune cependant ne l'a uni si intimement à Dieu, que l'amour de ses ennemis. Aussi a-t-il porté cette vertu si loin, que pouvant se venger d'un ennemi qui vomissait en face des malédictions contre lui, il a mieux aimé lui pardonner, et s'en rapporter au Jugement de Dieu, que de satisfaire le mouvement de sa colère. Ne soupçonnez rien de faux et de simulé dans la charité de ce prince; il aimait ses ennemis si tendrement et si sincèrement, qu'il versait des larmes sur eux, et qu'il a tiré vengeance plus d'une fois de ceux qui ont eu la témérité de les mettre à mort. De là cette assurance qui lui fait dire dans un psaume; écoutons avec attention et avec frayeur ces belles paroles : *Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avoient fait, je consens de succomber sous (les efforts de) mes ennemis, frustré de mes espérances; (je consens) que l'ennemi poursuive mon âme, et s'en rende maître, qu'il (me) foule aux pieds sur la terre, en m'ôtant la vie, et qu'il réduise (toute) ma gloire en poussière.* (Ps 7,5-6) Ne pas craindre après cela de conserver encore dans son coeur de la haine contre ses ennemis, c'est, en méprisant les commandements de Dieu, prononcer contre soi-même ces terribles malédictions. De quel front

¹⁰ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

même, je vous prie, et en quelle conscience, quelqu'un qui rendrait à ses ennemis le mal pour le mal, oserait-il seulement ouvrir la bouche, pour prononcer ce beau verset du psaume ?

Le saint Esprit encore, parlant par la bouche de Salomon, nous recommande expressément la même chose : *Ne vous réjouissez pas*, dit-il, *quand votre ennemi sera tombé, de peur que le Seigneur ne le voie, et que cela ne lui déplaise, et qu'il ne retire sa colère de dessus lui.* (Pro 24,17) Et contre qui le Seigneur tournerait-il sa colère, en la détournant de dessus un ennemi terrassé, sinon contre celui qui se serait réjoui de sa ruine, selon qu'il est écrit : *Celui qui se réjouit de la ruine des autres, ne demeurera pas impuni ?* (Pro 17,5) Et ailleurs : *L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse ?* Et enfin : *Il n'a point de compassion d'un homme semblable à lui; lui qui n'est que chair, garde sa colère, et il demande miséricorde à Dieu ? Qui lui pourra obtenir le pardon de ses péchés ?*

4. Il est vrai qu'il est écrit dans l'ancien Testament : *Vous aimez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi.* Mais pour avoir le vrai sens de cet endroit de l'Écriture, il faut l'entendre comme s'il était dit, qu'on doit aimer tous les hommes, parce que tout homme est notre prochain, et qu'on doit haïr son ennemi, c'est-à-dire le diable; ce qui peut se rencontrer aussi dans un méchant homme : car dans un homme qui est méchant, vous avez en même temps, et votre prochain, et votre ennemi. En tant qu'il est homme, il est votre prochain; et en tant qu'il est méchant, non seulement il est votre ennemi, mais il l'est encore de lui-même. Aimez donc en lui le corps et l'âme, c'est-à-dire, votre prochain, que Dieu a créé; et haïssez en lui la méchanceté que le démon y a mise, quoique de son consentement. C'est en le faisant ainsi avec des dispositions saintes, et un cœur animé par la piété, que vous serez la l'onction d'un médecin spirituel, qui aime le malade, et haït la maladie.

5. Le saint Esprit nous dit encore par le même Salomon : *Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire : car vous amasserez ainsi sur sa tête des charbons de feu.* (Pro 25,21-22) Prenons bien garde comment nous entendrons cet endroit de l'Écriture, de crainte qu'en y donnant un mauvais sens, nous ne nous fassions de nouvelles plaies, par ce qui aurait dû guérir les anciennes. Il y en a qui abusent de ce passage, pour satisfaire et assouvir leur fureur. Voilà que je donne à manger à mon ennemi, disent-ils en eux-mêmes, afin qu'il brûle éternellement. A Dieu ne plaise, mes frères, que nous l'entendions dans un sens si absurde : les saints anciens, qui sont nos pères, inspirés par le saint Esprit, l'ont entendu bien autrement, et par leur autorité en ont fixé intelligence. *Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger*, etc. *car en le faisant ainsi*, dit le texte sacré, *vous amasserez sur sa tête des charbons de feu.*

La tête dans l'homme se prend pour sa raison. Ce sentiment de la raison, en s'éloignant de la charité, qui devrait l'animer et la conduire comme une chaleur et un feu bienfaisant, se refroidit; (c'est pourquoi il est écrit, parce que l'iniquité sera montée à son comble, la charité de plusieurs se refroidira) (Mt 24,12) d'où il suit nécessairement qu'on n'a plus de goût que pour ce qui est opposé au salut; et qu'on n'a qu'éloignement et inimitié pour ceux que l'on devrait aimer : et c'est pour guérir ce froid de glace, que le saint Esprit exhorte les saints et ceux qui sont animés du feu de la charité : *Vous amasserez*, leur dit-il, *des charbons de feu sur sa tête.* En effet, à force de faire du bien à votre ennemi avec de saintes dispositions; quelqu'impie, cruel, barbare et atroce qu'on le suppose, ou qu'il soit en effet, il commencera pourtant enfin à rougir de sa disposition à votre égard, à en être fâché, à en ressentir de la douleur et à se repentir du mal qu'il vous aurait fait; et par ses nouvelles dispositions, sa raison, c'est-à-dire, sa tête commençant à s'échauffer par le feu de la charité, au lieu qu'auparavant il était refroidi, glacé par la colère et la haine qu'il conservait contre vous, désormais, dis-je, échauffé par l'ardeur de votre bonté, embrasé par le feu de votre charité, il commencera à vous aimer de tout son cœur.

Tel est le sens que les saints Pères nous ont appris à donner à cet endroit de l'Écriture. A Dieu ne plaise qu'un fidèle catholique l'entende en ce sens, de faire du bien à son ennemi, de s'appliquer même à lui en faire, à intention, pour ce bienfait même, de le faire brûler éternellement. C'est ainsi qu'il faut user de discrétion, d'un grand discernement, et d'une religieuse crainte de blesser notre foi, en prenant les choses trop à la lettre qui tue, plutôt que de consulter et suivre l'Esprit qui donne la vie.

6. Ce qui mérite encore bien de l'attention et une vraie frayeur de notre part, mes très chers frères, c'est cette parole du saint Esprit, qui, pour exhorter la Jérusalem céleste, c'est-à-dire, rassemblée de tous les saints, à louer le Seigneur; après lui avoir dit : *Jérusalem, louez le Seigneur*, (Ps 147,2) ajoute : *il a établi la paix jusqu'à la fin de tes états.* L'entendez-vous, mes frères, que l'unique matière employée à construire les murs de Jérusalem, c'est la paix; ses murs sont bâtis de paix : et qu'ainsi, de quelque côté que veuille entrer quelqu'un, qui conserverait avec tout le monde une paix et une charité qui le ferait prier pour les bons, afin qu'ils deviennent

encore meilleurs; pour les méchants, afin qu'ils se corrigent promptement, il méritera de trouver les portes de cette bienheureuse ville ouvertes de toutes parts : celui au contraire qui n'aurait pas cette charité que Jésus Christ nous ordonne, et que son Apôtre nous recommande si expressément, trouvera les portes de Jérusalem fermées de tous côtés. Car, n'ayant pas l'huile de la charité, les portes de la salle où sera l'époux lui seront fermées, ainsi qu'à ces vierges folles; et on lui dira comme à elles cette parole terrible : *Je vous dis en vérité, je ne vous connais pas, et ne sais d'où vous êtes.* Car, comme les portes de cette bienheureuse citée seront ouvertes aux cinq vierges qui auront eu l'huile de la charité, pour les faire entrer dans la joie de leur Seigneur; elles seront au contraire fermées à ceux qui viendraient pour y entrer, sans avoir la charité : on les repoussera, on les en séparera pour jamais : alors s'accomplira ce qui est encore écrit dans le même psaume : *Il a fortifié les serrures de tes portes;* c'est-à-dire, que les portes étant bien fermées, et les serrures bien sûres, bien fortes et en bon état, jamais l'ami n'en sortira; jamais l'ennemi ne pourra y entrer : parce que, comme le juste ne sortira jamais de ce séjour de gloire, le pécheur au contraire ne pourra jamais être délivré de ses supplices.

7. C'est -ici, mes frères, où il faut employer toutes nos forces, et mettre tous nos soins, pour accomplir ce que nous prescrit l'apôtre, si nous voulons que Dieu, par sa bonté, daigne nous préserver de ces supplices, et être trouvés dignes d'entrer dans la céleste Jérusalem. *Qui nous séparera de l'amour du Christ ? s'écrie ce grand Apôtre, sera-ce l'affliction, ou les angoisses, ou la persécution, ou les périls ou le glaive ? Et encore : Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni les choses présentes, ni les futures, ni aucune autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu, en Jésus Christ notre Seigneur.* (Rom 8,35)

L'entendez-vous, mes frères, que ce qu'il y a de plus grand, de plus effrayant, de plus terrible, n'était pas capable de séparer ce saint apôtre, et les autres hommes apostoliques, de l'amour de Dieu : non, les tourments les plus affreux n'auraient pu les en séparer; combien donc n'est-il pas triste et affligeant, que de simples conversations inutiles soient capables quelquefois de nous en séparer ? Le plus petit reproche, une calomnie de je ne sais qui refroidit, éteint tellement notre charité que nous passons des jours, des mois et même quelquefois des années, sans parler, ni vouloir admettre à notre table celui qui en serait coupable. Pensons-nous qu'en conservant ainsi de la haine les uns contre les autres, nous nous fermons nous-mêmes si exactement les murs de la Jérusalem céleste, qu'il ne resterait pas la plus petite issue par où nous puissions y entrer ? Dieu habite, Dieu remplit cette citée sainte : *Dieu est amour*, dit saint Jean. Je demande présentement de quel front, en quelle conscience quelqu'un, qui n'aurait pas la charité, oserait s'approcher du Seigneur, qui est la charité même ?

8 . Je vous dis tout ceci, mes très chers frères, je vous le répète avec toute l'attention et la tendresse dont je suis capable, et comme un père le dirait à ses enfants, pour la décharge de ma conscience devant Dieu : puis donc, devez-vous en conclure, que personne ne pourra jamais prétexter la moindre excuse valable, de n'avoir pas eu et conservé véritablement la paix et la charité, employons tous nos soins et toutes nos forces à supplier la miséricorde de Dieu, afin d'obtenir de sa bonté, qu'il répande en nous cette divine charité, sans laquelle personne ne verra jamais Dieu, et que ni les tourments, ni les pertes, ni les persécutions, rien enfin ne soit jamais capable de nous séparer de la douceur, de la suavité de cette sainte dilection. Si vous le permettez, je ne m'étendrai pas davantage, de crainte de vous fatiguer : que ce que je viens de dire suffise donc à votre charité; mais entretenez-vous dans vos pensées saintes, de ce que vous venez d'entendre, repassez-les, à peu près comme sont les animaux purs qui ruminent la nourriture qu'ils ont prise; et prenez sur cela de fermes résolutions en vous-mêmes, d'accomplir avec la grâce de Dieu ce que vous savez, ce que vous verrez lui être agréable. Remettons à demain, au au plus tard à dimanche prochain, à vous dire ce qui reste sur l'amour des ennemis, afin que vous l'entendiez volontiers et sans fatigue avec le secours de notre Seigneur Jésus Christ à qui appartient tout honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 73 ¹¹

Sur l'amour des ennemis

1. Je pense bien, mes frères, ou plutôt, je suis assuré que votre charité sent aisément que ce n'est pas raison, que je vous parle si souvent de la véritable et parfaite charité. Je le fais, parce que je ne connais point de remède plus salutaire et plus efficace, pour guérir toutes les plaies de tous les péchés : et de plus quelque efficace et quelque souverain que soit ce remède, personne ne pourra s'excuser le moins du monde, de ne l'avoir pas avec la grâce de Dieu. Quelqu'un pourrait peut-être en certaines conjonctures, prétexter quelques excuses sur les autres bonnes oeuvres; mais sur la sainte dilection, je le répète, personne ne peut absolument s'excuser. L'un dira, je ne peux jeûner; peut-il dire, je ne peux aimer ? Un autre dira, à cause de mes infirmités, je ne peux me passer de viandes, ni de vin; peut-il dire, je ne peux aimer ? Un autre pourra dire, qu'il ne peut garder la virginité, qu'il ne peut vendre son bien, et le donner aux pauvres; peut-il dire qu'il ne peut aimer ses ennemis, ni pardonner à ceux qui l'ont offensé ? Ne nous faisons pas illusion à nous-mêmes, mes très chers frères, Dieu ne trompe personne. Je conviens qu'à cause de notre faiblesse et des différentes dispositions de nos corps, il y a bien des choses que nous ne pouvons pas faire; mais pour la charité, il n'est pas douteux, il est certain au contraire, que si nous le voulons véritablement, nous pouvons l'avoir au fond de notre coeur par la grâce et l'inspiration de Dieu. Je conviens encore, qu'il y a des occasions où nous ne pouvons rien tirer de notre grenier, de notre cave, ou de notre cellier; mais quand il n'est question que de notre coeur, il serait de mauvaise grâce, il serait honteux de prétendre pouvoir s'excuser de rien tirer de ce trésor.

Car enfin, est-il question de faire ici quelque course fatigante, quelque ouvrage pénible des mains ? Est-il question d'employer bien du temps à entendre, ou à examiner de près quelque chose ? Demande-t-on que nous allions jusqu'à l'Orient chercher la charité; ou que nous fassions voile et traversions les mers jusqu'en Occident, pour y trouver la sainte dilection ? On ne nous dit rien de semblable. On nous renvoie seulement à notre coeur, d'où la passion de la colère et de l'animosité nous aurait éloignés. *Rentrez dans votre coeur, prévaricateurs de ma loi*, s'écrie le Prophète. (Is 46,8) Non, je le répète, on ne nous dit point d'aller courir en des pays éloignés, pour y trouver ce que le Seigneur demande de nous; c'est à notre propre coeur qu'il nous renvoyé lui-même : il ne nous demande que ce qu'il y a mis; puisque toute la perfection de la charité consiste dans la bonté de l'âme, ou la bonne volonté, que les anges annonçaient aux pasteurs, en leur disant : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. (Luc 2,14) Ainsi, point d'excuse au tribunal de Jésus Christ. Employons donc toutes nos forces avec la grâce de Dieu, à faire prévaloir dans nos coeurs la bonté sur la méchanceté, la patience sur la colère, la douceur sur l'envie, l'humilité sur l'orgueil et l'arrogance; pour tout dire en un seul mot, que l'onction de la charité possédée notre coeur si pleinement, si entièrement, que le fiel et l'amertume de la haine ne puisse y trouver la moindre place.

2. Je ne peux pas absolument aimer mes ennemis, direz-vous peut-être encore. Dieu dit dans toutes ses saintes Ecritures, que vous le pouvez; et vous, mon frère, vous dites au contraire que vous ne le pouvez pas. Lequel des deux, ou Dieu, ou vous, faut-il en croire ? Cela mérite, ce semble, que vous y réfléchissiez. La vérité ne peut mentir. Que la fragilité de l'homme fasse donc au moins cesser ses prétextes vains et ses frivoles excuses. Dieu est juste et plein de bonté; comme juste, il ne peut nous commander rien d'impossible; comme bon, il ne condamnera personne, pour ce qu'il n'aura pas pû éviter. Pourquoi chercher des subterfuges inutiles ? Est-ce que quelqu'un connaîtrait mieux l'étendue de notre pouvoir, que celui qui nous a donné ce pouvoir même ? Comment, il y a tant d'hommes, tant de femmes, tant de jeunes gens, et tant de jeunes filles faibles et délicates, qui ont souffert de tout leur coeur pour Jésus Christ les feux et les flammes, les épées et les bêtes; et nous, nous prétendrions qu'il nous est impossible de supporter les injures de gens, assez aveugles pour nous en faire, ou nous en dire : nous pousserions même quelquefois l'animosité jusqu'à venger, par la mort même si nous le pouvions, quelque petit dommage, ou quelque injustice, que la méchanceté des hommes nous aurait fait. De quel front, après cela, en quelle conscience voudrions nous, oserions-nous espérer d'avoir part au bonheur éternel avec tous les saints, dont nous ne voudrions pas suivre les exemples dans les plus petites choses ?

¹¹ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

3. Quelque chose de pis encore; il y en a qui prétendent autoriser leur ressentiment par le suffrage de l'Écriture sainte. Il est écrit : *Mon âme aime celui qui aime*, disent-ils; c'est mal entendre ce passage, c'est donner un mauvais sens à cette divine autorité, et se blesser par le remède même. Que votre charité entende bien comment on peut, et comment on doit le prendre. *Mon âme*, est-il dit, *aime celui qui l'aime* : quoiqu'à la lettre et en rigueur on puisse, on doit même l'entendre de tout le monde, il est plus sûr néanmoins de l'entendre de Dieu même; personne ne nous aimant plus Dieu pour véritablement que lui. Si on n'était obligé d'aimer que les bons, que faudrait-il dire de la conduite de notre Dieu même, dont il est écrit; : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique* ? (Jn 3,16) Quel bien le monde avait-il fait, pour que Dieu l'aimât jusqu'à cet excès ? Jésus Christ en venant dans le monde, n'a-t-il pas trouvé tous les hommes, non seulement méchants, mais encore morts par le péché originel ? Quoique nous fussions dans ce déplorable état, il nous a aimés néanmoins, et s'est livré lui-même pour nous : il a donc aimé ceux qui ne l'aimaient pas, comme le dit l'Apôtre : *Jésus Christ est mort pour des impies* (Rom 5,6) : et par une bonté au-dessus de toute expression, il a donné à tout le genre humain et cet exemple, et ce précepte : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de coeur*. (Mt 11,29) Ce que l'apôtre saint Pierre nous répète dans sa première Épître, en disant : *Jésus Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas*. (I Pi 2,21) Quel autre exemple du Christ voudriez-vous suivre et imiter ? Est-ce de ressusciter les morts ? De marcher à pied sur la mer ? Vous sentez bien que vous ne le pouvez pas; soyons donc, à son exemple, doux et humbles de coeur; n'aimons pas seulement nos amis, mais nos ennemis mêmes, *afin que vous marchiez sur ses pas*, dit cet Apôtre. C'est aussi la doctrine de l'Évangéliste saint Jean : *Celui qui dit qu'il demeure en Jésus Christ doit marcher lui même, comme Jésus Christ a marché*. (I Jn 2,6) Or comment est-ce que Jésus Christ a marché ! Écoutons ce qu'il dit, étant attaché à la croix : *Mon Père, pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font*. (Luc 23,34) Entendez-vous que c'est pour ses propres ennemis qu'il prie ainsi. Ce sont des furieux et des frénétiques, dit-il, ils sont poussés et possédés d'un esprit ennemi d'eux-mêmes; la persécution que leur fait le démon est plus terrible, que celle qu'ils se font souffrir; prions donc pour leur délivrance, c'est un devoir, plutôt que pour leur condamnation. Saint Etienne, qui le premier a marché si glorieusement sur les pas de Jésus Christ l'a entendu et l'a pratiqué ainsi; et pendant qu'on faisait tomber sur lui une grêle de pierres, il priait pour lui-même étant debout; mais voulant prier pour ses ennemis, il se mit à genoux, et ranimant toutes ses forces, il s'écria à haute voix : *Seigneur ne leur imputes pas ce péché*. (Ac 7,59) Vous trouvez peut-être qu'il est trop difficile d'imiter notre maître; trouvez-vous aussi qu'il le soit trop d'imiter celui qui n'est que serviteur, non plus que nous; d'imiter l'apôtre saint Jacques, qui pendant que les Juifs, ses ennemis et ses persécuteurs le lapidaient, se mit aussi à genoux pour prier pour eux.

4. Ne prenez donc pas pour un conseil ce que vous lisez dans l'Évangile, sur l'amour des ennemis; c'est un devoir, c'est un précepte que Jésus Christ nous y donne. Autre chose est un conseil, et autre chose un précepte : garder la virginité, s'abstenir de vin et de viandes, vendre tout son bien et le donner aux pauvres, tout cela sont des conseils; mais observer les règles d'une exacte justice, se détourner du mal et faire le bien, c'est un précepte pour tout le monde : aussi est-il dit de la virginité. *Qui peut comprendre cela, le comprenne*. (Mt 19,12) Il n'est pas dit de même quand il est question de la justice, mais il est dit : *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu*. (Mt 3,10) Celui qui entend un conseil avec docilité et qui l'exécute, acquerra un plus grand degré de gloire; mais celui qui n'accomplirait pas un précepte, il ne pourra, s'il n'est secouru par le repentir, éviter d'en être puni. Écoutez les termes mêmes dans lesquels le Seigneur nous a fait ce commandement. *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour vos persécuteurs, et ceux qui vous calomnient*. (Mt 5,44) Quelle sera ma récompense, me direz-vous ? Le Seigneur vous a prévenu, écoutez ce qui suit : *afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel*. Prenez garde qu'en n'aimant pas nos ennemis, nous ne pouvons pas être les enfants de Dieu. De quel front, après cela, oserons-nous dire dans l'oraison dominicale : *Notre Père qui êtes aux cieux* ? En quelle conscience pourrions-nous dire : *pardonne nous nos offenses, comme nous pardonnons* ?

5. Mais enfin, direz-vous, l'Écriture dit pourtant : *Mon âme aime celui qui l'aime*. Et bien, aimez-vous vos enfants, vos parents ? Un voleur les aime aussi; les dragons, les loups, les ours en font autant. Si nous n'aimions pas ceux qui nous aiment, si nous ne tenions compte de nos parents, de nos enfants, nous serions pires que les lions, et que ces bêtes féroces que je viens de nommer : mais aussi si nous n'aimions que ceux qui nous aiment, quelle différence y aurait-il entre nous et ces bêtes brutes ? Aussi notre Seigneur nous le fait-il observer. *Si vous n'aimez*, dit-

il, que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez vous ? Les Publicains mêmes ne le font ils pas ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens ne le font-ils pas aussi ? (Mt 5,46) N'aimer donc que ses amis, c'est, comme vous le voyez, être semblable en cette partie aux païens et aux publicains. Or, qui doute que nous ne devions être meilleurs que les bêtes et que les païens ? Aimons donc nos ennemis et ceux qui nous sont opposés, et n'entendons pas sans frayeur ce que le Seigneur nous dit dans l'Evangile : *Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'as prié; ne devais tu donc pas aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi ?* (Mt 18,32) Qu'ajoute le Christ à cela ? *Son maître le livra aux exécuteurs de sa justice, jusqu'à ce qu'il payât toute la dette. C'est ainsi,* reprend encore le Christ, *que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du coeur.* (Jn 13,35) Et Jésus Christ encore ailleurs : *la marque à laquelle tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres : et ailleurs : Quiconque ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable comme s'il l'avait violée toute entière.* (Jacques 2,10) Et quel pourrait être ce point unique, sinon celui dont j'ai déjà parlé : *Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous aimer les uns les autres ?* (Gal 5,14) Quel est, dis-je, ce point unique, sinon celui dont l'Apôtre dit : *Toute la loi est renfermée dans ce seul précepte, vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes ?*

Quelqu'un dira-t-il que ce n'est pas là le sens de ce passage : qu'il écoute donc encore le même Apôtre s'expliquer avec la dernière précision et la plus grande clarté sur ce commandement : il hausse, pour ainsi dire, le ton : *Quand je livrerais mon corps pour être brûlé,* dit-il, *si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.* (I Cor 13,3) Telle est proprement la vraie et l'essentielle charité, qui ne borne son amour à ses amis, mais l'étend jusqu'à ses propres ennemis : semblable à cette bonté, à cet amour ineffable que nous éprouvons tous les jours de la part de notre Dieu tous tant que nous sommes, en ce qu'il répand ses pluies, et qu'il fait lever constamment tous les jours son soleil sur les bons et sur les méchants.

6. Souvenons-nous donc avec un respect sincère, et méditons avec une sainte frayeur ce que le Seigneur nous dit dans l'Evangile : *Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père qui est dans le ciel vous pardonnera aussi vos péchés, mais si vous ne leur pardonnez pas, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus vos péchés.* (Mt 6,14)¹²

L'Apôtre, pour expliquer les effets de cet amour, dit : *Ne rendez à personne le mal pour le mal. Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez-les et gardez-vous bien de leur donner des malédictions.* (Rom 12,17) et ailleurs : *Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien : et un autre : Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage, mais au contraire bénissez ceux qui vous maudissent.* Saint Jean l'Evangéliste, qui s'est reposé dans la cène sur la poitrine du Seigneur, nous donne aussi cette instruction dans une de ses Epîtres : *Tout homme qui haït son frère est homicide : et vous savez que nul homicide n'a la vie éternelle résidente en soi.* (I Jn 2,11) Il avait dit un peu auparavant : *Celui qui prétend être dans la lumière, et qui haït son frère, est encore dans les ténèbres. Il marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé.* Serait-il encore nécessaire de vous avertir, que par le mot de frère, il faut entendre tous les hommes ? Enfin le même saint Jean nous dit encore : *Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et qu'il haït, son frère, c'est un menteur : car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?* (I Jn 4,20)

Si vous le permettez, je ne vous citerai pas un plus grand nombre de passages de la sainte Ecriture, ceux que je viens de rapporter étant suffisants; je serais trop long d'ailleurs, si je voulais en citer à votre charité une infinité d'autres, tant de l'ancien, que du nouveau Testament, qui confirment très expressément la vérité dont je vous parle. Je présume d'ailleurs que votre sainteté reçoit le peu que je viens de vous en rapporter, comme si je vous en citais davantage. En effet celui à qui ce peu, si exprès néanmoins et d'une si grande autorité, ne suffirait pas, ne se contenterait pas non plus, et n'en serait pas plus persuadé, quand j'en citerais davantage.

Reprenons en abrégé, et disons mes très chers frères, que puisque toute la loi est renfermée et accomplie (en nous) par ce seul précepte, *vous aimerez votre prochain comme vous-*

¹² Ceci manque dans le manuscrit : Notre jugement pour le dernier jour est laissé à notre disposition : je demande présentement en quelle confiance celui qui ne voudrait pas pardonner à ses ennemis, comme Dieu le lui ordonne, pourrait se promettre d'obtenir le pardon de ses péchés au tribunal du Christ ?

mêmes; ne nous contentons pas d'aimer nos amis; aimons nos ennemis mêmes;¹³ que vous puissiez dire avec assurance dans la prière, pardonnez-nous nos offense, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. Daigne notre Seigneur nous faire cette grâce, lui qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

¹³ Ceci manque dans le manuscrit : parce que toutes les autres bonnes oeuvres ne pourraient servir de rien à ceux qui ne voudraient pas accomplir cet unique commandement : pardonnez donc si sincèrement à tous vos ennemis

SERMON 74¹⁴

Cet avertissement prouve que le Seigneur, par bonté et par miséricorde, a laissé à notre disposition le jugement qu'il portera de nous au grand jour : et que d'aimer ses ennemis, est un remède unique et spécifique contre tous les péchés, et qu'enfin personne ne pourra jamais s'excuser valablement de ne les pas aimer.

1. Notre Seigneur plein de bonté et de miséricorde, connaissant, qu'à cause de la fragilité commune à tous les hommes, nous ne pouvions passer cette vie sans commettre quelques péchés, a daigné nous pourvoir de remèdes si puissants et si communs en même temps, que les pauvres aussi bien que les riches puissent les appliquer et en guérir les plaies de leurs péchés. Quels sont donc ces remèdes si efficaces ? Il y en a deux que le Seigneur a prescrits en deux mots. *Donnez et on vous donnera; remettez et on vous remettra. Donnez et on vous donnera*, regarde l'aumône que l'on fait aux pauvres, à ceux qui sont nus et aux prisonniers. *Remettez et on vous remettra*, regarde cette autre espèce d'aumône, par laquelle on pardonne à tous ses ennemis. Chaque pauvre pourrait alléguer son impuissance de donner de la nourriture à celui qui aurait faim, des habits à celui qui serait nu, de délivrer celui qui serait en prison; pourrait-il dire dans la vérité et la sincérité, qu'il ne peut pardonner à ses ennemis et à ceux qui lui sont opposés ? Quel autre moyen cependant d'avoir quelqu'assurance, en disant dans l'oraison dominicale, que notre Juge, par une adresse merveilleuse et digne de sa bonté divine, nous a dictée lui-même : *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé ?* Quel autre moyen d'entendre sans reproche et sans frayeur cet autre endroit du même Evangile : *Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi vos péchés; mais si vous ne leur pardonnez pas, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos péchés ?* Vous voyez avec quel ménagement et quelle condescendance notre Dieu nous traite; il s'en rapporte à nous, et laisse notre propre jugement à notre disposition. Si vous pardonnez, dit-il, on vous pardonnera : mais si vous ne pardonnez pas, on ne vous pardonnera pas non plus.

2. Que peut-on dire à cela ? Dira-t-on encore qu'on ne peut pardonner à ses ennemis ? Si vous n'aviez point de péchés que Dieu dût vous pardonner, peut-être qu'alors on le souffrirait; peut-être pourriez-vous le dire : mais si vous avez offensé votre Dieu incomparablement plus que votre prochain ne vous a offensé; pourquoi, à l'ordre que vous en donne votre maître, à l'offre qu'il vous fait de vous pardonner, de vous remettre l'énormité de vos dettes, ne pardonnez-vous pas si peu de chose à votre prochain ? Dieu vous ordonne-t-il de jeûner au-delà de vos forces, de vous abstenir de vin et de viandes, de veiller fréquemment pour vous mortifier; vous ordonne-t-il de courir à l'Orient ou à l'Occident avec des fatigues et à travers des dangers infinis ? Il n'exige rien de tout cela : il nous ordonne seulement d'examiner sérieusement le plus intime de nos âmes et de nos consciences, pour nous assurer si nous n'avons de haine contre qui que ce soit en ce monde, et si nous exécutons l'ordre qu'il nous a prescrit lui-même : *Faites aux hommes tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent.* (Mt 7,12) Personne ne s'aviserait de trouver mauvais qu'on lui pardonnât les offenses qu'il aurait faites à Dieu ou aux hommes; pourquoi ne serions-nous donc pas aux autres ce que nous trouverions si bon qu'on fit à notre égard ? D'autant mieux que par ce seul article on accomplit toute la loi, qui, selon l'Apôtre, est toute renfermée dans ce mot unique : *vous aimerez votre prochain comme vous-même.*

Ne nous y trompons donc pas, mes frères, ne nous flattons pas mal-à-propos de l'espérance d'être assez heureux pour obtenir le pardon de nos péchés, quand même nous ne voudrions pas pardonner à notre prochain. Souvenons-nous plutôt de cette sentence épouvantable et qui mérite toute notre frayeur, que notre Seigneur a prononcée si justement contre ce serviteur cruel et impitoyable : *Méchant serviteur, lui dit-il, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'as prié; ne devais-tu donc pas aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi ?* (Mt 18,12-13) Je tremble d'ajouter ce qui suit : *son maître le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il payât toute la dette* : et pour faire comprendre aux plus pesants que cela nous regarde tous. *C'est ainsi*, reprend le Christ, *que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du coeur.* Quelle excuse en effet pourrions-nous prétexter au jour du Jugement, si, pouvant obtenir le pardon de tous nos péchés sans aucune fatigue de corps, et seulement en pardonnant à nos frères de tout notre coeur, nous néglignons

¹⁴ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

d'accomplir ce que nous avons tant de facilité de faire avec la grâce de Dieu ? Car il est sans doute qu'en ce grand jour, notre Seigneur observera cette autre régie, de nous juger comme nous aurons jugé les autres, et de nous pardonner selon la même mesure avec laquelle nous aurons pardonné à notre prochain. Ne vouloir donc pas se conformer à un ordre si avantageux, c'est se fermer à soi-même toute issue pour obtenir miséricorde.

3. Quelques bonnes oeuvres que l'on fasse, si on n'a pas cette charité vraie et effective, qui ne le borne pas à aimer les amis, mais qui s'étende jusqu'à ses ennemis, toutes ces prétendues bonnes oeuvres se trouveront vides et se réduiront à rien; parce que l'apôtre saint Paul, en qui parlait Jésus Christ ne peut être soupçonné de mensonge lorsqu'il dit : *Quand je distribuerais tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé : si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien.* (I Cor 13,3) La cupidité étant la racine de tout mal, et la charité la racine de tout bien; de quelle utilité pourrait-il être à quelqu'un d'avoir des milliers de branches chargées de belles fleurs et même de fruits très beaux et très gracieux à la vue, si la racine qui est en lui n'est pas animée et pleine d'un suc de vie et de vérité ? Car de même qu'en arrachant la racine d'un arbre toutes ses branches se flétrissent, se dessèchent et meurent bientôt; que resterait-il de même en celui qui, par la colère, l'animosité et la haine, aurait détruit et étouffé en soi-même la racine de la charité ? Il n'y restera rien qui puisse le faire parvenir à la vie éternelle.

4. Vous croiriez peut-être, en conservant le venin de ces passions dans votre coeur, que vous pourriez racheter vos péchés par des aumônes abondantes. Ecoutez donc ce que notre Seigneur nous dit dans l'Evangile : Si étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande, et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère; après vous viendrez présenter votre offrande.» (Mt 5,23) Cela est clair, et montre évidemment qu'il ne sert de rien de faire des oblations ou des aumônes, si auparavant on n'est réconcilié avec son ennemi. Le Christ nous déclare encore dans l'Evangile qu'il n'écouterà pas même nos prières, si nous conservons de la haine dans notre coeur. *Celui qui a reçu mes commandement, dit-il, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime.* (Jn 14,24) Et encore : *Que sert-il que vous me disiez, Seigneur, Seigneur et que vous ne faites pas ce que dis.* (Luc 6,46) Et que nous dit le Seigneur, que nous recommande-t-il spécialement ? Consultons l'Evangile, et nous y trouverons que c'est ce qui regarde la paix, l'union et la concorde qu'il nous prescrit sur toutes choses. *Aimez vos ennemis, dit-il, faites du bien à ceux qui vous haïssent* : et encore : *la marque à laquelle tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres;* (Jn 13,35) car faire des aumônes abondantes, et ne pardonner pas à ses ennemis comme Jésus Christ l'ordonne, c'est offrir à Dieu notre bien, et asservir notre âme à son ennemi. Croyez-vous que ce partage soit juste, et puisse être agréable à Dieu ? Ce n'est pas tant nos biens, que nous mêmes, que Dieu demande. Or, Dieu sait bien que nous aimons beaucoup, et que nous sommes très attachés aux biens de la terre : il veut donc que nous lui offrions ces biens que nous aimons, afin que, selon qu'il le dit ailleurs, notre coeur suive notre trésor à l'endroit où nous l'aurons envoyé devant nous, et que, lorsque le prêtre dira *élevés vos coeurs*, ce soit avec une conscience tranquille et assurée que nous répondions, *nous les tenons élevés vers le Seigneur.*

5. Je ne me lasse pas de vous répéter cet endroit de saint Jean, que je vous ai déjà souvent rapporté, et qu'il n'est pas possible d'entendre sans trembler : *Celui qui haït son frère, dit-il, est homicide* : et encore : *Celui qui prétend être dans la lumière, et qui haït son frère; est encore dans les ténèbres* : et enfin : *Celui qui haït son frère est dans les ténèbres, il marche dans les ténèbres, et il ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé;* et ailleurs : *Les voies de ceux qui conservent du ressentiment du mal qu'on leur a fait sont déjà dans la mort.* Puis donc que, selon ces textes sacrés, il ne nous reste aucun moyen de nous disculper, pas l'ombre du moindre prétexte, travaillons de toutes nos forces avec la grâce de Dieu, à accomplir ce qu'il nous a commandé, pour nous rendre dignes de recevoir ce qu'il nous a promis : et pour ne pas perdre les autres bonnes oeuvres que nous faisons par le mouvement de la grâce de Dieu, soyons fidèles à conserver par cette, même grâce, la charité, qui est comme la mère de toutes sortes de biens. Essayons de vous mettre encore plus au net tout ce que je viens de vous dire, et de vous le faire comprendre plus pleinement, en joignant ici quelque chose d'un ouvrage que saint Augustin a écrit sur ce sujet, qui achèvera de vous prouver sans réplique, qu'il n'y a point de miséricorde à espérer pour quiconque, méprisant le double précepte de la charité, négligerait de pardonner à ses ennemis de tout son coeur.

6. Voici comment s'explique le saint évêque Augustin, en parlant de ce paralytique qui était depuis trente-huit ans dans son infirmité. Le nombre de quarante est employé dans les

saintes Ecritures pour représenter le temps de notre vie, et le cours de notre conduite ici bas, mes très chers frères; c'est pour cela que, le temps qui précède la fête de Pâques, représentant la vie présente, nous y observons un jeûne de quarante jours; afin de pouvoir célébrer avec joie la fête et le temps pascal, qui est l'image de la vie éternelle : c'est pour cette même raison que Moïse et Elie ont jeûné chacun quarante jours, que notre divin Sauveur a consacré le même nombre de quarante jours par son jeûne, et que le peuple d'Israël, après avoir été heureusement délivré de l'Egypte, a demeuré quarante ans dans le désert. Le nombre de quarante est donc pris, comme vous le voyez, mes très chers frères, pour représenter le temps de la vie des bons chrétiens et de tous les saints. Ce paralytique couché par terre, dont nous lisons l'histoire dans l'Evangile, était la figure du genre humain. Il y avait trente-huit ans qu'il avait cette maladie : il ne s'en fallait que deux ans qu'il n'y eût ce nombre consacré de quarante, dont je vous parle. Voyons quelles peuvent être ces deux années, ces deux choses qui manquent, pour compléter ce nombre sacré de quarante : et quelles pourraient-elles être, mes frères, sinon les deux commandements de la charité, savoir l'amour de Dieu et l'amour du prochain ? Préceptes, dont l'observation est si importante, que sans elle, tout le reste ne sert de rien. Quelques bonnes oeuvres que l'on fasse; que l'on garde, si vous voulez la virginité, que l'on souffre le martyr, si on n'observe pas ces deux commandements, dans lesquels toute la loi et les Prophètes sont renfermés, on est encore languissant, on est encore couché par terre, on est paralytique. Jésus Christ est venu, et il nous a donné par la grâce du saint Esprit ces deux précieux dons, c'est-à-dire, l'amour de Dieu et l'amour du prochain; il donna encore deux deniers pour cet homme qui était tombé entre les mains des voleurs; il passa deux jours chez les Samaritains, comme pour les affermir dans l'amour de Dieu et du prochain; cette veuve encore, pour représenter l'Eglise, mit deux petites pièces de monnaie dans le tronc; et notre Seigneur envoya ses disciples deux à deux, pour prêcher la charité. Avant l'avènement de Jésus Christ, Cm»im, avons nous dit, le genre humain n'avait pas eu le bonheur de posséder ces deux grands biens. Remarquez bien, mes frères, que, comme il manquait deux choses à ce pauvre paralytique, Jésus Christ aussi lui en a dit deux : *Levez-vous*, lui dit ce divin Sauveur, *emportez votre lit*. Voilà les deux choses qui manquaient à ce malade. Qu'est-ce donc à dire, levez-vous, sinon y aimez le Seigneur ? Car quiconque aime Dieu, a le coeur élevé. Et qu'est-ce à dire, emportez votre lit, sinon, aimez votre prochain ? L'amour du prochain est désigné par l'action d'emporter son lit; et l'Apôtre nous dit : *Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ*. (Gal 6,2) Votre frère a fait une faute, portez-le : vous en avez fait aussi une vous-même, qu'il vous porte. Levez-vous donc, je le répète, c'est-à-dire, aimez Dieu : emportez votre lit, c'est-à-dire, aimez votre prochain; ce qui signifie, portez un fardeau sur lequel vous puissiez vous reposer. Ces deux choses étaient indispensablement nécessaires au genre humain, mais il ne pouvait absolument les avoir de lui-même, parce que la charité a été répandue dans nos coeurs, non par nous, mais par le saint Esprit qui nous a été donné, par la grâce de celui qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 75¹⁵

Pourquoi des justes et des saints ont tiré vengeance de quelques pécheurs en ce monde

1. Les Jugements de Dieu, mes très chers frères, sont ordinairement cachés, mais ils ne sont jamais injustes. Lors donc que nous lisons dans les livres de la loi, que de très saints personnages ont tiré vengeance de quelques pécheurs, ce n'est qu'avec une foi bien épurée et bien instruite, que nous pouvons démêler et découvrir le motif qui les a fait agir en ces occasions. Dans l'ancien Testament, par exemple, il y avait quelques péchés que l'on punissait par des peines corporelles, afin que les justes punitions que l'on décernait, et que l'on faisait subir à quelques-uns, servissent d'exemple à tous les autres : aussi n'était-ce pas chaque particulier qui tirait cette vengeance par un mouvement de colère et à sa volonté; mais des juges, des personnes préposées proportionnaient la vengeance à l'injure, afin d'inspirer de la crainte à tous les autres.

Moïse, par exemple, le plus doux de tous les hommes selon l'expression de l'Écriture, étant descendu de la montagne, et voyant que le peuple avait sacrifié aux idoles, il ordonna de mettre à mort trois mille hommes de ce peuple; non pour satisfaire sa colère, mais pour venger l'injure faite à Dieu, et afin que les autres, en voyant cette punition, n'eussent jamais la témérité de commettre de tels péchés. Pour découvrir et nous assurer que telle a été son intention, écoutons avec quelle instance, et quelle humilité il supplie le Seigneur, après être retourné sur la montagne : *Si vous ne par donnez pas ce péché à votre peuple*, dit-il, *effacer-moi du livre que vous avez écrit*. Jugez par là de la sincérité et de la plénitude de sa charité. Il en fait mettre à mort un petit nombre, pour en délivrer un plus grand, six cent mille, sans compter les femmes et les enfants; parce qu'en effet, si le zèle divin dont il était animé ne lui eût fait tirer cette éclatante vengeance sur un petit nombre, la justice de Dieu aurait entièrement exterminé tout ce peuple.

Ainsi le saint prêtre Phinées tua de propre main un des chefs du peuple qui commettait un crime avec une étrangère; c'est Dieu lui-même, qui dans le témoignage qu'il a rendu, à ce saint prêtre, daigne nous apprendre le motif qui lui avait fait tuer ces deux criminels : *Phinées*, dit-il, *animé de mon zèle, a détourné ma colère, afin que je n'exterminasse pas moi-même mon peuple*. (Nom 25,11) Ce n'a donc pas été par l'empotement d'une colère ordinaire, mais par un zèle et un amour ardent pour Dieu, que Phinées a agi; ce n'a pas été pour se venger lui-même, mais pour délivrer tout le peuple de la colère et de la vengeance de Dieu.

2. Nous lisons de même, qu'un roi impie et arrogant ayant envoyé vers le saint prophète Elie un officier de cinquante hommes avec ses soldats, pour lui ordonner de le venir trouver, ce saint homme, pénétré de douleur sur la perte de son peuple, que ce roi impie avait entraîné au culte des idoles, commanda par le saint Esprit que le feu descendît du ciel et consumât ceux qui lui étaient envoyés; afin que cette punition corporelle servît à guérir le cœur des autres : mais ce remède, tout puissant qu'il était, ne produisant pas son effet, le saint Esprit, qui parlait par la bouche d'Elie, fit encore descendre le feu du ciel sur un autre officier de cinquante hommes, qui était venu lui apporter arrogamment les ordres du roi, et le consuma lui et les siens. L'humilité de cet autre Officier de cinquante hommes, qui vint le troisième, nous découvre bien clairement la bonté du saint Esprit, et de quel esprit le saint prophète était animé, en faisant périr les deux premiers. Car il est évident, par ce qui arriva à ce troisième officier, que, si les premiers se fussent humiliés, comme il convient à la fragilité humaine, la miséricorde de Dieu leur aurait aussitôt pardonné. Ces officiers, dans le vrai, n'avoient pas été envoyés vers Elie pour le mettre à mort, mais pour lui ordonner de venir trouver le roi. Elie n'était donc pas irrité contre eux, pour qu'on le soupçonne d'avoir voulu se venger et satisfaire son ressentiment par leur mort; et cela prouve qu'il ne l'a fait que pour venger l'outrage fait à Dieu. Il fit encore la même chose sur le mont Carmel, en faisant mettre à mort tous les prêtres des idoles, c'est-à-dire, afin que la fausse religion étant éteinte avec ses protecteurs et ceux qui l'enseignaient, la véritable trouvât place enfin dans les cœurs des Israélites; d'ailleurs il est visible qu'Elie ne faisait rien de tout cela par son propre esprit, ni par une force et une vertu qui lui fussent propres, mais par la puissance et le mouvement de l'Esprit saint. Voulez-vous vous en assurer, et savoir au juste ce qu'était Elie par lui-même ? Voyez-le, seul, abandonné pour un peu de temps de la grâce du saint Esprit; voyez-le, dis-je, dans cette épreuve, sous les menaces d'une simple femme; il ne peut les soutenir, il fuit dans le désert, il y marche, pendant quarante jours. Est-ce le même homme ? Pendant que la grâce de Dieu le soutient, que la force de l'Esprit saint l'anime, d'une seule parole il ferme le ciel,

¹⁵ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

d'un seul mot il en fait descendre des flammes vengeresses : laissé à lui-même, il ne peut absolument supporter les menaces d'une simple femme. Je vous dis ceci, mes frères, pour vous faire entendre que c'était moins Elie, que le saint Esprit, par le ministère d'Elie, qui faisait toutes ces choses. Concluons-en, que ce serait très mal l'entendre, que d'imputer un esprit de vengeance à ce saint prophète, dans toutes les punitions qu'il a exécutées.

3 . Il en faut dire autant du saint prophète Elisée. Des enfants en se jouant, se moquaient de lui, et lui criaient, *monte chauve, monte chauve*. (IV R 2,23) L'Esprit saint dont il était animé, envoya deux ours qui déchirement et mirent en pièces quarante-deux de ses enfants. Outre le sens, dans lequel ce fait est la figure de la passion de notre Seigneur, et représente en particulier cette circonstance où les Juifs, en lui insultant, crièrent : *qu'il soit crucifié, qu'il soit crucifié*, c'est-à-dire, monte sur la croix élevée sur le Calvaire, comme ces enfants avouent crié contre le prophète, *monte chauve, monte chauve*. Outre ce sens, dis-je, et à prendre ce trait à la lettre, ce petit nombre a été puni, afin que beaucoup d'autres fussent délivrés et guéris; et que les Juifs qui, en plus grand nombre, méprisaient les prophètes et se moquaient d'eux, avertis et comme réveillés par cette plaie, reconnussent la puissance du saint Esprit : mais ne s'étant pas corrigés pour cela, le saint Esprit leur fait ailleurs ce reproche par un prophète : *J'ai frappé vos enfants*, dit-il, *et vous n'avez pas profité du châtiment que j'en ai fait pour vous corriger*. (Jer 2,30) Puis donc qu'il est prouvé que c'est le saint Esprit qui a ordonné lui-même cette punition, il n'est pas permis d'en rien imputer au saint prophète Elisée. L'homme seul en effet pourrait-il avoir cette puissance, s'il n'était animé du saint Esprit ? Vouloir encore après cela imputer quelque chose de tout ceci à Elisée, c'est s'obstiner témérairement à contester sur la justice des Jugements de Dieu.

4. Ne pensez pas que ce ne soit que dans l'ancien Testament seul que l'on trouve de ces sortes de punitions : souvenez vous de l'apôtre saint Pierre, si plein de bonté et de douceur, et voyez en saint Pierre, ce que le saint Esprit a fait par son ministère au sujet d'Ananie et de Saphyre. Il ne paraît pas qu'ils eussent fait aucune outrage, aucun tort à ce saint apôtre; ce n'a donc pas été pour se venger qu'il les a punis : mais le saint Esprit, par sa bouche, a coupé jusqu'à la racine, un exemple pernicieux d'infidélité, qui commençait à se montrer. En nous occupant de ces sortes de punitions et autres semblables, soyons fidèles à les prendre dans un sens spirituel, au lieu de concevoir d'injustes et d'odieux soupçons du zèle saint et des jugements qu'ont exercé les justes. Daigne notre divin Seigneur et Sauveur Jésus Christ nous faire cette grâce, lui qui étant Dieu, vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

SERMON 76 ¹⁶

Sur l'amour des parents et sur les dîmes

1. Le Seigneur nous avertit par un de ses prophètes, mes très chers frères, de rendre à nos parents l'honneur et le respect que nous leur devons, et de les secourir de tout notre pouvoir, s'il arrivait qu'ils tombassent dans la nécessité : *Lorsque vous verrez un homme nu, dit-il, revêtez-le, et ne méprisez pas ceux qu'un même sang rend de même famille que vous, par ceux qu'un même sang rend de même famille*, (Is 58,7) le prophète entend nos parents. Y aurait-il quelqu'un assez dénaturé, me direz-vous, pour haïr ses plus proches parents, pour que le Seigneur nous fasse donner cet avis par son prophète, comme un avis important ? N'en doutez pas, mes frères, le saint Esprit a prévu, qu'il y aurait des gens, qui étant parents pauvres, venus aux honneurs, ou ayant amassé de grands biens, n'importe comment, auraient un tel mépris pour leurs parents pauvres, qu'ils ne daigneraient pas seulement les voir ni les regarder. Ce n'est pas ici un péché simplement, c'est un crime, et un crime très grave, qu'ils n'en doutent pas. Or, voici ce qui arrive; ces parents, par leur pauvreté même, leur bassesse et leur simplicité, conservent la justice, tandis que ce riche, enivré de ses richesses et d'une meilleure abondance pleine de suffisance, se livre aux péchés et même à des crimes considérables. Comment ce pécheur, cet impie ose-t-il dédaigner faire la moindre attention à ses parents justes et innocents ? Si donc vous étiez dans l'abondance, et que vous ayez des parents pauvres, commencez par fournir à leurs besoins, et ensuite vous serez l'aumône aux étrangers : si vous ne donnez pas aux autres pauvres, un autre leur donnera; mais si vous-mêmes, vous ne donnez pas à vos propres parents, il est difficile qu'un autre leur donne.

2. Voici donc l'ordre raisonnable et légitime de vos aumônes : commencez par prendre pour vous-mêmes et pour ceux qui vous appartiennent, ce qui est suffisant pour la nourriture et le vêtement; je dis suffisant, c'est-à-dire, d'une manière honnête et modeste, et non pas splendide, magnifique et délicieuse : donnez ensuite, selon votre faculté, comme je j'ai dit, à ceux de vos parents qui sont pauvres : ayez soin après cela que vos domestiques de l'un et de l'autre sexe ne souffrent ni la faim, ni le froid; et enfin tout ce que Dieu vous aura donné, je le répète, au-delà de la nourriture et du vêtement, gardez-vous d'en faire un trésor sur la terre, où les voleurs pourraient le déterrer et le dérober, mais faites-vous en un trésor secret dans le ciel, afin que votre cœur s'élève et soit où sera votre trésor, et que le prêtre vous avertissant à haute voix d'élever vos cœurs en haut, vous répondiez avec autant de confiance que de vérité, que vous les tenez élevés vers le Seigneur. Au fond et à bien prendre les choses, tout ce nous reste, après avoir pris votre nourriture et votre vêtement modestes et tient à des raisonnables fut tout ce que Dieu vous a donné du produit, ou de vos biens de campagne, ou de quelque emploi que ce soit, tout ce qui vous reste, dis-je, ce n'est pas proprement à vous que Dieu le donne, il vous le confie seulement pour le faire passer aux pauvres par vos mains : si vous ne leur donnez pas, vous ne devez pas ignorer que c'est enlever un bien qui ne vous appartient pas, et qui proprement est le bien d'autrui : parce qu'il n'y a que ce qui est raisonnablement suffisant à nous et aux nôtres, qui nous appartienne véritablement, et que tout ce qui est au-delà, je le répète, notre Dieu l'a mis en nos mains pour le distribuer aux pauvres par notre entremise.

3. Ainsi nous ne devons pas seulement donner les décimes, mais encore, après avoir pris pour les neuf autres parts qui nous restent, ce qu'il faut pour payer les impôts, et fournir à nos propres besoins et dépenses nécessaires, nous devons regarder ce qu'il y aurait de surplus, comme destiné à d'autres; et être bien fidèles à le leur distribuer. Remarquez ce qui arrive, selon la conduite que nous tenons en cela : en donnant, comme je viens de vous le dire, ce qui excède nos dépenses nécessaires, il est vrai de dire que c'est notre propre bien que nous donnons; et au contraire, ne le donnant pas, mais le réservant pour nous, cette réserve ne nous appartient pas : nous-mêmes, qui faisons ces réserves, nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes, et ne sommes pas maîtres de nous. C'est de Dieu que nous avons reçu, et l'être, et les biens; comment ferions-nous donc assez hardis pour ne lui en pas offrir, même la dixième partie ? Supposons que Dieu veuille bien entrer en compte avec nous, et qu'il nous dise : cette terre que vous cultivez, c'est moi qui l'ai créée; vous-mêmes qui la cultivez, et vos domestiques, c'est moi qui en suis le créateur; c'est moi qui ai créé les animaux dont vous vous servez pour la cultiver; c'est moi qui vous donne la chaleur du soleil, qui dispense les pluies dans leurs temps, qui vous donne jusqu'au grain que vous semez : dans l'exacte justice, vous devriez ne réserver pour vous que la

¹⁶ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

dixième partie, et me donner les neuf autres parts. Puisque je ne demande pas cela, je veux être bon et compatissant; je veux vous donner l'exemple, afin que vous ayez pitié du pauvre, comme j'ai pitié de vous : si, dis-je, Dieu voulait compter ainsi avec nous dans l'étroite exactitude, aurions nous quelque chose à lui répondre ? Quoique Dieu nous eût déjà donné ces avis dans bien des endroits de ses divines Ecritures, cependant il nous le fait répéter encore d'une manière particulière, et bien intelligiblement par son apôtre. *Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir*, dit-il, *nous devons être contents : mais ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et dans le piège du diable, et en divers désirs inutiles et pernicious, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation; car le désir des richesses est la racine de toutes sortes de maux, et quelques-uns en étant possédés, se sont égarés de la foi, et se font jetés dans une infinité d'embarras et de chagrins : mais pour vous, homme de Dieu, fuyez ces choses, et suivez en tout la justice, la piété et la foi.* (I Tim 6) Est-il besoin de vous rapporter une multitude d'autres passages des saintes Ecritures ? Ce seul texte de l'apôtre ne doit-il pas suffire à tout coeur chrétien ? Je vous le demande, mes frères, que penseriez-vous de quelqu'un qui ne se réveillerait pas à ce tonnerre, et qui ne sortirait pas de son avarice ? Il faudrait bien croire qu'il ne serait pas endormi, mais qu'il serait absolument mort.

4. Une foule de péchés, comme de essaims ne mouches qui voltigeraient sans cesse autour de nous, nous assiègent de toutes parts, et font des efforts continuels contre notre très grande fragilité; nous en sommes fatigués sans cesse, percés même et trop souvent blessés; quelle autre ressource au milieu des tempêtes et des écueils de ce monde, que de nous hâter de recourir à la miséricorde de Dieu comme à un port assuré ? Vous êtes peut-être en peine comment arriver à cet heureux port ? Ecoutez Jésus Christ. *Heureux*, dit-il, *les miséricordieux, car ils seront traités avec miséricorde.* (Mt 5,7) Et encore : *Donnez aumône, et tout sera pur pour vous.* (Luc 11) Ayons donc sans cesse ce mot de l'Apôtre présent à notre esprit, si nous voulons échapper aux dangers de la mer de ce monde. Ne recherchons pas ses délices et la magnificence de la table, ni des habits; contentons-nous de les avoir honnêtes et modestes, et faisons-nous un plaisir d'employer tout ce que Dieu nous aura donné de plus, à secourir les pauvres, parce qu'il est assez prouvé que Dieu l'a mis entre nos mains pour eux; en telle sorte que, si nous ne leur donnions pas notre superflu, c'est serait le bien d'autrui que nous envahirions, et qu'autant de pauvres qui périraient de faim à notre connaissance, seraient autant d'accusateurs qui s'élèveraient contre nous au tribunal du Christ.

5. Or, a deux espèces d'aumônes; l'une par laquelle on donne aux pauvres; l'autre par laquelle on pardonne à ses proches et à ses frères les offenses qu'ils nous auraient faites. Pratiques avec la grâce de Dieu, l'une et l'autre de ces aumônes, parce que l'une sans l'autre ne sert de rien. Par exemple, donner l'aumône à un pauvre, et ne pas pardonner à quelqu'un qui nous aurait offensé, cela ne sert de rien : de même, pardonner à ceux qui nous auraient offensés, mais ne vouloir pas donner aux pauvres selon ses facultés, je le répète, l'une de ces bonnes oeuvres sans l'autre ne peut être d'aucune utilité. Pour nous, mes frères, saisissons et servons-nous avec empressement de ces deux espèces d'aumônes, comme de deux ailes spirituelles pour nous élever vers la Jérusalem céleste. Alors libres et dégagés de toute cupidité des biens de la terre, soutenus, comme des colombes spirituelles, par les ailes de ces deux vertus, nous pourrons voler et arriver heureusement à notre véritable patrie : comme le désirait ardemment, et le demandait le psalmiste pour lui-même : Qui me donnera des ailes comme à la colombe, disait-il, afin que je puisse m'envoler et me reposer ?

6. Il n'est pas douteux, mes frères, qu'à moins de faire ses efforts, pour dégager les ailes, c'est à dire, les affections de son âme de la glu, des embarras multipliés et des pièges de ce monde, on ne pourra jamais parvenir à un véritable repos. Ainsi mes frères, s'il ne nous est pas possible de nous soustraire entièrement aux embarras du monde; appliquons nous du moins avec le secours de Dieu, à les modérer autant qu'il nous fera possible, ou même à en retrancher quelque chose, pour nous ménager des temps que nous puissions employer à la lecture et à la prière. Car enfin, si nos affaires ordinaires de cette vie occupaient tout notre temps, et nous absorbaient nous-mêmes tout entiers, il serait bien à craindre que, ce qui est écrit ne nous arrivât : *Les embarras de ce monde les ont rendus malheureux.* Prenons plutôt si bien nos mesures avec l'aide de Dieu, que nous éprouvions au moins en partie ce qui est écrit : *Heureux l'homme qui médite jour et nuit la loi du Seigneur.* (Ps 1,2) Que notre Seigneur, par son infinie bonté, daigne accorder cette grâce à votre sainte charité, lui à qui appartient tout honneur, empire et puissance, avec le Pere et le saint Esprit dans tous les siècles des siècles. Amen.

SERMON 77¹⁷

Du payement des dîmes

1. Nous approchons, traces à deux Jésus Christ du temps où nous allons recueillir nos moissons, mes très chers frères. Rendons-en grâces à Dieu, et pensons à offrir, ou plutôt à payer les dîmes : car il ne faut pas oublier que notre Dieu, qui nous a donné tous nos fruits par compassion veut bien encore par bonté, nous en redemander la dîme; non sans doute qu'elle lui soit utile, mais à nous-mêmes; car c'est ainsi qu'il s'en explique par un prophète : *Apportez toutes mes dîmes dans mes greniers, afin qu'il y ait dans ma maison de quoi nourrir* (mes ministres), *et après cela, considérez ce que je ferai, dit le Seigneur; si je ne vous ouvrirai pas toutes les sources du ciel, si je ne répandrai pas ma bénédiction sur vous, pour vous combler d'une abondance de toutes sortes de biens.* (Mal 34,10) Il est évident par là, que les dîmes tournent tout à notre avantage, plutôt qu'à celui de Dieu : en effet il est écrit ailleurs : *La terre et tout ce quelle contient est au Seigneur; toute la terre et ceux qui y habitent sont à lui.* (Ps 23,12) Or puisque la terre tout ce qu'elle contient est au Seigneur, nous sommes donc tous également les serviteurs et les fermiers du Seigneur. Comment se fait-il donc que nous ne reconnaissons pas tous notre commun propriétaire ? *Le boeuf connaît celui à qui il est, dit un prophète, et l'âne l'étable de son maître, mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans entendement.* (Is 1,3) Ô aveuglement des hommes ! ils n'écoutent pas plus Dieu, que s'il ordonnait de faire du mal, ou qu'il ne méritât pas d'être écouté. Vous ne différerez point à m'offrir les prémices de votre aire et de votre pressoir, nous dit-il : différer de les donner, c'est un péché; combien est-il donc plus mal de ne les point donner du tout ? *Honorez le Seigneur votre Dieu de vos justes travaux, est-il dit ailleurs, et donnez-lui les prémices des fruits de votre justice, afin que vos greniers soient remplis de blé et que vos pressoirs regorgent de vin.* (Pro 3,9-10) Vous ne vous acquitterez pas de ce devoir gratuitement, puisque ce que vous donnez, vous rentrez bientôt avec une augmentation considérable. Demandez-vous qui est-ce qui profitera de ce que vous donnez à Dieu ? Il reçoit, disons-nous, et il promet de le rendre. Que ne demandez-vous aussi à qui revient le profit de ce que l'on donne aux pauvres ? Si vous avez de la foi, tout le profit vous en revient à vous-mêmes : si vous hésitez au contraire, si vous étiez en défiance, vous en perdriez tout le fruit et tout l'avantage.

Vos dîmes sont un tribut, dû à ceux qui font dans l'indigence : payez ce tribut aux pauvres; offrez aux prêtres les prémices de vos biens : vous n'avez peut-être pas de terre à la campagne, comme en a le laboureur, pour en payer la dîme; mais quelque soit le talent d'où vous tirez votre subsistance, c'est Dieu qui vous l'a donné; et il demande la dîme de ce talent, qui vous procure les besoins de la vie : que ce soit un emploi dans les troupes, le commerce, une industrie; payez-en la dîme : on ne la doit pas seulement pour ses terres, on la doit aussi pour l'usage de la vie : payez-là donc pour votre bien; mais payez-là aussi pour la vie même que vous avez reçue et dont vous jouissez : car voici ce que dit le Seigneur : *Chacun donnera quelque chose au Seigneur pour le prix de son âme, et ils ne seront point frappés de maladies ni d'accidents.* (Ex 20,12) C'est la promesse que votre Seigneur vous a consignée dans les saintes Ecritures, que, si vous payez la dîme, non seulement vous recueillerez vos fruits avec abondance, mais que vous jouirez encore d'une bonne santé : *vos aires, dit-il, seront remplies de blé, vos pressoirs regorgeront aussi de vin, et ils ne seront frappés de maladies, ni d'accidents.* (Ex 30,12) Quel avantage de donner les dîmes ! On se rend digne des récompenses de la terre et de celles du ciel. Pourquoi l'avarice vous priverait-elle de cette double bénédiction ?

2. Ecoutez donc, mortel indocile à la voix votre Dieu : vous savez que tout votre bien lui appartient, et vous refuseriez de donner, de rendre au Créateur de toutes choses une partie de ce qui lui appartient ? Ce n'est pas que le Seigneur votre Dieu en ait besoin; il n'attend pas de vous sa récompense, mais il veut être honoré : il n'exige rien du vôtre, il se contente de la dîme et des prémices de son propre bien, lui refuseriez-vous ? Mais que seriez-vous donc, et comment votre avarice s'accommoderait-elle de ce partage, si Dieu prenait pour lui neuf parts de ce bien qui est à lui, et qu'il ne vous laissât que la dixième ? Mais que dis-je; cela est déjà fait. Les pluies bienfaisantes vous ont été refusées; vos grains écalés ont trompé vos espérances; vos vignes ont été ou frappées de la grêle, ou brûlées par la gelée, qu'allez-vous faire présentement, calculateur si attentif et si exact ? Vous n'avez pas voulu donner la dîme, et on vous a retranché neuf parts de

¹⁷ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

vosre récolte. En tout cela il y a deux choses également constantes; la première que vous n'avez pas donné la dîme, la seconde que Dieu ne l'en exigeait pas moins. Car tel est le jugement et l'usage ordinaire du Seigneur, de réduire à la dixième partie, ceux qui n'auraient pas donné cette dixième partie, selon qu'il est écrit : Voici ce que dit le Seigneur, *la dîme de votre champ et les prémices de votre terre sont chez vous*; comme s'il disait, ne croyez pas me tromper, je vois tout ce que vous faites : je ferai piller vos maisons et vos trésors les plus secrets : un soldat impitoyable enlèvera ce que vous n'aurez pas voulu donner au prêtre. *Convertissez-vous à moi*, dit le Seigneur tout-puissant, *afin que je vous ouvre les sources du ciel, et que je répande d'en haut ma bénédiction sur vous. Les insectes ne mangeront point les fruits de vos terres, et il n'y aura point dans vos champs de vignes stériles, toutes les nations vous appelleront heureux.* (Mal 3,7) Dieu est toujours prêt à nous faire du bien, mais il en est empêché par la malice des hommes, qui veulent que le Seigneur leur donne toutes choses en abondance, et qui ne veulent pas lui rien offrir de ce qu'ils n'ont reçu que de lui. Vous m'appartenez, ô homme, que j'ai créé, pourrait leur dire le Seigneur; la terre que vous cultivez, m'appartient; les semences que vous y répandez, les animaux qui sont votre travail le plus pénible, sont à par moi; je suis le maître des pluies et de la rosée, du souffle des vents et de la chaleur du soleil; en un mot de tous les éléments qui contribuent à entretenir votre vie; mais comme vous mettez la main à l'ouvrage, il serait juste de vous donner la dixième partie des fruits : mais le Seigneur tout-puissant nous traite avec tant de bonté, et pourvoit si abondamment à notre subsistance, qu'il donne la portion la plus ample à celui qui travaille le moins, et que ne se réservant que la dixième partie, il nous abandonne tout le reste.

3. Mauvais payeur, homme ingrat et de mauvaise foi, c'est de la part de Dieu même que je vous adresse la parole; voilà déjà l'année passée, le terme est échu; payez donc à votre Dieu son salaire, pour la pluie qu'il vous a donnée; payez votre rançon et le prix de votre propre vie : rachetez-vous, mon frère, tandis que vous le pouvez; rachetez-vous, tandis que vous avez en main de quoi le faire; rachetez-vous, de crainte qu'une mort affreuse ne vous surprenne, et ne vous enlève en même temps, et la vie, et le prix de votre rançon : mari, ne laissez pas ce soin à votre femme, qui prendra peut-être un autre mari : et vous femme, ne laissez pas ce soin à votre mari qui ne différera peut-être pas d'avoir une autre femme : inutilement en chargeriez-vous vos parents : comment seraient-ils fidèles à vous racheter après votre mort, vous qui n'avez pas voulu vous racheter pendant que vous viviez ?

Vous voyez les avantages dont vous priverait la cruelle passion de l'avarice, et les angoisses ou vous réduirait sa tyrannie; secouez donc de dessus vous son joug impitoyable, qui ne permet pas que vous vous chargiez du joug de Jésus Christ ce joug aimable nous élevé vers le ciel, au lieu que celui de l'avarice nous rabaisse et nous entraînerait en enfer. Les dîmes sont une dette : ne vouloir pas les donner, c'est envahir un bien étranger; et tous autant de pauvres qui mourraient de faim, dans les endroits où demeurerait quelqu'un qui ne leur donnerait pas la dîme, réservant pour son usage ce que le Seigneur leur a destiné, ce seront autant d'homicides dont il sera réputé coupable au tribunal du souverain Juge. Ainsi, si c'est sérieusement que vous voulez obtenir, et le pardon de vos péchés, et les récompenses promises, soyez fidèles à payer les dîmes, et à faire l'aumône des neuf autres parts qui vous restent : c'est-à-dire, après avoir pris sur ces neuf parts une nourriture modeste et un vêtement honnête, n'employez pas à vos plaisirs ce qui en reste, mais faites-vous en un trésor dans le ciel, en le distribuant en aumône aux pauvres; parce qu'enfin tout ce que Dieu nous a donné, au-delà de ce qui nous est nécessaire, ce n'est pas proprement à nous qu'il l'a donné; il l'a seulement remis entre nos mains, pour le faire passer à d'autres par notre entremise; et si nous ne le donnions pas, ce serait retenir le bien d'autrui, et ce qui ne nous appartiendrait pas véritablement.

4. Voilà la fête de la naissance de saint Jean-Baptiste qui approche. Notre intention est de célébrer avec une sainte joie cette grande solennité, comme toutes les autres qui arrivent dans le cours de l'année. Qu'à l'approche donc de cette grande fête, tous sans exception gardent la chasteté et la modestie plusieurs jours auparavant, afin que tous aussi puissent la solenniser dans la joie, et ayant le bonheur de s'approcher de l'autel du Seigneur, avec une conscience pure et sans reproche. Je vous prie encore, et je vous conjure par le jour terrible du Jugement, d'avertir tous vos voisins, tous ceux de votre maison, en un mot tous ceux qui vous appartiennent, de réprimander, et de vous animer du saint zélé de Dieu pour châtier, s'il est besoin; en un mot d'empêcher que qui que ce soit n'ait la témérité de suivre cette détestable coutume qui nous est restée des superstitions du paganisme, d'aller pendant la nuit, ou le matin de la fête de saint Jean-Baptiste, se baigner dans les fontaines, les marais, ou dans les rivières. Ce qui arrive dans ces bains sacrilèges, c'est que non seulement on y donne la mort à son âme, mais, ce qui est sans ressource, très souvent on y est étouffé, et on y meurt. Qu'ils craignent donc au moins la

mort du corps, s'ils ne sont pas touchés du salut de leur âme. J'espère de la miséricorde de Dieu, que par vos avis, la fermeté de vos réprimandes et la crainte de vos châtements, très peu, ou peut-être même personne, n'osera à l'avenir commettre ce crime. Défendez aussi à ceux de votre maison, mes frères, de chanter des chansons déshonnêtes, sales et opposées à la chasteté et à la modestie : conviendrait-il que de la même bouche où entre l'Eucharistie de Jésus Christ, il en sortît des chansons, qui ne respireraient que l'amour profane et les plaisirs charnels ? Si, selon votre louable coutume, vous écoutez de bon coeur ces instructions; si, avec le secours du Christ, vous faites vos efforts pour les accomplir, vous n'aurez que de la consolations dès ce monde, en solennisant les fêtes des saints avec toute la chasteté de corps et la pureté de coeur convenables, et vous aurez le bonheur de parvenir dans le siècle à venir à leur glorieuse assemblée, par la grâce de celui à qui est dû tout honneur et gloire, dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 78¹⁸

Sur les augures

1. Vous vous souvenez bien, Mmes très chers frères, que je vous ai souvent prié; et que, pressé par l'affection sincère que je ressens pour vous, je vous ai souvent avertis avec empressement, et conjuré en toute instance, de n'observer aucunes des superstitions sacrilèges du paganisme; mais, selon qu'il me revient par beaucoup de personnes, de bien du monde, il y en a encore sur qui mes avis ont fait peu d'impression. Je suis donc obligé de vous en parler de nouveau, de crainte qu'on ne m'en fasse rendre compte, à ma perte et à la vôtre, au Jugement de Dieu, et d'y être condamné avec vous à des supplices éternels. C'est pour me décharger devant Dieu, que je vous avertis encore une fois, que je vous prie et vous conjure en toute instance tous tant que vous êtes, de n'avoir aucun recours aux devins, aux sorciers, ni aux magiciens, et de ne les consulter ni sur vos maladies, ni sur quelque sujet que ce puisse être : que personne n'employé les enchanteurs; quiconque y aurait recours, perdrait le sacrement de son baptême, redeviendrait aussitôt sacrilège et païen, et périrait éternellement, à moins qu'il ne fasse de grandes aumônes, et une pénitence bien longue et bien humiliante.

N'observez pas non plus les augures, c'est-à-dire lorsque vous êtes en voyage, ne faites point d'attention au cri; ou au chant de certains oiseaux, et ne soyez pas si téméraires, que d'annoncer sur ce chant des événements futurs, à la manière des démons. C'est encore une autre superstition à éviter, que d'observer le jour que l'on part de chez soi et le jour qu'on y revient. Dieu- n'a-t-il pas fait tous les jours, comme l'Ecriture le rapporte ? N'est-il pas marqué expressément que le premier jour fut fait, le second, le troisième, et de même le quatrième, le cinquième, le sixième et le sabbat; et qu'enfin *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites et* (qu'il les approuva parce qu') *elles étaient très bonnes* ? Enfin n'observez pas, ne faites seulement pas d'attention à certaines manières d'éternuer aussi ridicules que sacrilèges : mais lorsque vos affaires demandent que vous alliez quelque part que ce soit, faites sur vous le signe de la croix au nom de Jésus Christ, récitez avec foi l'oraison dominicale, ou le symbole, et vous reposant sur le secours de Dieu, faites votre voyage tranquillement.

2. Je sais que le démon s'apercevant que, par la grâce de Dieu vous commencez à mépriser les observations superstitieuses, dont je viens de vous parler et à vous en abstenir, le trouvera mauvais, sentant bien que vous vous éloignez de sa société, et que vous ne faites plus cas de ces pratiques sacrilèges, qui lui sont si chères, et dont il se servait pour vous faire illusion; je sais, dis-je, qu'il exercera contre vous, pour se venger, quelques méchancetés, soit en vous envoyant quelque maladie, soit en vous faisant perdre quelques-uns de vos bestiaux, par maladie, par étourdissement ou autrement; Dieu le permettant ainsi pour vous éprouver, et rendre sensible la sincérité de votre retour à lui, et si c'est bien de tout votre coeur que vous abandonnez les artifices du démon, en un mot si sa crainte a plus d'ascendant sur vous, que la perte de quelqu'animal que ce soit. Or, si vous êtes bien déterminés en vous-mêmes et bien fidèles à mépriser ces maléfices du démon, une première et une seconde fois, Dieu aura la bonté de le chasser si loin de vous; Dieu viendra, si puissamment à votre secours contre ses prestiges et ses mauvais desseins, qu'il ne pourra jamais réussir dans la suite à vous faire illusion par ses ruses les plus artificieuses. Mais voici ce qui arrive; des hommes mous, indolents, incapables d'une résolution soutenue, n'ayant qu'une foi languissante et des désirs à demi formés, commencent à se soustraire à ces vaines et superstitieuses pratiques, dont je vous ai parlé; mais ne persévérant pas dans l'oeuvre de Dieu, à la première méchanceté que le diable leur fait éprouver, ils se repentent aussitôt d'avoir abandonné ses prestiges, pour revenir au Seigneur; et semblables au chien qui retourne à ce qu'il a vomi, ils retournent aussi eux aux vaines et superstitieuses observations des augures.

Pour vous, mes frères, à qui Dieu a donné la véritable foi et un bon discernement, abandonnez promptement et de tout votre coeur ces illusions artificieuses du démon, revenez à Dieu si pleinement et si sincèrement, et souffrez avec tant de patience et de courage les maléfices que le diable vous serait éprouver, que vous puissiez dire avec le saint homme Job : *Le Seigneur m'avait donné, le Seigneur m'a ôté; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu*; (Job 1,21) et avec autant de fermeté et de plénitude de coeur que l'Apôtre : *Qui nous séparera de l'amour du Christ, sera-ce l'affliction, ou la persécution, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou le glaive, ou le danger* ? (Rom 8,35) Les tourments ne sont pas capables de séparer les bons chrétiens de Jésus

¹⁸ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

Christ tandis que des repos ridicules et des contes pleins de vanité en séparent les lâches et les indifférents; car à la plus petite perte, ils s'indisposent et se scandalisent, ils osent murmurer contre Dieu, et retournent à leurs sacrilèges et détestables augures.

3. Mais comment donc faire, direz-vous; car nous éprouvons que les augures, les magiciens et les devins nous disent vrai assez souvent ? L'écriture ne va pas à l'encontre; mais elle nous défend de les croire, quand même ils nous, diraient vrai : *Le Seigneur votre Dieu* (en permettant que leurs prédictions arrivent, n'approuve pas ce qu'ils disent, mais il) *vous éprouve, afin qu' (il paroisse si) vous le craignez, ou si vous ne le craignez pas.* (Dt 13,30) Mais pourtant, en ne consultant pas les enchanteurs, dites-vous encore, on est quelquefois en risque de sa vie, par la morsure des serpents, ou par quelque maladie ? D'accord, mes très chers frères, parce que Dieu le permet ainsi quelquefois au diable, pour éprouver un chrétien. Car s'il vient recevoir quelque soulagement dans ses maladies par ces détestables superstitions, ou qu'il reconnaisse quelque chose de vrai dans ce qu'on lui aurait annoncé, il ajoute bien aisément foi au démon : mais Celui qui ne pense qu'à conserver la religion catholique dans toute sa plénitude, rassemble toute sa force pour rejeter et mépriser toutes ces sortes d'observances et de pratiques, se rappelant avec frayeur ce terrible reproche que l'Apôtre fait aux Galates : *Vous observez les jours et les mois, et les années, j'appréhende pour vous, que je n'aie peut-être travaillé en vain parmi vous.* (Gal 4,10) Vous l'entendez, mes frères, que l'Apôtre dit que ce serait en vain qu'on aurait reçu sa doctrine et ses enseignements, si on observait les augures; fuyez donc de tout votre pouvoir ces illusions trompeuses et diaboliques.

4. Souvenez-vous toujours et à tous événement, mes frères, que le démon ne peut nuire, ni causer aucun préjudice, ni à vous, ni à ceux qui vous appartiennent, ni même à vos bestiaux, en un mot à rien de vos biens, pas même dans les plus petites choses, qu'autant qu'il en aurait reçu la permission de Dieu; comme il n'a osé renverser les possessions du saint homme Job, qu'après que Dieu le lui eût permis. Nous le voyons de même dans l'Évangile; lorsque les démons que Jésus Christ allait chasser d'un homme, lui demandèrent la permission d'entrer dans des pourceaux. Or si les démons n'ont pas même osé entrer dans des pourceaux, sans en avoir reçu la permission de Dieu; serait-ce avoir encore de la foi, que de croire qu'ils peuvent faire du mal aux vrais chrétiens, à moins que Dieu ne le leur permette, par une dispensation particulière de sa providence ? Et Dieu peut le leur permettre pour l'une ou l'autre de ces deux raisons; ou pour nous éprouver, si nous sommes bons; ou pour nous corriger, si nous sommes pécheurs : aussi celui qui souffrirait en patience ce qui lui arriverait par cet ordre et cette dispensation du Seigneur, celui qui, en perdant quelque chose, serait fidèle à dire : *Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu, que le nom du Seigneur soit béni;* ce chrétien, dis-je, ne manquerait pas de recevoir de Dieu, ou la gloire de la récompense, s'il était juste, ou le pardon de ses péchés, s'il était pécheur.

Ne passez pas légèrement sur les expressions du saint homme Job, mes frères; le diable fait périr tous ses biens; ce saint homme ne dit pas, le Seigneur me les avait donnés, le diable me les a ôtés, mais *le Seigneur m'avait donné, le Seigneur m'a ôté.* Vous devez y remarquer que ce saint homme n'a pas voulu donner au démon la gloire d'avoir pu lui enlever quelque chose, si le Seigneur ne le lui eût permis. Le démon n'a donc pu faire de mal aux enfants, ni aux domestiques, ni aux chameaux, ni aux ânes de Job, qu'après que le Seigneur le lui eût permis; et des chrétiens croiraient encore qu'il peut contre eux quelque chose de plus, que ce que ce Dieu tout-puissant, par un jugement aussi adorable qu'impénétrable, lui aurait permis.

5. Tenons -nous donc bien assurés, comme il est certain en effet, que nous ne pouvons rien perdre, qu'autant que Dieu permettrait qu'il nous fût enlevé; et pleins de confiance dans le puissant secours de Dieu, abandonnons absolument, renonçons sincèrement à ces pratiques sacrilèges, et recourons de toute la plénitude de notre cœur à la miséricorde de notre Dieu. Car avoir confiance à ces sortes de maléfices, aux magiciens, aux devins, aux auspices, ou aux charmes et caractères, ou à quelqu'espèce d'augure que ce soit, il ne servirait de rien alors de jeuner, de prier, de se trouver continuellement à l'Église, de faire même d'abondantes aumônes, ni de pratiquer toutes sortes de mortifications corporelles. Tant qu'on n'abandonnerait pas, qu'on ne renoncerait pas à ces pratiques superstitieuses, impies, sacrilèges, elles détruiraient toujours, elles renverseraient toutes les autres bonnes œuvres. Non, je le répète, il ne servirait absolument de rien à qui que ce soit de faire quelques bonnes œuvres, tandis qu'il serait adonné à ces maléfices : car c'est une vérité dont l'Apôtre nous instruit, quand il dit, *qu'un peu de levain aigrit toute la pâte;* (I Cor 5,6) et encore; *vous ne pouvez pas boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons; vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à la table des démons.* (I Cor 10,20) Et le Seigneur lui-même dans l'Évangile : *personne ne peut servir deux maîtres.* (Mt 6,24)

Par conséquent, des chrétiens, qui par la grâce de Dieu, ne veulent pas se rendre dignes des supplices éternels, ne doivent ni prier auprès des fontaines, ni adresser des vœux aux arbres.

Ce serait même, sans contredit, participer à ces sacrilèges, si, ayant dans son champ, dans son bien de campagne ou près de sa maison quelques-uns de ces arbres, ou de ces autels, ou quelque espèce que ce soit de ces objets d'observations superstitieuses, où des hommes misérablement aveuglés vont faire et acquitter des vœux, si, dis-je, on les laissait subsister, si on ne les coupait et ne les détruisait pas.

Mais quel nom donner à cette autre superstition extravagante, selon laquelle, lorsque ces sortes d'arbres viennent à tomber, personne n'oserait en mettre le bois dans son feu ? Jusqu'où va l'aveuglement et la stupidité des hommes ! Ils respectent un arbre mort, et ils méprisent les commandements du Dieu vivant; ils n'osent mettre au feu les branches de cet arbre, et ils se précipitent eux-mêmes en enfer. Ô ! vous donc qui n'avez jamais jusqu'ici pratiqué ces maléfices, tressaillez de joie, rendez en grâces à votre Dieu, et soyez fidèles à faire tous vos efforts pour persévérer dans les bonnes oeuvres : si quelqu'un au contraire s'était jusqu'à présent asservi au démon par ces observations diaboliques, qu'il en fasse pénitence de tout son coeur, qu'il n'ait plus que du mépris et de l'horreur pour ces superstitions sacrilèges, afin que Dieu daigne lui pardonner ces péchés, et à cause de la gloire de son nom, le faire parvenir au bonheur éternel.

6. Il m'est encore revenu que quelques-uns, par simplicité, ou par ignorance, ou peut-être même, et plus vraisemblablement, poussés par la gourmandise, n'appréhendaient pas et n'avaient pas honte de manger des viandes souillées, qui s'offrent encore, selon l'usage des païens, en sacrifices, ou plutôt en sacrilèges. Je vous avertis aujourd'hui et je vous conjure en la présence de Dieu et devant ses saints anges, de ne point assister à ces festins diaboliques qui se font à un autel, ou auprès des fontaines ou de quelque arbre que ce soit. Si même on vous envoyait quelque chose de ces festins, ne le recevra pas, rejetez-le avec indignation, témoignez-en autant d'horreur, que si vous voyez le diable lui-même, et ne souffrez pas qu'il en entre rien dans votre maison, ni qu'on en serve rien à votre table; parce que l'Apôtre, comme je l'ai déjà dit, proteste que *vous ne pouvez pas boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons, et que vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à la table des démons*. Qu'on ne dise pas, comme font quelques-uns, je fais sur moi le signe de la croix, et ensuite je mange de sur ces mets. Quelle témérité ! Faire le signe de la croix, et manger ensuite de ces mets sacrilèges; c'est comme si quelqu'un faisait sur soi le signe de la croix, et se plongeait ensuite le poignard dans le sein : ce poignard lui ôterait la vie du corps, et ces mets profanes lui sont perdre la vie de l'âme. J'ai néanmoins confiance en la miséricorde du Seigneur, et j'espère de sa bonté, qu'il vous inspirera des pensées saintes, et vous fera faire des actions conformes à ces pensées; qu'il ne permettra pas que l'artificieuse méchanceté du diable puisse jamais s'insinuer en vous, ni vous persuader d'avoir recours aux augures, aux manières différentes de deviner, ni à aucune de ces pratiques superstitieuses et sacrilèges, dont je viens de vous parler, et qu'y renonçant pour toujours et bien sérieusement, vous mettez toute votre confiance dans le Seigneur, par la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, à qui appartient tout honneur, empire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

SERMON 79 ¹⁹

Sur les Martyrs et les caractères magiques

1. Dans ce qu'on vient de nous lire de l'Épître de l'Apôtre, nous avons entendu que, des serviteurs et des amis de Dieu, dont le monde n'était pas digne, ont souffert avec une foi courageuse et invincible, des traitements bien cruels et bien glorieux. Répétons le texte de l'Apôtre : *D'autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons, ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils font morts par le tranchant de l'épée.* (Heb 11,36-37) Nous lisons donc que les uns ont été enfermés dans des prisons; que d'autres, au sort d'une persécution, ont été étouffés par une populace impie et mutinée, ou accablés sous une grêle de pierres; que d'autres ont perdu la tête par un fer consacré avec des prestiges et des pratiques sacrilèges, mais réunis par là à leur chef éternel, pour occuper une place éminente dans son royaume, ils ont été lapidés, dit le texte sacré, ils ont été sciés. L'affreux ministre de de supplice nouveau faisait entrer lentement les pointes d'une scie dans leurs corps, et les y faisait passer et repasser, comme autant de petites épées; les dents de cette scie, comme celles d'une multitude de bêtes féroces, perçoivent peu à peu, et pénétraient çà et là jusqu'au fond de leurs entrailles victorieuses; mais eux fermes et persévérants dans la foi; la nouveauté de ces supplices barbares et inouis, n'a servi qu'à nous faire connaître l'excellence et le poids immense de leurs mérites, que nous ignorerions sans cela.

2. Mais pourquoi, dites-vous peut-être, de bons et de saints personnages ont-ils été ainsi livrés entre les mains, et abandonnés à la fureur des méchants ? Demandez-vous pourquoi ? C'est que *la vie de l'homme sur la terre est une guerre* (et une tentation) *continue*. (Job 7,1) Ces saints donc, en soutenant avec effort des combats en ce monde, ont essuyé des tentations, pour être éprouvés; et ils ont été éprouvés, pour être récompensés. Le diable ayant demandé que de saints personnages lui fussent abandonnés, il l'a quelquefois obtenu, le Seigneur le permettant ainsi; non jusqu'à lui abandonner leur âme, ni lui permettre d'affaiblir leur courage, mais seulement pour les tourmenter par quelques pertes ou quelques infirmités corporelles; afin que ne succombant point à ses efforts et ne se laissant pas terrasser par ces maux, mais y résistant avec fidélité dans la crainte du Seigneur, cette épreuve par laquelle, le démon voulait le renverser, leur fût une occasion de gloire.

Notre Seigneur lui-même n'a-t-il pas été livré entre les mains des méchants ? Son juge ne lui disait-il pas au moment de sa passion : *Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire mourir, ou de vous renvoyer ? Vous n'auriez pas ce pouvoir,* lui dit Jésus Christ, *s'il ne vous avait été donné d'en haut.* (Jn 19,10) Et comme c'est pour nous former et nous affermir, que le Christ a subi et vaincu les maux et les traitements les plus affreux de ce monde, nous devons en conclure, qu'il ne nous est pas possible d'éviter de souffrir en ce monde; mais qu'il nous est possible avec la grâce de Dieu, de vaincre les souffrances. Il est donc clair que des fidèles de Jésus Christ qui, dans la crainte de Dieu, souffriraient patiemment et courageusement les maux dont le monde les affligerait ici bas, auraient quelque part avec les saints martyrs; et que c'est pour cela que l'Apôtre nous dit : *Vous aurez part aux consolations, comme vous aurez eu part aux souffrances.* (II Cor 1,7)

3. Ne dites pas qu'il n'y a plus de persécuteur de la religion, que la piété n'a plus d'ennemis à craindre, et que sans ennemi, sans combat, vous ne pouvez prétendre partager la gloire des martyrs. Il n'en est pas ainsi, mes chers frères; plutôt à Dieu que nous eussions bien de la foi, nous verrions que, s'il n'y a plus des persécuteurs publics, il ne manque pas d'y en avoir de secrets. Disons un mot en passant, si vous le trouvez bon, des pièges secrets de notre ennemi, et de ses tentations cachées, malheureusement trop séduisantes : par exemple, ne s'en trouve-t-il plus qui vous sollicitent à tromper et user de fraude; à porter faux témoignage, ou à faire quelque profit contre la justice ? N'entendez-vous pas dans les discours de ceux qui vous solliciteraient à ces crimes le sifflement de l'ancien serpent ? Ne se trouve-t-il plus de ces séducteurs effrontés et artificieux qui, par des intrigues déshonnêtes et des caresses affectées, veulent vous engager en quelque crime contre la pureté, et vous mener jusqu'au précipice des plaisirs charnels ? C'est encore votre ennemi qui vous tend secrètement des embûches.

4. Vous êtes malade. Est-il rare qu'un de ces séducteurs vienne vous trouver et vous dire comme s'il vous était envoyé de la part du démon, si vous vous étiez adressé à un tel enchanteur, vous seriez déjà guéri; si vous aviez voulu porter sur vous tels et tels caractères, il y a longtemps que vous auriez recouvré la santé. Ecouter volontiers un tel séducteur, acquiescer aux

¹⁹ Dans : Sermons de saint Césaire d'Arles, Paris 1760

suggestions de ce persécuteur, c'est déjà avoir sacrifié au démon; le rebuter au contraire, ne vouloir pas l'entendre, c'est acquis la gloire du martyr. Il en vient un autre, qui vous dit d'un ton plus assuré; envoyez à un tel devin, faites-lui porter votre ceinture, ou votre bandeau, afin qu'il le mesure et qu'il l'examine; et il vous dira à coup sûr ce que vous avez à faire, et si vous pourrez échapper de cette maladie. Il y a un tel qui se sert de la fumée, vous dira un autre; il l'entend fort bien; et il l'emploie pour personne, qu'on ne s'en trouve aussitôt soulagé, et que toute espèce d'affliction ne se retire de chez lui. Acquiescer à ces sortes de secrets superstitieux, c'est violer le sacrement de son baptême. Le démon ne manque pas d'autres adresses pour tromper les chrétiens lâches et peu attentifs, et leur faire illusion quand ils ont perdu et quelque chose. On a dérobé de l'argent ou de l'argenterie à quelqu'un, par exemple; cet infatigable et cruel persécuteur suscite un de ses amis, qui lui dit, venez avec moi, sans qu'on le sache, dans un tel endroit; je vous y ferai trouver un homme qui vous dira, qui est-ce qui vous a dérobé votre bourse ou votre vaisselle; observez seulement, quand vous serez arrivé à l'endroit, de ne point faire sur vous le signe de la croix : c'est ainsi qu'on entraîne au mal des chrétiens lâches et peu circonspects, qui voulant recouvrer la santé du corps, qui ne dure qu'un temps, ne craignent pas de commettre pour cela des sacrilèges si détestables. Qu'est-ce donc que rejeter Jésus Christ et faire alliance avec le diable, sinon écouter et suivre ces pernicious conseillers du démon ? N'est-ce pas encore un autre illusion diabolique, que pratiquent les femmes et qu'elles s'apprennent les unes aux autres, lorsque quelques-uns de leurs enfants sont malades, de leur attacher quelque charme, tout-à-fait opposé à la foi catholique ?

5. Que n'ont-ils plutôt recours à l'Eglise, tous ces chrétiens; que cette pratique leur serait bien plus utile et plus salutaire ? Ils y recevraient le corps et le sang du Christ ils s'oindraient avec foi de l'huile sainte, et eux-mêmes, et les leurs, pour obtenir, selon l'expression de l'apôtre saint Jacques, non seulement la santé du corps, mais encore la rémission de leurs péchés. Car voici la promesse que le saint Esprit nous a fait par cet Apôtre : *Si quelqu'un est malade, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise et, qu'ils prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade, et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis.* (Jac 9,14-15) Mais pour quoi notre évêque nous parle-t-il si souvent de ces sortes de choses, direz-vous peut-être ? Je le fais, Mmes frères, parce qu'il me revient de plusieurs endroits, que, quoique je vous en aie souvent averti, il y en a pourtant encore quelques-uns qui commettent ces sortes de sacrilèges. Je prie donc ceux d'entre vous qui ne seraient pas coupables en cette matière, de ne le devenir jamais; et je prie aussi ceux qui seraient coupables, de se hâter de tout leur pouvoir d'en faire une digne et sérieuse pénitence.

6. Pour nous, mes chers frères, toutes les fois que nous nous disposons à célébrer les solennités des saints et des martyrs, appliquons-nous de tout notre pouvoir avec l'aide de Dieu, à pratiquer et à nous orner de bonnes oeuvres. Que chacun donc examine sérieusement sa propre conscience; et celui qui reconnaîtrait que véritablement il a pratiqué la chasteté, la tempérance, l'humilité, la miséricorde, qu'il s'en réjouisse et en rende grâce à Dieu; et que content de conserver en soi les grâces de Dieu, il emploie tous ses soins avec l'aide du Seigneur, pour faire croître ses dons et les augmenter en soi. Celui qui se reprocherait au contraire d'avoir été négligent, ivrogne, emporté, envieux, arrogant, ou peut-être même souillé des sales plaisirs charnels; qu'il recoure promptement aux remèdes de la pénitence, qu'il se précautionne de remèdes efficaces pour le temps du besoin, avant que son âme, jusqu'ici plongée dans les ténèbres, soit séparée de ce corps asservi à tant de misères; qu'il s'applique, dis-je, à répandre des aumônes abondantes, à pousser des gémissements, des soupirs et des cris d'une cuisante douleur sur son état; qu'il y joigne des veilles, des jeûnes et des prières; que ces exercices fassent désormais toute son occupation : en un mot, je le répète, qu'avant que son âme soit séparée de son corps asservi au péché, il brise et humilie tellement son coeur, que ces remèdes puissent lui être profitables pour l'éternité; car Dieu ne méprise pas un coeur contrit et humilié. Sous la main d'un médecin tout-puissant, il ne convient pas qu'aucun pécheur désespère d'obtenir son pardon : et la multitude des miséricordes de notre Dieu est si grande, qu'il ne se contente pas de pardonner les péchés à ceux qui sont véritablement convertis, mais qu'il leur accorde encore de parvenir aux récompenses éternelles.

7. Nous ne devons donc ni désespérer, ni espérer mal à propos et sans raison. Désespérer, c'est croire, qu'ayant commis une multitude de crimes, quand même on en ferait pénitence, Dieu ne nous pardonnerait pas : espérer mal à propos et sans raison, c'est croire qu'on ne laissera pas d'obtenir miséricorde v quand même, loin de se corriger de ses péchés. on y persévérerait toute sa vie : comme si notre Dieu ne pouvait pas aussi bien punir les péchés, que récompenser les mérites. Souvenez-vous que celui qui a dit : *Lorsque étant converti, vous gémirez, vous serez sauvé*, dit aussi : *ne différez pas de vous convertir, et ne remettez pas de jour*

en jour. Craignez donc, mon frère, craignez la justice de celui dont, vous recherchez et voulez recevoir miséricorde; car si vous différiez de vous réformer, il s'en vengerait d'une manière d'autant plus terrible, qu'il aurait attendu plus longtemps votre amendement et votre correction. Dans le siècle où nous sommes, Dieu offre sa miséricorde; dans le siècle à venir il exerce sa justice : ici ses avertissements, la patience dont il use envers nous, sont comme un argent qu'il nous met en main pour lui payer nos dettes; là il en exigera l'usure en rigueur; et alors s'accomplira ce qui est écrit : *Alors il rendra à chacun selon ses oeuvres*; il n'a pas dit, selon sa miséricorde, mais *selon ses oeuvres*. Ce que l'Apôtre répète et développe : *Il faut, dit-il, que nous paraissions tous devant le tribunal de Jésus Christ afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou mauvaises actions qu'il aura faites, pendant qu'il était revêtu de son corps*. (II Cor 5,10) Faisons donc des bonnes oeuvres avec la grâce du Seigneur, mes frères, afin que le Christ venant nous juger, retrouve entier en nous tout ce qu'il nous a donné et mérité dans le jugement qu'il a subi pour nous, et que les solennités des saints martyrs tournent à notre avantage, et non pas à notre condamnation. Nous célébrons leurs fêtes sur la terre, appliquons-nous donc de toutes nos forces à mérites d'être admis dans leur glorieuse assemblée dans le ciel, par la grâce de notre Seigneur Jésus, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.